


5. 6. 566


Google

A

ESSAI

SUR LES

FIÈVRES INTERMITTENTES.

ESSAI
SUR LES
FIÈVRES INTERMITTENTES,
L'ACTION ET L'USAGE
DES FÉBRIFUGES,
ET SURTOUT
DU QUINQUINA:

Ouvrage dans lequel on s'est appliqué à rapprocher le traitement de ces maladies, des principes de la Médecine d'observation.

Par L. D. A. BOUFFEY, Médecin à Argentan.

A PARIS,

Chez {DIDOT LE JEUNE, quai des Augustins, n.° 22.
CROULLEBOIS, libraire, rue des Mathurins, n.° 398.

L'AN VI. — 1797.



N. B. Cet ouvrage, commencé en 1786 et terminé en 1789, fut soumis au jugement de la Société de Médecine de Paris, sur la fin de la même année, et imprimé sans aucun changement en 1792; mais les circonstances en ont retardé jusqu'à présent la publication. Ceux qui le liront doivent donc se reporter au temps où il a été écrit, tant pour les principes qui y sont développés et qui se trouveraient dans les ouvrages publiés depuis cette époque, que pour les expressions d'usage alors, et qui aujourd'hui paraîtraient déplacées.

EXTRAIT

Des Registres de la Société de Médecine.

La Société de Médecine nous a chargés d'examiner un ouvrage de M. Bouffey, un de nos associés regnicoles. Cet ouvrage a pour titre, Essai sur les Fièvres intermittentes, l'action et l'usage des fébrifuges, et surtout du quinquina. *L'Auteur, avant d'entrer en matière, examine, dans un Discours préliminaire, quelles sont les causes qui ont retardé les progrès de la Médecine. Il pense qu'en général on s'est trop occupé de la qualité du sang et des humeurs secondaires dans les affections morbifiques, et qu'on a trop négligé d'étudier les mouvemens organiques, les désordres dont les différens organes sont susceptibles, et la manière dont agissent les moyens employés pour en rétablir l'harmonie. Ce Discours préliminaire est suivi d'une Introduction, dans laquelle l'Auteur examine les lois auxquelles est assujetti le principe d'animalité, qui, toujours occupé de la conservation de l'individu, déploie ses forces d'une manière plus ou moins éner-*

gique toutes les fois qu'une cause morbifique vient troubler l'ordre et la régularité de nos fonctions. Il entre dans des détails très-exacts sur la transpiration, sur la digestion, sur le balancement de l'action organique entre les entrailles et la peau, et appuie ce qu'il avance par des faits de pratique et par l'autorité des Auteurs les plus estimés. Il prouve ensuite que l'organe de la peau étant continuellement exposé aux influences de l'atmosphère, son élasticité doit varier suivant les différentes températures; et conséquemment le balancement d'action et de réaction ne peut se faire avec assez de tranquillité et de régularité, pour qu'il n'en résulte souvent, ou un état de gêne pour les viscères, ou une langueur plus ou moins considérable. Il rapporte à ces deux résultats généraux, les effets des deux températures les plus opposées, celles de l'été et de l'hiver.

L'ouvrage de M. Bouffey est divisé en six chapitres. Dans le premier, l'Auteur démontre la nécessité qu'il y a de rendre à la Médecine d'observation, le traitement des fièvres intermittentes. Il prouve la tendance qu'elles ont à prendre un caractère acritique, combat l'opinion des Médecins qui prétendent que ces maladies ont pour cause un levain fébrile particulier. Il s'occupe, dans le second,

des différences essentielles qu'elles présentent, soit en elles-mêmes, soit par rapport aux saisons où elles règnent, soit relativement au sujet qu'elles attaquent. Dans le troisième, il traite des causes des fièvres intermittentes, soit éloignées, soit immédiates ou prochaines. Ce chapitre est divisé en deux sections. Dans la première, il examine les effets produits par la température humide et froide, par la température humide et chaude, par la température froide et sèche, et par la température chaude et sèche; les effets produits par les alimens, et ceux produits par les passions. Dans la seconde section, M. Bouffey traite de la cause prochaine des fièvres intermittentes. Il divise cette section en deux articles; il considère, dans le premier, la surcharge humorale des entrailles comme cause prochaine des fièvres intermittentes; et dans le second, l'irritation des entrailles. Le quatrième chapitre comprend l'examen des fébrifuges dont l'action s'exerce sur l'organe intérieur, de ceux dont l'action sensible est dirigée vers l'organe extérieur, et de ceux dont la principale action s'exerce immédiatement sur l'organe extérieur. Le cinquième chapitre est entièrement consacré au quinquina. L'Auteur y traite des qualités intrinsèques, du choix, des principes de

cette écorce ; des différentes formes sous lesquelles on peut l'administrer, de son action et de son usage médical. Le sixième chapitre comprend la curation des fièvres intermittentes, soit humorales, soit nervales, soit mixtes.

Nous avons déja plusieurs traités des fièvres intermittentes qui avaient mérité l'approbation des Médecins. M. Bouffey a jugé convenable de s'occuper de nouveau de cet objet intéressant ; nous ne pouvons qu'applaudir à son zèle infatigable pour les progrès de notre art. Nous regardons son ouvrage comme un corps de doctrine précieux sur les fièvres intermittentes, et tout-a-fait digne de la réputation de son Auteur et de l'approbation de la Société.

Au Louvre, ce 28 *septembre* 1790. Signé, *GEOFFROY, ANDRY et HALLÉ.*

Je certifie que la présente copie est conforme à l'original contenu dans les Registres de la Société de Médecine, et au jugement de cette Compagnie.

VICQ D'AZYR, *Secrétaire perpétuel.*

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

La médecine, retardée pendant plusieurs siècles par les systêmes qui se sont succédés et détruits mutuellement, ne marche vers sa perfection que depuis l'époque où le flambeau de l'observation s'est rallumé. Non-seulement elle s'est enrichie des découvertes qui lui ont été transmises par les sciences avec lesquelles elle a des rapports; mais on peut dire encore que chaque jour elle accroît ses propres richesses en se dépouillant des faux ornemens qu'elle avait reçus du prestige. Le doute raisonnable a pris la place de l'assurance que donnait une théorie brillante à laquelle tout devait se rapporter, et qui semblait promettre l'infaillibilité à celui qui la prenait

pour guide de sa conduite. Les opinions dominantes de l'école ne font plus loi au lit des malades, et l'expérience est le seul maître que l'on reconnaisse. Mais cette expérience, si souvent invoquée, ne peut éclairer le médecin, qu'autant qu'elle porte sur une base solide; et la plupart des matériaux qu'elle fournit deviennent superflus, si le génie ne les fait servir à l'élévation de l'édifice. Si l'on en ignore les rapports, ils embarrassent par leur masse, autant que par la disparité de leurs formes. Ce sont, pour ainsi dire, des médailles entassées, qui n'ont de valeur qu'autant qu'elles ont trait à l'histoire naturelle de l'homme malade, et qu'elles servent d'enchaînement aux opérations de la nature.

Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir ces collections immenses d'observations de tout genre, où chaque opinion trouve de quoi s'étayer, où les cas qui font exception surpassent bientôt le nombre des faits sur lesquels

la règle fondamentale s'était élevée, et d'où le jeune praticien ne retire souvent qu'une incertitude décourageante, ou des motifs de se livrer à une témérité hasardeuse, selon qu'il est par lui-même méticuleux ou confiant.

A Dieu ne plaise que nous cherchions à rendre suspecte la bonne foi avec laquelle les observations ont été présentées ; mais ne peut-on pas avec fondement élever des doutes sur leurs rapports avec les lois auxquelles la nature elle-même s'est assujettie pour la conservation de l'individu qu'elle protège? Plus les faits se multiplient, plus on doit se rendre sévère sur leur application à la médecine, à moins qu'ils ne portent avec eux ce caractère de vérité qui fait naître la conviction. Car, il faut en convenir, il en est beaucoup parmi ceux qui publient les résultats de leur pratique, qui n'ont pas les qualités nécessaires à un observateur. Les uns, préoccupés d'une opinion favorite, ne s'en isolent pas toujours de manière à

ce qu'elle n'ait aucune influence sur leur conduite et sur le compte qu'ils en rendent; les autres, ne laissant point entrevoir les principes qui les dirigent, se contentent d'être les narrateurs minutieux de tout ce qu'ils ont vu, et négligent souvent le trait caractéristique; d'autres enfin, dépourvus de moyens, n'ont point ce coup-d'œil qui saisit l'ensemble et présente les objets sous leur véritable aspect. Tels sont plusieurs voyageurs qui parcourent les mêmes contrées, mais dont les relations se trouvent discordantes; parce que ceux-ci manifestent, dès leurs premiers pas sur une terre étrangère, leur attachement aux préjugés nationaux qui les subjugent, que ceux-là n'ont rien vu pour avoir voulu tout remarquer, et que d'autres ne se sont occupés que des grandes routes et des places publiques.

On ne peut donc apporter trop de circonspection à appliquer à la médecine clinique, non-seulement les expé-

riences ingénieuses des physiologistes les plus célèbres, pour connaître par l'analyse, la nature du sang et des humeurs secondaires, pour estimer leurs quantités et calculer la vîtesse de leur mouvement progressif; non-seulement le résultat de ces examens cadavériques, dans lesquels on a cru voir à nu la cause de la maladie, lorsque souvent on n'en a découvert que les premiers effets; mais même les conséquences qui semblent découler de ces guérisons étonnantes, attribuées à l'efficacité des remèdes, et qui ne sont souvent dues qu'à des efforts critiques, obscurcis par un traitement actif et compliqué.

Ce n'est que par une étude assidue de la nature vivante, que l'on peut distinguer ce qui lui appartient en propre, apprécier l'étendue de ses forces, et la dépouiller du merveilleux qui la dépare. Cette tâche est pénible, sans doute, et ne procure que des jouissances tardives; ce n'est qu'après avoir

long-temps observé, que l'on parvient à cette élévation d'où l'on découvre des vérités d'un ordre supérieur, et que l'on acquiert cette justesse du coup-d'œil qui dégage le médecin des entraves dans lesquelles le préjugé populaire cherchait à le retenir.

D'ailleurs, comme nous venons de le remarquer, tous ne sont pas doués du génie observateur qui sait placer les objets dans leur vrai point de vue, et saisir avec précision les rapports qui les lient. Mais, si quelque chose peut suppléer à ce tact inné, à cette sagacité naturelle qui forme les maîtres de l'art, c'est de prendre pour guides ces hommes dont les écrits renferment des vérités de tous les temps, et sous le pinceau desquels on reconnaît aisément la nature, malgré la différence des climats et des mœurs. Car, quelque indispensable qu'il soit de posséder les élémens d'une science qui exige tant de connaissances variées; quelque avantageux qu'il paraisse de donner à ces

connaissances un enchaînement méthodique, qui les classe dans la mémoire et les rappelle au besoin, les systêmes, tout séduisans qu'ils sont, ne peuvent éclairer le praticien qu'autant qu'ils le ramènent sur les pas de la nature.

Si l'on compare les ouvrages de Sydenham et ceux de Boerhaave, quelle différence n'y remarque-t-on pas? Le premier, sans étaler le faste de l'érudition, s'abandonnant même à des comparaisons vulgaires, épie la nature et surprend son secret. L'autre, brillant de l'éclat des connaissances les plus vastes, jette les fondemens d'une doctrine immortelle; mais tandis que le professeur de Leyde captive son auditoire, l'observateur Anglais combat les préjugés et recule les bornes de son art.

Il ne nous appartient pas, sans doute, de prononcer entre deux hommes si justement célèbres; mais nos réflexions ont pour but de faire sortir de ce pa-

rallèle une vérité utile, et c'était parmi les grands modèles que nous devions la chercher.

Il n'est donc pas moins contraire à l'avancement de la médecine, de vouloir l'assujettir à un ordre systématique, capable de gêner la marche de l'observateur, que de la réduire à un empyrisme incohérent qui ne tendrait qu'à accumuler des faits, et laisserait à chacun le soin d'en faire l'application aux cas qui paraîtraient semblables. Mais une doctrine qui fraierait une route également éloignée de ces deux écueils, et qui, rappelant sans cesse le praticien aux lois qui dirigent les fonctions de l'économie animale, l'empêcherait de s'égarer dans les chimères, ou de s'engourdir à la recherche d'une froide analogie; une telle doctrine servirait de point de ralliement à tous les hommes de l'art, et serait, en quelque sorte, la doctrine de la nature.

Or, elle découle de l'étude approfondie des mouvemens organiques, du

désordre dont ils sont susceptibles, et de la manière dont agissent les moyens employés pour en rétablir l'harmonie. C'est-là, nous ne craignons pas de le dire, les trois points fondamentaux de l'art de guérir.

En effet, soit que la nature ne s'occupe qu'à maintenir les fonctions du corps animé dans cet ordre régulier qui constitue l'état de santé le plus desirable, soit qu'elle déploie toutes ses forces pour combattre le principe qui y porte le trouble : dans l'un comme dans l'autre cas, ses moyens sont les mêmes. Ce sont toujours des organes vivans qui sont ses agens immédiats. C'est donc sur ces organes et sur leurs facultés actives que le médecin, chargé de la secourir, doit attacher ses regards, puisque c'est leur disposition vicieuse qu'il faut changer.

C'est pour s'être écarté de ce point de réunion, qu'il se trouve tant de lignes divergentes et confuses sur le tableau de l'histoire nosologique. Telle

est également la source de ces opinions disparates sur le caractère de plusieurs maladies; sur les propriétés dissolvantes ou coagulantes de certains virus, comme sur la manière d'agir de leurs spécifiques. Tant que la doctrine des acrimonies et des épaississemens a dominé, on ne s'est occupé que de la qualité du sang ou des humeurs secondaires, et presque point de la modification organique des puissances qui les préparent. Aussi voyons-nous que beaucoup de médecins se sont empressés de faire connaître les exceptions que l'expérience opposait à la loi générale. Mais si, au lieu de s'en tenir à l'effet, on fût remonté à la cause, les résultats auraient été plus concordans, et la chaîne des vérités d'observation se serait formée. Car, si l'on n'eut pas découvert le mode particulier, suivant lequel chaque organe donne à l'humeur qui lui est confiée les qualités qui la distinguent, il est présumable du moins que l'on connaîtrait mieux

l'état de cet organe dans le travail de la sécrétion, et le degré d'activité qu'il y emploie. Quoique nous n'ayons encore sur cet objet important qu'un petit nombre de maximes avouées par l'observation, l'application que quelques hommes de génie en ont faite, est bien plus propre à éclairer le médecin clinique, que les signes déduits de la pathologie humorale; signes le plus souvent équivoques, et qui ne sont, à proprement parler, que le reflet d'une lumière plus directe.

Nous ne prétendons pas que les humeurs n'aient aucune part au développement des affections morbifiques, ni aucune influence sur leur caractère: loin de nous une telle opinion que l'expérience de tous les jours démentirait; mais, lors même que leur surabondance, ou l'altération des qualités qui leur sont propres, donnent lieu à un état maladif, ce n'est qu'à l'aide des facultés organiques qu'on peut les remettre en équilibre avec

celles-ci, et changer la proportion de leurs principes. Autrement, la nature ne serait plus qu'un être passif, et la masse des humeurs un mélange fortuit de sucs alimentaires, que l'on pourrait faire varier à son gré, mais dans lequel on ne retrouverait plus ce caractère d'animalité que peuvent seuls lui donner des organes vivans, et doués d'un sentiment qui leur est propre.

Nous pourrions même poser pour principe, que plus ce sentiment est exquis, plus, toutes choses d'ailleurs égales, la sécrétion est abondante, et plus les humeurs sont pourvues de cet esprit vital qui annonce une élaboration parfaite.

Cette sensibilité organique doit néanmoins avoir ses bornes; car, lorsqu'elle est portée trop loin, elle devient irritation, et les humeurs sont acrimonieuses; si elle languit, elles deviennent *vappides* et moins animalisées.

C'est moins dans l'état naturel que dans les circonstances qui s'en éloi-

gnent, que ces principes trouvent leurs preuves. Dans le premier cas, tout est paisible, et les différences dont nous parlons ne sont pas toujours faciles à saisir. Dans le second, les effets deviennent plus palpables à proportion que le désordre est porté plus loin. Voyez ce qui se passe dans la sécrétion des larmes; elles se filtrent sans faire aucune impression sur les membranes qu'elles doivent lubréfier; mais qu'un corps étranger, quelque indissoluble qu'on le suppose, entre dans l'œil et y excite une irritation durable, de ce moment elles deviennent acrimonieuses; et cette acrimonie va quelquefois jusqu'à enflammer la peau qui les reçoit. La même chose s'observe de la salive, à laquelle la colère communique des qualités délétères; de la bile, qui, dans les vomissemens spasmodiques, contracte une sorte de causticité qui diminue avec l'irritation nerveuse; de l'humeur bronchique, à laquelle l'introduction d'un peu de pain dans la trachée-

artère va donner une âcreté qui ne disparait que par la cessation de la toux convulsive que cet accident occasionne. Combien le lait ne présente-t-il pas encore de variations dans ses effets sur l'enfant qui le tette, selon la modification nerveuse des organes qui le filtrent? Car, sans parler de la quantité plus ou moins grande que la nourrice en fournit, selon les alimens qu'elle prend, ni des différences qu'il montre dans l'examen, selon les époques auxquelles il y est soumis, comparez le nourrison d'une femme très-replète avec celui d'une autre femme qui a moins d'embonpoint, mais dont le sein plus élastique, est plus susceptible de cette sensation voluptueuse que le chatouillement du mammelon excite pendant la succion : le premier pourra être gras, mais il sera boursoufflé, morne, et en général d'une constitution plus lâche; le second aura la chair ferme, il sera plus nerveux, et le développement de ses facultés, tant intellectuelles que

physiques, sera sensiblement plus rapide (1).

Ce qui s'observe de quelques humeurs en particulier, a également lieu pour la masse des fluides en général,

(1) On voit souvent des enfans se flétrir entre les bras de nourrices qui ont une gorge volumineuse ; d'autres éprouver des tranchées ou des attaques d'éclampsie, lorsque des passions fortes ont porté le trouble dans les nerfs et dans les facultés organiques. Toutes les fois donc qu'une mère se soustrait à la loi de la nature, qui lui prescrit d'allaiter l'enfant qu'elle a porté, peut-être serait-il plus avantageux d'établir le choix des nourrices sur la connaissance de leur tempérament, de leur caractère, et sur les signes de sensibilité que le mammelon peut donner, que de le faire dépendre des qualités du lait soumis à l'examen de l'œil et du goût. Car, quelque exercés que l'on suppose ces deux sens, ils ne peuvent jamais estimer ni saisir ce principe de vitalité que le lait reçoit de l'excrétion organique, provoquée quelquefois si puissamment par la succion, et même par l'haleine de l'enfant. Il est des femmes chez lesquelles cette sensation se manifeste par un gonflement subit des glandes mammaires ; gonflement qui leur fait dire qu'elles sentent *monter leur lait*.

Au moment où j'écris ces réflexions, je donne mes soins à une femme d'une assez forte constitution, qui, ayant entrepris d'allaiter son second enfant, éprouvait chaque fois qu'il tétait, un trémoussement

tant dans l'état de santé que dans l'état maladif. Les humeurs d'un homme qui vit dans la mollesse et dans une sorte d'apathie morale, donneront rarement des signes d'une acrimonie spontanée. Celui, au contraire, dont le genre ner-

nerveux qui allait presque jusqu'à la syncope, quoique la succion ne fût nullement douloureuse. Il n'est pas rare de rencontrer de jeunes femmes qui se plaignent pendant l'allaitement, de tiraillemens de poitrine, que l'on doit moins attribuer à la déperdition qu'elles font, qu'à l'ébranlement nerveux dont je viens de parler. J'ai remarqué chez plusieurs les symptômes de l'épuisement vénérien, quoiqu'elles ne se livrassent à aucune jouissance de ce genre; mais les instans où leur nourrisson tétait étaient pour elles des momens de volupté qui fatiguaient leurs organes.

Ces exemples, et plusieurs autres qu'il serait possible d'y joindre, peuvent servir à mieux apprécier les avantages et les inconvéniens de l'allaitement maternel, et à se rendre compte de plusieurs phénomènes qui y sont relatifs. On voit pourquoi toutes les passions qui portent une forte impression sur le centre phrénique, toutes les affections morbifiques compliquées d'un spasme durable des entrailles, diminuent la sécrétion du lait et en altèrent les qualités; pourquoi le commencement de la grossesse n'affecte point certains nourrissons, et rend les autres valétudinaires, selon que le travail de la conception est plus ou moins pénible.

veux est continuellement ébranlé par les passions, deviendra, toutes choses d'ailleurs égales, plus sujet à la goutte-rose, aux dartres, et autres affections cutanées portant le caractère acrimonieux.

On peut donc poser pour principe, que dans l'état naturel, les qualités des humeurs sont le résultat de l'action organique, et que cette action est la principale base des lois physiologiques ; mais elle doit être restreinte dans des bornes, en-deçà et au-delà desquelles elle donne lieu à un état maladif.

Il n'est pas facile sans doute de fixer ces bornes. Mais il est possible de distinguer, dans le désordre pathologique, l'organe qui semble en être le centre ; et cette connaissance peut conduire à des découvertes essentielles. En effet, si chaque médecin s'appliquait à recueillir avec soin les signes qui peuvent faire connaître l'état des facultés organiques, *leur désaccord*, et le degré de

force avec lequel elles agissent, on ne tarderait pas à voir s'ouvrir des routes nouvelles, et qui dirigeraient plus surement la marche du praticien ; tandis qu'en se bornant aux indications prises de la dissolution ou de l'épaississement des humeurs (altération dont on n'a pu, jusqu'à ce jour, ni déterminer l'intensité, ni constater évidemment la cause), il restera perpétuellement endeçà du but qu'il doit atteindre ; il laissera entre la nature et lui un intervalle qui ne lui permettra de voir que confusément les mouvemens auxquels elle se livre.

Pour s'en convaincre, jetons nos regards sur la maladie qui paraît fournir les signes les moins équivoques d'acrimonie, la fièvre putride. On ne peut disconvenir que dès les premiers jours, les humeurs ne présentent une altération sensible ; mais en conclure que cette altération est plutôt la cause prochaine de la maladie, que le premier effet d'une disposition vicieuse des or-

ganes, et prendre cette conséquence pour base du traitement, ce serait livrer le malade aux dangers d'une méthode rationelle contre laquelle l'expérience réclamerait. Car, si la crainte de la contagion peut développer tout-à-coup cette maladie chez l'homme le mieux portant, comme on en a des exemples, supposera-t-on que les humeurs passent tout-à-coup de l'état le plus louable à une putridité marquée? N'est-il pas plus naturel de penser que cette dégénérescence rapide est l'effet d'un changement survenu dans la modification organique des solides, et qui, par une sorte de propagation électrique (1), se porte sur les fluides et en altère les principes? D'ailleurs, si l'on réfléchit que dans le cas qui nous sert d'exemple,

(1) Ce n'est que pour mieux nous faire entendre que nous employons cette expression, et non pour attribuer au fluide électrique l'altération dont nous parlons, quoique la prompte dissolution des humeurs chez les personnes frappées de la foudre, parût au premier coup-d'œil favorable à cette opinion.

c'est particulièrement dans le temps d'irritation, et lorsque l'éréthisme du trajet alimentaire est porté à un plus haut degré, que les signes de putridité sont plus sensibles; que ces signes diminuent sous l'usage des anti-spasmodiques donnés à propos; qu'ils prennent quelquefois de l'intensité sous l'action du quinquina, le plus efficace des anti-septiques, et que souvent ils disparaissent avant la fin de la maladie, lorsque le principe morbifique abandonne les entrailles pour se porter à la peau : si l'on consulte enfin, non-seulement l'expérience raisonnée, qui apprend à douter, mais même cet empyrisme aveugle, qui a aussi ses succès, bientôt on se convaincra que les mêmes organes, qui dans l'état de santé préparent nos humeurs, et leur donnent les qualités qu'elles doivent avoir, peuvent également leur rendre ce qu'elles ont perdu dans l'état maladif. Et sans cela, comment se ferait-il que le plus haut période d'une fièvre aiguë, celui con-

séquemment où les humeurs, d'après le systême que nous combattons, devraient être le plus viciées, fût souvent le dernier terme de la maladie, et le commencement de la convalescence; qu'il devînt le point de passage de la dissolution et de l'acrimonie, à cette consistance pultacée qui résulte de la coction?

Considérons plutôt ce changement, et l'excrétion qui lui succède, comme le résultat d'un travail dont le mode nous est caché, mais dont la puissance réside dans les facultés actives de nos organes.

Connaître le développement de ces facultés, saisir avec justesse leur détermination, sont deux points également essentiels pour la pratique de la médecine, puisque c'est le seul moyen de graduer la force avec laquelle la nature réagit contre le principe morbifique, et de donner à ses efforts une direction convenable. Mais, nous sommes contraints de l'avouer, cette partie

de la séméiotique, si précieuse pour le malade, et si propre à assurer la gloire de l'art, est encore bien loin de fournir des principes certains, et qui conviennent à tous les cas.

Les signes généraux ne nous manquent pas, il est vrai : Hippocrate, Duret, Baillou, Houllier, Sydenham et plusieurs autres grands maîtres, nous ont laissé les moyens de connaître la marche d'une maladie, d'en estimer le danger, et d'en prévoir la terminaison; mais ces tableaux ne représentent, si l'on peut le dire, que les grands combats de la nature; et encore n'appartient-il qu'aux observateurs familiarisés avec ces modèles, d'en faire une juste application. Dès qu'une maladie n'aura pas par elle-même, ou par la gravité de ses symptômes, ce caractère d'unité qui frappe l'attention du médecin; dès que celui-ci rencontrera des affections plus compliquées ou moins aiguës, il restera sans guide; et s'il n'est soutenu par son expérience et son

génie ; il compromettra les intérêts de son malade ; il courra les risques de perdre, non-seulement dans l'opinion publique, mais même à ses propres yeux, les avantages que des occasions plus éclatantes auraient pu lui procurer. Car, nous le disons avec franchise, et il n'est aucun médecin qui n'en convienne, ce ne sont pas toujours les guérisons qui tiennent du prodige, qui procurent les jouissances les plus réelles. Souvent une maladie légère en apparence, une indisposition même, seront plus propres à satisfaire celui qui se rend un compte sévère de sa conduite, que ces fièvres qui effraient par la violence de leurs redoublemens, et réduisent à l'expectation. C'est du moins en observant assidûment les affections plus lentes et plus bénignes, que l'on est plus à portée d'étudier paisiblement les mouvemens organiques dont nous parlons. Car, s'ils ne se marquent pas par des signes aussi palpables, ils n'é-

chappent pas pour cela à un observateur attentif, qui n'en saisit pas moins l'ordre dans lequel ils se succèdent. Tel est le développement progressif d'une petite vérole discrète qui parcourt ses trois temps avec régularité, comparé avec la marche tumultueuse d'une petite vérole confluente dont les différentes périodes semblent se confondre par l'intensité de leurs symptomes. C'est donc dans le calme d'une maladie peu aiguë, que le jeune praticien se forme plus aisément à l'art d'observer, et qu'il peut se convaincre des dangers d'une routine uniforme.

Une fois accoutumé à suivre les mouvemens de la nature, il ne tardera pas à discerner ceux qui sont salutaires et victorieux, de ceux qui sont insuffisans ou nuisibles. Bientôt il s'apercevra qu'elle ne tire ses forces que de l'énergie des organes internes, et que lorsqu'elle triomphe seule, c'est en éparpillant en quelque sorte le principe

morbifique, et en le dirigeant du centre vers la circonférence (1).

A ces vérités fondamentales se joindra la connaissance des rapports qui lient les divers organes entre eux, et de cette sympathie qui leur fait partager réciproquement les affections dont ils sont atteints. Il aura chaque jour des exemples de symptômes locaux qui semblent, par leur intensité, former le principal foyer de la maladie; mais qui ne sont réellement que le point aboutissant d'un désordre plus profond ou plus étendu.

Parmi les moyens les plus propres à fonder ces distinctions importantes, nous compterons avec confiance la

(1) On nous comprendrait mal, si de cette réflexion on inférait que l'excrétion du principe morbifique dût toujours se faire par la peau. Ce serait donner dans les rêveries alexipharmaques dont l'humanité a tant à gémir. Nous voulons dire seulement que les efforts excréteurs doivent, pour être salutaires, tendre vers les émonctoires éloignés du centre phrénique; ce qui est conforme à la doctrine d'Hipocrate, et attesté par l'observation.

doctrine des pouls organiques, non-seulement en tant qu'ils annoncent les crises, mais encore en ce qu'ils désignent l'organe qui est actuellement dans un état de gêne ou d'irritation. Cette doctrine, trop assujettissante pour avoir été généralement adoptée, est, sans contredit, la partie la plus lumineuse de la séméiotique. Car, outre qu'elle sert à faire connaître le vrai siége de la maladie, elle tend aussi à mieux apprécier l'action des médicamens, et à fixer d'une manière moins arbitraire et moins vague les propriétés dont ils sont pourvus.

En effet, si les remèdes n'opèrent qu'en changeant la modification actuelle de nos organes; si chacun de ces organes, doué d'une manière particulière d'agir et de sentir, communique à ceux de la circulation une partie des impressions qu'il reçoit, il est aisé de concevoir comment le rhythme du pouls peut devenir l'expression et l'image d'un changement survenu dans un dé-

partement essentiel. Or, c'est une vérité qui repose sur des faits incontestables, mais que nous n'entreprendrons pas de développer ici.

De ces réflexions, il résulte que l'on ne peut trop s'attacher à connaître, dans toute espèce de maladie, le trouble survenu dans l'ordre des mouvemens organiques, la direction et l'activité de ceux qui se manifestent d'une manière plus sensible, et les changemens qu'y occasionnent les moyens employés pour les seconder ou les réprimer.

Il s'en faut bien que le traitement des fièvres d'accès soit toujours calqué sur ces principes. Quand on vient à jeter un coup-d'œil sur les remèdes généraux ou particuliers qui leur sont consacrés, on dirait que cette branche des infirmités humaines soit dévolue à l'empyrisme. La nature cependant n'est pas plus inactive dans ce genre de maladie que dans toute autre; et si ses opérations suivent les mêmes lois, pourquoi ne serait-ce pas à ceux

qui l'approchent de plus près, à lui donner les secours dont elle a besoin?

Rien de plus ordinaire néanmoins, que de voir l'homme de l'art exilé du traitement d'une fièvre intermittente. S'il est appelé dans le principe, c'est plutôt pour dissiper l'effroi qu'occasionne une maladie dont on ne connaît point encore le caractère, que pour en diriger la marche. Bientôt le malade s'impatiente; les assistans vantent leur recettes; les érudits citent et *Tissot* et *Buchan*. En vain l'observateur veut attendre le moment convenable pour agir; rarement même lui laisse-t-on le choix de la formule. Las de lutter contre l'ignorance, il se retire ou cède au torrent; mais dans l'un comme dans l'autre cas, l'empyrisme prend la place du ministre de la nature, et l'art reste en arrière.

Par ce tableau, qui n'est point exagéré, que l'on juge de la position d'un médecin plein de son objet, et guidé par des principes lumineux; que l'on

apprécie l'utilité de ces ouvrages mis à la portée du public, dont on a prétendu faire un peuple médecin, mais qui n'ont servi qu'à le rendre un censeur présomptueux; à faire naître des déclamateurs passionnés qui croient voir les bornes de l'art dans une table des matières, et s'érigent en juges souverains des plans curatifs les plus sages.

Ils pardonneront nos murmures, ces médecins célèbres qui n'ont été conduits que par l'amour de l'humanité; mais qui, du point d'élévation où leurs talens les ont placés, ne peuvent apercevoir l'abus que l'on fait de leurs principes. Il est utile sans doute d'éclairer ceux qui se dévouent au soulagement de leurs semblables, sans être munis de connaissances proportionnées à l'importance de leurs fonctions; mais si l'on veut leur faire connaître l'étendue de leurs devoirs et les leur faire aimer, si l'on veut les élever au niveau de leur état, il faut se garder de leur donner des rivaux et des maîtres par-

mi ceux qui leur doivent de la considération et de la reconnaissance.

Le but que nous nous proposons, en publiant cet ouvrage, est bien de rendre l'administration des fébrifuges plus sûre et plus facile; mais si nous sommes assez heureux pour remplir notre objet, ce ne sera qu'en faisant mieux sentir les dangers d'une routine aveugle, et en ramenant le praticien aux principes de l'observation.

Malgré nos efforts pour être intelligibles à ceux que le défaut de lecture rend peu familiers avec le langage de l'art, peut-être la nécessité de rendre nos idées avec précision nous forcera-t-elle d'employer souvent les termes techniques. Mais, persuadés que l'on ne peut dégager une science des expressions qui lui sont propres, sans faire perdre à ses principes de leur éclat, nous avons évité de les affaiblir par des circonlocutions répétées. Nous ne pouvions d'ailleurs perdre de vue que c'est aux médecins instruits à juger

nos réflexions, et que, pour obtenir leurs regards, il ne faut pas fatiguer leur attention.

Puisse cet essai mériter leur indulgence par les motifs qui nous engagent à le mettre au jour! Nous n'avons point la prétention d'instruire nos pareils: nous nous proposons seulement de leur communiquer le résultat de nos méditations et de nos recherches. Si nous nous permettons des digressions qui paraissent d'abord étrangères à notre sujet, c'est dans la persuasion qu'elles peuvent renfermer des vérités utiles; et c'est toujours le moment de les produire. D'ailleurs, nous prions que l'on regarde cet opuscule comme le fruit d'un travail souvent interrompu par des devoirs impérieux; comme la production d'un médecin isolé de tout secours étranger, mais qui, partageant son temps entre l'étude et l'exercice de son art, n'aspire qu'à la gloire d'avoir utilement consacré sa vie au soulagement de ses semblables.

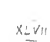
Quant à la critique, si toutefois l'on nous en croit dignes, nous la recevrons avec une sincère reconnaissance, tant qu'elle ne portera pas l'empreinte de la passion. Mais si la satire ne cherchait qu'à blesser l'amour-propre, la pureté de nos intentions nous rendrait insensible à ses traits.

TABLE

DES

ARTICLES CONTENUS DANS CET OUVRAGE.

Fin de la Table des Titres.


XLVII

FAUTES A CORRIGER.

Page 70, ligne 3, *et qui ne donnent:* lisez *et que ne donnent.*

Page 134, ligne 4, au lieu de *animable :* lisez *animale.*

Page 136, ligne 1, *médicamentaux :* lisez *médicamenteux.*

Page 140, ligne 19, *abdominiaux :* lisez *abdominaux.*

Page 141, ligne 24, *balacestes :* lisez *balaustes.*

Page 162, ligne 24, *et inflammatoire*, lisez *ou inflammatoire.*

Page 163, ligne 24, *judicium :* lisez *indicium.*

Page 214, ligne 15, *le ventre s'étend :* lisez *le ventre se tend.*

Page 255, ligne 6, au lieu de *à laquelle leur condition les expose et semble les condamner :* lisez *à laquelle sa condition l'expose et semble le condamner.*

Page 281, ligne 24, *autant de variées :* lisez *autant de variétés.*

Page 296, ligne 6, *thérapeutiures :* lisez *thérapeutices.*

Page 323, ligne 12, *en parcourant :* lisez *en procurant.*

Page 327, ligne 22, *devenue :* lisez *devenu.*

Page 331, ligne 7, *notre but :* lisez *son but.*

ESSAI

SUR

LES FIÈVRES INTERMITTENTES.

INTRODUCTION.

Pour peu qu'on réfléchisse sur les divers phénomènes que présente l'économie animale, on ne peut méconnaître l'existence d'un principe actif, qui, toujours occupé de la conservation de l'individu, déploie ses forces avec plus ou moins d'énergie toutes les fois qu'une cause morbifique vient troubler l'ordre et la régularité de nos fonctions.

Les anciens, comme les modernes, ont reconnu ce principe d'animalité, auquel ils ont donné différens noms et assigné différens siéges, dont ils ont restreint ou étendu l'empire, mais qui, dans l'état de maladie, leur a toujours paru le premier mobile de ces grands mouvemens d'où dépend le sort du malade, et qui font si souvent succéder le

calme le plus heureux au désordre le plus effrayant.

Les recherches que nous pourrions nous permettre sur la nature de cet agent, ne feraient que nous égarer dans les hypothèses: occupons-nous plutôt à connaître, autant que nous le pourrons, les lois auxquelles il est assujetti.

C'est au physiologiste à décrire le mécanisme de nos fonctions, à en calculer le produit, à en faire connaître la différence et les rapports. Le médecin clinique, plus éloigné du théâtre des expériences, mais plus près de la nature en travail, doit s'appliquer à saisir l'ensemble de ces fonctions, à reconnaître les causes qui y portent le trouble, et à rechercher les moyens d'en rétablir l'harmonie.

Toutes, il faut en convenir, ne sont pas également importantes. Il en est auxquelles notre existence est tellement attachée, qu'elles ne peuvent être suspendues quelques instans sans une extinction totale du mouvement qui la soutient; d'autres semblent n'être que l'attribut des facultés intellectuelles qui assignent à l'homme une supériorité reconnue sur tout ce qui respire; une troisième classe enfin, comprend les fonctions qui ont pour objet la réparation des pertes journalières que nous

faisons, et la dépuration des sucs employés à cette réparation.

Il serait superflu de faire sentir les avantages et la nécessité d'une dépuration continuelle de nos fluides. La matière nutritive, telle que les alimens la fournissent, ne peut être assimilée à nos organes sans être dépouillée des parties hétérogènes et grossières qu'elle contient. D'un autre côté, l'altération rapide des humeurs surabondantes à la nutrition, ne tarde pas à nous les rendre étrangères.

Sous ce double rapport, la nature avait besoin d'une voie toujours ouverte, par laquelle elle pût se débarrasser de ce superflu. Cette voie devait être commune à tous les organes, afin que chacun pût y déposer les parties étrangères à sa nutrition; or, toutes ces conditions se rencontrent dans la peau, qui, par son siége, son étendue, sa perméabilité et sa connexité avec le tissu cellulaire, dont elle n'est elle-même qu'une production, présente dans tous les points de la circonférence un passage libre aux humeurs excrémentitielles les plus atténuées.

La transpiration cutanée doit donc être considérée comme une évacuation nécessaire, qui n'est jamais supprimée sans danger, mais qui subit des variations fréquentes, selon l'état de l'atmosphère, la nature et la quantité des

alimens que nous prenons, et les passions qui nous agitent. Les vicissitudes qu'elle éprouve sont même si répétées, qu'il devrait en résulter un désordre presque continuel, si d'autres organes excrétoires n'étaient dans le cas d'y suppléer, en se chargeant de la portion d'humeur transpirable retenue à l'intérieur. Cette compensation néanmoins n'est pas toujours assez exacte ni assez subite, pour prévenir le trouble que peut causer dans l'économie animale la diminution notable d'une excrétion qui surpasse elle seule toutes les autres réunies; et les effets qui en résultent relativement à nos fonctions, varient, selon que cette diminution est plus ou moins considérable, qu'elle se fait plus ou moins rapidement, et selon la disposition des organes intérieurs.

Lorsque la peau vient à se contracter tout-à-coup par l'impression du froid, la rosée imperceptible qui s'exhalait de tous les points de sa surface, se trouve nécessairement retenue à l'intérieur; et si les intestins ou les voies urinaires ne lui ouvrent un passage, elle reste fixée sur tous les viscères, et leur fait partager la gêne et l'irritation qu'elle cause. On en voit un exemple sensible dans les catarrhes épidémiques, provenant du refroidissement subit de l'atmosphère. La

tête, la poitrine, les entrailles, les muscles même, tout est embarrassé et douloureux, jusqu'à ce que l'ordre soit rétabli dans les excrétions, et sur-tout dans celle de la peau.

D'autres fois, ce reflux de la transpiration ne se fait que sur un organe particulier; mais le danger n'en est que plus grand, si l'organe obligé de supporter lui seul cette sorte de métastase est nécessaire au soutien de la vie. Que l'humeur perspirable, par exemple, fasse irruption sur le cerveau, sur les poumons, il s'ensuivra des accidens beaucoup plus graves, que si, en se reportant à l'intérieur, elle s'était distribuée avec plus d'égalité.

Deux causes principales peuvent déterminer l'humeur de la transpiration à se cantonner ainsi dans un département particulier : l'irritation ou l'inertie des organes qu'il contient. Supposons, par exemple, un homme dans l'instant où il éprouve une suppression de la transpiration insensible, et où l'humeur à laquelle la peau refuse un passage, est, pour ainsi dire, flottante dans le tissu cellulaire. Si les poumons sont naturellement lâches, ils deviendront le principal foyer de l'affection catarrhale. La même chose aura lieu si des cris répétés, un chant forcé, une longue déclamation, établissent dans cet organe un centre d'irritation propre à y fixer

l'humeur morbifique. C'est par la même raison que certains rhumes se bornent aux parties qui en ont été le premier siége; que chez un goutteux l'impression du froid rappellera la goutte, plutôt qu'elle ne déterminera une affection catarrhale; qu'une dent cariée deviendra la cause occasionnelle d'une fluxion, qui, dans d'autres circonstances, eût constitué un enrouement ou un rhume de cerveau. Telle est la loi des métastases, que les humeurs mises en mouvement se portent de préférence sur la partie qui manque de ton, ou qui éprouve une irritation notable. Dans le premier cas, cet antagonisme, qui modère l'action des organes entre eux, n'est plus partagé également. L'organe le plus faible devient en butte aux efforts réunis de ceux qui conservent leur énergie, toutes les fois qu'une cause morbifique sollicite la nature à des mouvemens plus marqués. Dans le second cas, l'irritation semble réunir, comme dans un foyer, les forces organiques, et augmenter leur activité proportionnellement à son intensité. Les exemples qui viennent à l'appui de ce principe sont fournis par une observation constante, et trop connus pour qu'il soit nécessaire de les rapporter.

L'ordre qui règne dans l'économie animale, et qui constitue l'état de santé, exige donc

que toutes les parties organiques soient à l'abri d'une douleur vive et durable, et qu'elles s'opposent une résistance réciproque. Mais cette résistance doit être considérée, moins comme un équilibre parfait qui réduirait deux puissances à l'inaction, que comme une sorte de balancement, d'où résulte l'exercice paisible des forces antagonistes. Ce qui se passe pendant le travail de la digestion, en fournit un exemple frappant.

Peu de temps après que la masse alimentaire a été reçue dans l'estomac, il se manifeste un léger frisson, ou du moins des horripilations répétées, qui annoncent que la digestion commence; le pouls prend un caractère stomachal, mais plus fort et mieux prononcé que dans les affections symptomatiques de ce viscère; on éprouve un sentiment de gêne vers la région épigastrique; la peau se contracte et semble aiguillonner l'activité des organes digestifs, par la réaction qu'elle exerce sur eux en leur renvoyant une partie de l'humeur transpirable; les reins filtrent une plus grande quantité d'urine; les mouvemens musculaires sont plus pénibles et plus embarrassés; l'on éprouve une pente au sommeil; toute l'action organique enfin se trouve concentrée dans les entrailles. Mais peu-à-peu elle se réfléchit, et se propage vers la circonférence;

Le pouls se développe, l'agilité renaît; la peau s'anime, se dilate, et achève de préparer les humeurs qu'elle doit rendre à l'atmosphère sous la forme de vapeurs imperceptibles.

Ce balancement de l'action organique entre les entrailles et la peau, si bien développé par plusieurs observateurs modernes, cadre parfaitement avec les expériences de Sanctorius, dont la patience infatigable nous a fourni des aperçus lumineux sur les vicissitudes qu'éprouve la transpiration insensible par l'influence des six choses non naturelles. C'est sur-tout dans les recherches auxquelles cet observateur s'est livré sur les alimens, qu'on aperçoit jusqu'à quel point les fonctions de l'enveloppe extérieure sont liées avec celles de l'estomac; mais, avant d'entrer dans l'examen de cette correspondance, nous devons remarquer qu'elle n'est pas aussi sensible dans l'état de santé que dans l'état de maladie. Une constitution faible, une vie molle en affaiblissent également les traits; et le tableau du travail et des progrès de la digestion, si bien dessiné par Bordeu, a rarement le mérite de la vérité parmi les gens du monde, chez lesquels les recherches de l'opulence ont énervé la nature.

Ce n'est point dans des appartemens échauffés

avec soin, ni en quittant une table chargée d'aromates, de vins et de liqueurs spiritueuses, que l'on peut observer fréquemment les signes d'un travail énergique de la part des organes. Là, les hommes ne conservent de forces que pour l'ornement des sociétés, et leurs fonctions toujours tumultueuses ou languissantes, annoncent moins une nature maîtresse de son travail, qu'une nature irritée par la nécessité d'agir.

C'est avec le laboureur qui vient de faire un repas frugal au bout de son champ, ou avec l'artisan retournant à son atelier, que l'on observe distinctement les phénomènes et la succession des mouvemens organiques dont nous venons de parler.

L'état de maladie fournit des preuves plus saillantes encore, et montre, pour ainsi dire, à nu, ce flux et reflux de l'action organique du centre à la circonférence, et réciproquement. Que des alimens indigestes, par exemple, occupent trop long-temps l'estomac, qu'un âcre hétérogène y excite une irritation durable, la transpiration insensible devient beaucoup moindre; les humeurs semblent prendre une direction contraire à celle qui les portait vers la périphérie. Non-seulement l'ordre est renversé, mais encore le tissu de la peau lui-même se ressent de ce trouble,

et présente une altération sensible. *Vomitus perspirationem divertit*, dit Sanctorius, *trahendo ad intra perspirabile* (1). Le même observateur nous avertit que les alimens difficiles à digérer diminuent la transpiration. Hypocrate avait remarqué que quand le ventre se resserre, la peau devient lâche; que cette enveloppe perd de sa souplesse et de sa douceur, lorsque la maladie est fixée dans les entrailles: *Squalida cutis ventris labem denotat;* vérité que confirment journellement certaines fièvres malignes exquises, les dyssenteries opiniâtres, et les ulcères qui se forment dans la région abdominale.

Il est aussi des affections de la peau qui intéressent les entrailles et en troublent les fonctions. Combien de fois, par exemple, n'a-t-on pas vu l'impression de l'eau froide supprimer l'écoulement des règles ou des hémorroïdes, l'application des pieds nus sur le pavé déterminer une diarrhée, provoquer l'écoulement des urines, ou occasionner de vives coliques? N'est-ce pas à cette sympathie que l'on doit attribuer les nausées et les vomissemens qui succèdent en peu d'heures à la morsure de la vipère, puisqu'un trai-

---

(1) Aph. 53, sect. III. Conférez les aphor. 18, 24 et 45 de la même section.

tement local fait disparaître ces accidens? (Voyez Pouteau, œuvres posth. t. 3, p. 73).

On ne peut donc révoquer en doute le commerce sympathique établi entre les entrailles et l'organe extérieur, ni les changemens qui en résultent relativement à la transpiration; mais il n'est pas inutile d'examiner quelles sont les causes principales de ces mouvemens désordonnés.

La rapidité avec laquelle ils s'exécutent, ne permet pas de supposer d'autre voie de communication que celle du tissu cellulaire et l'entremise des nerfs : et quant aux causes déterminantes, on les trouve dans la contractilité de la peau, d'une part; et de l'autre, dans l'irritabilité des entrailles.

Ce serait avoir de la peau une idée bien imparfaite, que de la considérer comme une enveloppe purement passive, destinée à fournir passage aux humeurs qu'une autre puissance y conduirait. La sensibilité qu'elle présente dans tous les points de sa surface; la constriction qu'un chatouillement, un froid subit, un sentiment de frayeur lui impriment; l'élasticité que lui donnent les frictions sèches, les bains froids, les vents septentrionaux, sont autant d'attributs de son organisme, et ne peuvent être regardés comme l'effet simple et immédiat d'un frottement mécanique, ou

de la condensation que le froid communique à tous les corps.

Que, de leur côté, les entrailles soient douées d'une irritabilité qui les expose plus que tout autre département au refoulement de la transpiration, c'est une vérité d'observation qui se concilie d'ailleurs avec la quantité de troncs et de plexus nerveux qui se distribuent aux viscères qu'elles renferment.

Si donc les entrailles sont irritées par le spasme, et que cette irritation soit durable, la transpiration sera sensiblement moindre; de même que si cette excrétion éprouve une diminution notable, les entrailles, toutes choses égales d'ailleurs, seront plus exposées que les autres viscères à la surcharge humorale qui doit en résulter. De ces deux conséquences en dérive une troisième également évidente. Si ces deux conditions (la suppression de la transpiration et l'irritation des viscères abdominaux) se trouvent réunies, les effets en seront nécessairement plus marqués. C'est ainsi, par exemple, que l'intempérance augmente la disposition que le refroidissement de l'atmosphère peut donner à une affection catarrhale; qu'un air froid pendant l'action d'un purgatif, fait une impression plus vive et détermine des coliques, ou même une superpur-

gation, qui n'auraient pas eu lieu sans le concours de ces circonstances.

Ce reflux, il faut en convenir, ne se manifeste pas toujours par de grands effets. La nature, amie de l'ordre, ne se livre à des mouvemens tumulteux, que quand la cause morbifique devient sensiblement nuisible; autrement elle travaille en silence à la détruire, ou du moins à en éloigner les suites. Lors donc que la transpiration cutanée n'éprouve qu'une diminution peu considérable, si elle ne se trouve pas compensée par les autres excrétions, il s'ensuit bien une augmentation dans la masse des humeurs : cette augmentation peut même gêner l'action organique, et influer sur le libre exercice des fonctions; mais elle ne donnera lieu à un état vraiment morbifique, que quand elle aura acquis une certaine intensité.

Aussi voit-on souvent se dissiper l'engourdissement, les douleurs vagues et le mal-aise qu'occasionne la surabondance dont nous parlons, lorsque quelques circonstances favorisent l'excrétion de la peau. Une atmosphère plus chaude, un exercice soutenu, la chaleur du lit et des vêtemens, suffisent pour opérer ces crises imperceptibles, et l'équilibre se rétablit sans que nous nous en apercevions.

C'est sur-tout au printemps que cette dépuration s'opère : la nature alors semble imprimer

son activité sur tout ce qui respire, et se livrer, si l'on peut parler ainsi, à une sorte de végétation animale.

Mais lorsque ce travail excréteur est insuffisant, soit parce que la congestion humorale est portée trop loin, soit parce qu'elle est compliquée d'une dégénérescence acrimonieuse des fluides ou de l'affection de quelque viscère, le trouble se manifeste et donne lieu à des maladies constitutionnelles de différens genres (1), selon le sujet qu'elles attaquent, les parties où elles fixent leur siége, et les causes accidentelles qui en favorisent le développement.

Il en est, par exemple, qui portent plus visiblement l'empreinte de la cause que nous venons d'assigner, et qui se montrent aux temps de l'année où l'atmosphère subit des variations plus notables. Les deux équinoxes sont les époques où s'établit, pour l'ordinaire, un nouvel ordre de maladies; et quoique quelques-unes aient des rapports communs en apparence, l'œil attentif de l'observateur y découvre une disparité frappante, tant dans leur caractère proprement dit, que dans leur terminaison,

(1) Nous entendons par maladies constitutionnelles, celles qui dépendent spécialement de l'influence de l'atmosphère sur nous.

pourvu, toutefois, que les constitutions de l'atmosphère aient été légitimes.

Les maladies printanières ont, en général, un caractère dépuratoire qui ne se remarque pas dans les automnales; ces dernières sont longues et dangereuses, suivant la remarque d'Hypocrate.... *In automno morbi acutissimi et perniciosissimi omninò; ver autem saluberrimum et minimè exitiale.* Les crises par la peau sont plus rares et plus incomplètes : les éruptions essentielles même, semblent perdre de leur caractère, et exiger une moindre considération dans le traitement. Sydenham avait remarqué que les fièvres d'accès d'automne, demandent plus de purgatifs; que dans celles du printemps, au contraire, ils doivent être donnés avec circonspection. Le docteur Grant fait l'application de cette maxime à l'érysipèle de la moisson, qui, suivant lui, diffère essentiellement de l'érysipèle du printemps, et revendique une autre curation. (Recherches sur les fièvres, t. 2, p. 218). Combien de fois n'a-t-on pas vu la petite vérole elle-même s'identifier, pour ainsi dire, avec la constitution automnale, et former avec elle une complication embarrassante qui obligeait le médecin à s'occuper moins de l'éruption des pustules que des indications prises de la maladie dominante?

Pour mieux apprécier cette différence, et reconnaître plus surement les changemens que les saisons peuvent apporter dans l'économie animale, il faut observer que le commerce sympathique que nous avons prouvé exister entre l'organe intérieur et l'organe extérieur, ne se borne pas à leur faire partager l'impression des affections morbifiques. Ces deux puissances antagonistes sont tellement liées dans leurs fonctions, que l'action ne peut diminuer ou augmenter d'un côté, qu'elle ne s'accroisse ou ne s'affaiblisse de l'autre.

Cette dépendance réciproque tient au principe connu des physiologistes, que la réaction est nécessaire à l'action. Si donc la peau réagit sur les organes internes, ceux-ci semblent redoubler d'efforts pour vaincre la résistance qu'elle leur oppose, ou pour résister eux-mêmes au choc des humeurs qu'elle leur renvoie. L'accélération du pouls après le bain froid et les étincelles électriques, l'agilité qui succède aux frictions sèches, en fournissent une preuve convaincante. De même, si cette enveloppe tombe dans le relâchement et l'atonie, la force organique ne tarde pas à s'affaiblir à l'intérieur, comme on l'observe parmi les peuples qui vivent sous un ciel chaud et humide, et dans nos climats même, parmi

parmi ceux que leur état retient journellement dans un air chargé de vapeurs aqueuses.

De ces exemples, pris dans les excès, il s'ensuit que l'organe extérieur étant continuellement exposé aux influences de l'atmosphère, son élasticité doit varier suivant les différentes températures, et conséquemment encore, le balancement d'action et de réaction ne peut se faire assez paisiblement, ni avec assez de régularité, pour qu'il n'en résulte souvent, ou un état de gêne pour les viscères internes, ou une langueur plus ou moins considérable.

L'on peut rapporter à ces deux résultats généraux les effets des deux températures les plus tranchantes et les plus opposées, celles de l'été et de l'hiver.

Sous un ciel chaud et humide, la peau se relâche, l'humeur transpirable s'échappe en abondance, le pouls se dilate, mais ne tarde pas à prendre plus de mollesse et de lenteur; l'organe intérieur acquiert d'abord une supériorité marquée sur l'organe du dehors; mais peu-à-peu il perd de son énergie, faute d'une résistance suffisante de la part de ce dernier; et si les circonstances restent les mêmes, bientôt toutes les fonctions languissent; l'estomac, le foie, les reins, tombent dans une sorte d'atonie; et souvent, pour en réveiller

l'action, on est obligé de recourir aux liqueurs spiritueuses, aux bains froids, aux boissons à la glace, etc.

Nous pourrions invoquer en faveur de notre opinion, les preuves multipliées que fournissent la constitution lâche et débile des peuples méridionaux, leur régime et leurs mœurs, si nous n'avions près de nous des faits propres à nous convaincre. Que chacun s'observe pendant les grandes chaleurs de l'été, et qu'il juge de son aptitude à supporter le travail, par comparaison avec l'agilité que lui donne une gelée durable et peu rigoureuse; qu'il nous dise si le vin et les liqueurs spiritueuses, prises en petite quantité, ne lui ont pas procuré plus de fraîcheur que les boissons aqueuses (1).

Si nous consultons le caractère des maladies qui sont la suite de cette constitution,

(1) Rien de plus commun que de voir dans cette province, après la moisson, régner des fièvres putrides, lorsque la disette de cidre et de poiré force le peuple à boire de l'eau. Cette cause se manifeste plus sensiblement encore parmi les habitans de la campagne, qui se rendent à la capitale et dans les environs pour les travaux de la belle saison, lorsque, dans la vue d'un gain plus considérable, ils se privent de vin, et se nourrissent d'un pain moins grossier et moins propre à soutenir l'action organique des viscères digestifs.

nous observons une prostration de forces, qui rend quelquefois les cordiaux nécessaires, même dès le principe, et les saignées ou les grandes évacuations toujours nuisibles, à moins que quelque cas particulier ne force à s'écarter de cette règle des premiers médecins. Elle a pour base, cette régle, les effets physiques des constitutions australes, observés par Hypocrate... *Austrinæ* (constitutiones) *corpora dissolvunt et humectant, et auditus graves, et capitis gravitates faciunt, et corporibus motum difficilem, et alvos humectant.* (Aph. 17, sect. 3.)

Opposons à cette influence d'une atmosphère chaude et humide, celle de la température aquilonienne : le même aphorisme nous en présente le tableau... *Aquiloniæ autem constitutiones corpora compingunt, et robusta et facilè mobilia et benè colorata, et meliùs audientia faciunt, et alvos siccant et oculos mordent, et dolorem circà thoracem, si quis præexistat, majorem faciunt.*

En effet, en considérant successivement les diverses fonctions de l'économie animale, après une constitution septentrionale de quelque durée, on trouve par-tout ces traits d'une plus grande énergie des facultés organiques; les urines sont plus copieuses, l'excrétion des narines et des bronches plus fréquente; le

pouls prend une sorte de dureté; l'agilité augmente, et l'on sent naître le besoin de s'exercer, si l'habitude d'une vie molle n'étouffe cet instinct de la nature. L'appétit est plus considérable, les digestions se font d'une manière moins pénible, parce que les organes destinés à cette fonction ont plus de force et plus de besoin d'être en travail. Hypocrate, dont nous empruntons souvent l'autorité, parce qu'il ne cesse de nous éclairer, avait fait cette remarque, qu'il donne comme règle diététique : *Ventres hyeme et vere naturâ sunt calidissimi... In his igitur temporibus etiam alimenta plura exhibenda, innatum enim calorem majorem habent; nutrimento igitur copiosiori indigent.* (Aph. 15, sect. 1.)

Ces effets d'une constitution aquilonienne sur nos organes ne peuvent avoir lieu sans le concours et l'entremise de l'enveloppe extérieure; c'est elle qui, la première, reçoit l'impression d'un air froid et sec; impression qui, non-seulement resserre ses pores, mais lui communique une plus grande élasticité, et conséquemment augmente la réaction qu'elle exerce sur les organes intérieurs. Comment, en effet, ces organes seraient-ils soumis à l'influence dont nous parlons, si la peau, par des irradiations nerveuses, ne leur transmettait les sensations qu'elle éprouve, et l'élasticité qu'elle

contracte? On ne peut attribuer cette différence au froid seul, malgré la propriété qu'il a de pénétrer les corps et d'augmenter leur densité. Cette propriété applicable aux corps inertes ne l'est point aux corps animés, ou du moins ne peut avoir d'effet sensible que sur leur surface, et dans les parties éloignées du centre de la circulation; la chaleur, qui leur est propre, ne pourrait, au contraire, qu'augmenter par une température boréale, pourvu que le froid ne fût pas extrême, et capable d'éteindre le mouvement de la circulation, par la raison que nous venons d'exposer. L'ardeur qui se fait sentir à l'extrémité des doigts chez ceux qui ont manié de la neige pendant quelques momens, ne reconnaît point d'autre cause. On ne peut donc refuser à la peau d'avoir la plus grande part aux changemens qui s'opèrent à l'intérieur, à raison de ceux qu'éprouve l'atmosphère.

Il est à remarquer que ces changemens ne se manifestent pas toujours subitement, et il faut que la température dominante ait été de quelque durée, pour en observer sensiblement les effets; on en voit un exemple dans les maladies qui règnent au commencement de l'hiver, lorsqu'un froid considérable succède tout-à-coup à une température australe. Au lieu d'avoir un caractère vraiment inflamma-

toire, elles sont le plus souvent le produit d'engouemens catarrheux. Le sang tiré par la saignée n'a point cette consistance couenneuse qu'il présente à la suite de longues gelées, et ne fournit qu'un coagulum verdâtre, qui annonce son défaut d'élaboration; le pouls, loin d'être soutenu et d'avoir une sorte de dureté, cède aisément à la pression, et sa mollesse prouve que les solides ne conservent pas sur les fluides cette supériorité d'action que leur donne une constitution aquilonienne.

L'observation fournit, il est vrai, des exemples de maladies épidémiques, sur lesquelles une variation subite dans l'état de l'atmosphère a eu une influence sensible; mais ces modifications ne se marquent ordinairement que par quelques épiphénomènes, ou par la diminution des symptomes; et la différence qui en résulte n'est, pour ainsi dire, que superficielle, et ne change point le caractère intrinsèque de la maladie.

Aussi, quelque régulier que soit l'ordre dans lequel les saisons se succèdent, les maladies qui leur sont propres ne suivent pas, pour cela, la marche du soleil dans l'écliptique, et elles conservent plus ou moins long-temps la teinte de la température qui les avait fait naître.

Cette réflexion, que nous pourrions regarder comme une maxime, n'en impose que plus étroitement la tâche d'observer avec soin les vicissitudes de l'atmosphère, afin de saisir plus tôt les variétés que présentent les constitutions nosologiques, et afin de ne pas attribuer à la température actuelle les effets encore subsistans d'une température passée.

Il n'est pas moins important de distinguer les effets des températures peu durables, qui, sans faire perdre aux maladies stationnaires leur caractère essentiel, donnent lieu à des affections sporadiques qui ne peuvent se rapporter à la constitution régnante. Sans cela, l'histoire nosologique ne fournirait que des résultats sans ordre, dont le contraste et la disparité répandraient l'obscurité la plus profonde sur la route que doit tenir le médecin observateur.

La même réflexion s'applique au tempérament du sujet, à son genre de vie, et aux circonstances particulières qui modifient plus ou moins l'impression que fait sur nous l'état de l'atmosphère. Ne serait-ce pas, en effet, s'abuser étrangement, que de s'attendre à retrouver sur chaque individu tous les traits qui décèlent la part que la température précédente peut avoir au développement de la maladie dont il est attaqué, ou de croire que

toutes les maladies d'une saison puissent, en quelque sorte, s'identifier? Mais à travers les différences multipliées que ces causes accidentelles occasionnent, l'œil exercé de l'observateur sait démêler dans l'ensemble d'une constitution nosologique, ce qu'ont de commun et de particulier les branches qui la composent; il y découvre des règles de conduite qu'on chercherait en vain dans les systêmes de l'école, ou dans une expérience stérile et non raisonnée.

Il serait sans doute à desirer, que nous eussions un tableau fidèle des maladies que chaque température peut faire naître : nous y trouverions des points déterminés, d'où nous pourrions plus aisément apercevoir les nuances que ces maladies reçoivent des intempéries locales, des causes individuelles, ou de l'irrégularité des saisons. Mais, quels que soient les avantages que nous a fournis le premier des observateurs dans l'histoire des quatre constitutions qu'il a décrites, quelque nombreux que soient les résultats météoro-nosologiques que nous devons aux médecins et aux compagnies savantes qui ont senti l'importance de ses préceptes, nous sommes bien loin encore de ce degré de précision qui fixe l'étendue de la règle générale, et la valeur des exceptions dont elle est susceptible.

Privé de ces secours, le médecin clinique n'en doit pas moins apprécier, autant qu'il est en lui, le changement qu'apporte dans l'économie animale celui des saisons, puisque souvent il en résulte un nouvel ordre de maladies. Un coup-d'œil rapide sur ce qui se passe dans l'état de la peau, suffira pour nous convaincre de cette vérité.

Nous avons vu précédemment que les froids de l'hiver retenaient à l'intérieur une portion de l'humeur transpirable. Tant que cette humeur ne contracte point une dégénérescence sensible, il n'en résulte qu'une congestion humorale simple, un état de gêne et d'empâtement des viscères dont la résolution s'opère aux approches des premières chaleurs, lorsqu'il n'est pas porté à un trop haut degré. Mais si cette congestion est trop considérable, la nature se livre à des efforts plus marqués, et d'autant plus efficaces, qu'une température plus chaude, en rappelant les humeurs vers la circonférence, redonne aux organes intérieurs l'exercice de leurs forces enchaînées par la masse des humeurs.

L'été, qui succède, ne tarde pas à troubler cet équilibre que le printemps rétablit entre l'organe intérieur et l'organe extérieur. Non-seulement la transpiration devient excessive, non-seulement les autres sécrétions diminuent;

mais encore les solides perdent de leur ton, les fluides contractent une dégénérescence dont les maladies portent bientôt l'empreinte. La bile sur-tout se ressent de l'altération que la langueur des organes digestifs, et la trop grande déperdition cutanée lui communiquent. Delà les différens épaississemens jaunes et atrabilieux observés par les anciens, et dont le docteur Grant a si bien développé les effets.

Pendant l'automne, la température est plus variable, les nuits sont fraîches; et, pour l'ordinaire, l'atmosphère devient froide et humide. La peau, que les chaleurs précédentes ont dilatée, se trouve exposée à des froncemens subits; l'humeur transpirable s'échappe chaque jour en moindre quantité, et se reporte vers le centre. Mais l'organe intérieur, qui, comme nous l'avons vu, a perdu de son action, ne peut pas toujours s'opposer efficacement à ce mouvement rétrograde de la transpiration insensible, ni la reporter vers les autres voies d'excrétion, de manière à prévenir la surcharge qui doit en résulter; et si l'état maladif de quelque viscère, si la dégénérescence des humeurs qui ont croupi dans leurs couloirs, forment des foyers d'irritation, il en résultera des maladies plus longues et plus nervales. Les efforts de la nature, devenus plus irréguliers et plus impuissans, n'opéreront que des crises

incomplètes, jusqu'à ce que l'action organique ait recouvré toute sa force.

Cette influence des saisons sur la transpiration cutanée, n'est point une conjecture hasardée; elle a pour base les expériences de Sanctorius, qui semble avoir jeté les fondemens de la doctrine que nous venons d'exposer. C'est lui qui nous apprend que, depuis l'équinoxe d'automne jusqu'au solstice d'hiver, l'excrétion de la peau est tous les jours moindre, et qu'elle redevient chaque jour plus abondante aux approches du printemps: *Ab æquinoxio autumnali, ad solsticium hyemale, quâlibet die minus librâ circiter perspiramus; inde usque ad æquinoxium vernale incipimus liberiùs perspirare.* (Aph. 41, sect. 3)

Si ces principes paraissent d'abord éloignés de la matière que nous entreprenons de traiter, nous osons nous flatter que le rapprochement en deviendra facile pour quiconque nous lira sans prévention. Car, bien que dans le tableau nosologique, les fièvres intermittentes semblent former une classe particulière et distincte des autres maladies, elles n'en sont pas moins liées avec ces dernières, par la cause commune qui les fait naître; elles n'en prennent pas moins cette teinte constitutionnelle, que l'observateur saisit dans les affections morbifiques, lorsqu'elles attaquent plusieurs individus en

même temps, et qu'elles se présentent, sinon avec le même appareil de symptômes, du moins avec plusieurs traits caractéristiques qui décèlent leur identité.

C'est principalement sous ce point de vue que nous considérerons les fièvres d'accès, et que nous donnerons à cet objet important tout le développement que permettra la mesure de nos forces. Que l'on n'attende pas de nous, ni un traité élémentaire, dans lequel il aurait fallu classer des maximes scholastiques, devenues triviales pour le médecin clinique, ni un ouvrage complet, surchargé de cette érudition laborieuse qui ne laisse, le plus souvent, dans l'esprit du lecteur, qu'incertitude et confusion. Personne ne rend plus que nous hommage aux auteurs célèbres qui se sont occupés des fièvres d'accès; mais, persuadés que tout médecin qui écrit sur la pratique de son art ne doit suivre que l'observation et son génie, nous n'emprunterons les autorités, que pour confirmer les principes qui serviront de base à notre opinion, et les faits qui viendront l'appuyer.

Le plan que nous avons suivi, n'a été tracé que pour donner plus d'enchaînement à nos idées. Nous avons donc cru pouvoir en retrancher les chapitres qui n'auraient offert aux lecteurs que des objets familiers : tel est celui

du diagnostic et du pronostic. Du reste, nous nous sommes astreints, autant qu'il a été possible, à une marche régulière dont nous allons rendre compte.

Après avoir exposé quelques idées générales sur la nécessité de rendre à la médecine d'observation le traitement des fièvres intermittentes, sur leur tendance à prendre un caractère acritique, et sur l'invraisemblance d'un levain fébrile particulier à ces fièvres, nous nous sommes occupés des différences essentielles qu'elles présentent, tant en elles-mêmes, qu'eu égard aux saisons où elles règnent, et au sujet qu'elles attaquent.

A ces trois objets principaux, qui doivent fixer l'attention d'un médecin observateur, dans la considération de toute maladie constitutionnelle, se rapportent les traits caractéristiques les plus saillans et les plus propres à faire varier le traitement.

Passant ensuite à l'examen des causes qui peuvent faire naître ou développer ce genre de maladies, nous avons d'abord dirigé nos recherches vers les causes éloignées dont l'influence confirmée par l'observation, conduit à découvrir le désordre pathologique qu'elles occasionnent, et que nous regardons comme la cause prochaine ou immédiate du trouble fébrile.

Quoique les six choses non-naturelles puissent, strictement parlant, contribuer au développement des fièvres intermittentes, nous nous sommes bornés à celles dont l'influence est la plus manifeste et la plus ordinaire. L'air, les alimens et les passions ont donc sur-tout fixé notre attention.

Pour éviter la confusion, et nous rapprocher, autant qu'il était possible, du premier des observateurs, nous avons examiné les effets des quatre grandes températures de l'atmosphère sur les fonctions de l'économie animale. La température humide et froide, comme la plus propre à faire naître les fièvres d'accès, devait d'abord nous occuper; mais, portant successivement nos regards sur les changemens que peuvent apporter dans l'ordre des mouvemens organiques les trois autres températures, nous avons remarqué que, de ces changemens, les plus notables étaient relatifs à l'excrétion cutanée et à l'action des viscères.

Les phénomènes et les résultats de la digestion nous ont également convaincu que l'impression des diverses substances alimentaires sur les organes digestifs, et les variations qui en résultent du côté de la transpiration insensible, sont les deux points de vue qui devaient spécialement nous guider. Nous avons donc considéré les alimens sous trois

rapports principaux : selon qu'ils occupent trop long-temps l'estomac, qu'ils en diminuent l'action, ou qu'ils le disposent à l'irritabilité.

Les passions tristes nous ont offert une troisième source de désordres propres à donner naissance aux fièvres intermittentes ; en tant qu'elles affaiblissent le ton de l'organe intérieur, ou qu'elles le disposent à un spasme durable, à une sorte d'érétisme habituel, dont l'influence nuisible sur les fonctions et sur le caractère des fièvres ne peut être méconnue.

En suivant ces diverses causes, éloignées dans leurs effets, on ne tarde pas à se convaincre qu'ils se rapportent à deux résultats généraux ; la surcharge humorale des entrailles, ou leur irritation. Ce sont aussi ces deux états pathologiques que nous avons regardés comme la cause prochaine des fièvres intermittentes, et d'où l'on voit sortir la différence qui s'observe entre les fièvres humorales et les fièvres nervales. Évitant scrupuleusement toute spéculation hypothétique, dont on pût déduire des règles de curation, nous nous sommes appliqués à développer notre opinion sur des principes avoués par l'observation ; et si nous avons hasardé quelques éthiologies qui ne portent point sur cette base fondamentale, nous avons eu soin

de ne les donner que comme des aperçus qu'il ne faut pas confondre avec les maximes cliniques que l'expérience a consacrées.

Après avoir recherché les causes des fièvres intermittentes, l'ordre le plus généralement adopté semblait nous prescrire de passer à leur curation. Mais, comme les moyens curatifs doivent se concilier avec les indications que présente la maladie en elle-même, il était nécessaire de déterminer auparavant le but vers lequel ces moyens doivent être dirigés, de connaître et leur manière d'agir et les règles relatives à leur usage. Nous nous sommes donc occupés de ces deux objets dans deux chapitres distincts ; l'un comprend les fébrifuges le plus généralement employés ; l'autre est spécialement consacré au quinquina.

Quoique persuadés qu'il n'est aucun fébrifuge spécifique, si l'on prend cette expression dans le sens le plus rigoureux, nous avons cru devoir donner quelque développement à cette partie thérapeutique de notre sujet. Car, moins le traitement est empirique, moins il doit être uniforme, et plus on doit chercher à connaître les divers moyens dont l'art a besoin. Mais, comme l'action des médicamens ne peut s'estimer que par l'impression qu'ils font sur nos organes, et que c'est cette même impression qui doit en régler le choix et en fixer

fixer les doses, nons avons distribué les fébrifuges en trois classes. La première comprend ceux dont l'action semble se borner à l'organe intérieur; la seconde, ceux dont l'action se propage d'une manière sensible à l'enveloppe extérieure; la troisième, ceux qui agissent immédiatement sur cette enveloppe organique.

Le quinquina, par l'usage qu'on en fait, et même par les qualités héroïques qu'il manifeste, nous a paru mériter d'être traité avec quelque détail. C'est pourquoi nous l'avons considéré en lui-même et relativement aux effets médicinaux qu'il exerce. Ses propriétés spécifiques demandaient que nous nous occupassions de son choix, des principes qu'il fournit par l'analyse, et des formes sous lesquelles il peut être administré; ces divers objets forment autant de paragraphes, pour lesquels nous avons emprunté les secours des chymistes modernes les plus distingués. Ses propriétés relatives nous ont conduit à examiner l'action qu'il exerce sur nos organes, ou, si l'on veut, ses vertus médicinales, et à en déduire les règles qui doivent en diriger l'usage.

La curation des fièvres intermittentes étant notre premier but, il était nécessaire de donner à cet objet le plus de développement

possible, non pour tracer un traitement applicable à chaque cas particulier, et encore moins pour offrir des formules qui deviennent inutiles aux gens de l'art; mais pour déduire du caractère propre de la fièvre, les indications qui peuvent guider le praticien vers la cause qu'il doit combattre. Il était donc important de réunir sous un même point de vue toutes les fièvres qui s'éloignent le moins entre elles; et sans nous attacher aux variétés sans nombre qu'elles peuvent fournir, nous les avons réunies sous trois articles généraux, selon qu'elles revendiquent d'une manière plus ou moins sensible la médecine agissante.

Dans la première classe sont comprises les fièvres humorales; dans la seconde, les fièvres nervales; et dans la troisième, celles qui ont un caractère mixte.

Les fièvres humorales dont nous avons dessiné les traits caractéristiques, sont, le plus souvent, dépuratoires, et n'ont besoin des ressources de l'art que quand elles excèdent leurs bornes, soit en durée, soit en violence, et lorsque les efforts de la nature sont insuffisans pour opérer une coction salutaire. Chacun de ces cas examiné séparément a encore donné lieu à quelques distinctions que nous n'avons multipliées qu'autant qu'elles pouvaient faire varier le plan curatif.

Les fièvres nervales, toujours accompagnées d'un trouble destructeur, revendiquent dans tous les cas la médecine agissante; mais les moyens qu'elle peut leur opposer doivent être variés, selon que le trouble fébrile se porte sur tous les organes à la fois, selon qu'il se cantonne dans quelque département particulier, ou que le principe vital paraît s'éteindre. Il était donc intéressant de traiter avec détail des indications que ces trois états présentent, et des remèdes qu'on doit leur appliquer.

Les fièvres qui participent du caractère humoral et du caractère nerval, sont les plus ordinaires, et celles qu'il est le plus difficile de saisir sous leur vrai point de vue. Aussi, sans prétendre lever les difficultés qu'elles peuvent offrir, avons nous cru devoir nous en occuper d'une manière particulière. Pour mettre plus de clarté dans nos recherches, et les diriger plus surement vers la source des symptomes nerveux qu'il faut combattre, nous avons distingué celles qui participent du caractère nerval à raison du principe fébrile, celles qui empruntent ce caractère du sujet qu'elles attaquent, et celles qui l'ont reçu de quelque cause accidentelle.

CHAPITRE PREMIER.

Généralités sur les Fièvres.

Il n'est point de maladie qui règne plus fréquemment que la fièvre d'accès, comme il n'en est aucune dont le traitement soit moins assujetti à des règles constantes et uniformes. La confusion augmente même quand on veut rapprocher ce que les différens auteurs ont écrit sur cette matière. On voit des opinions qui se heurtent, des méthodes qui se contrarient, et par-tout des succès qui viennent à l'appui du sentiment adopté. Si, d'un autre côté, nous observons ce qui se passe autour de nous, les malades nous offrent un contraste plus frappant encore. Les uns se refusent à tout remède, tandis que les autres se gorgent de médicamens de toute espèce, quelle que soit la main qui les leur présente. Ceux-ci emploient sans réserve le quinquina que ceux-là ont en horreur; la plupart néanmoins guérissent, mais après un temps plus ou moins long; et parmi ceux qui succombent, le plus grand nombre périt sous les coups de l'empirisme.

De cette variété, tirons une conséquence bien naturelle, et que nous prendrons pour base de nos réflexions. Les différences multipliées qu'offrent les fièvres d'accès, selon les temps de l'année où elles règnent et les individus qu'elles attaquent, ne permettent pas de leur opposer le même traitement dans tous les cas, sans s'exposer évidemment au danger de les arrêter trop tôt chez quelques malades, et trop tard chez d'autres; sans risquer de s'opposer, le plus souvent, aux opérations de la nature, ou de leur donner une détermination contraire.

Que dirait-on, par exemple, d'un médecin qui n'aurait d'autre but que de prévenir l'éruption de la petite vérole, ou de celui qui prétendrait guérir dans le même espace de temps une petite vérole discrète et une confluente maligne?

Telles sont cependant, relativement aux fièvres intermittentes, les entreprises journalières de la routine, qui porte rarement son expectation jusqu'au septième accès. Cette méthode, nous en conviendrons; est appuyée de l'autorité de quelques médecins célèbres, et semble avoir pris une nouvelle faveur de nos jours; mais quoique nous soyons persuadés qu'elle est admissible dans bien des cas, nous ne pouvons nous dissimuler les abus qui s'en-

suivent. Car, s'il répugne à la raison et à l'expérience d'assigner la même marche et la même terminaison à toute fièvre continue, il n'est pas moins contraire aux lois d'une observation réfléchie d'assujettir à la même forme de traitement, des maladies qui, le plus souvent, n'ont de commun que le retour périodique des accès, et qui présentent au fond des différences essentielles.

Nous avouerons que si chaque paroxisme formait une maladie distincte du paroxisme qui doit suivre, et que celui-ci ne fût qu'une nouvelle fièvre, que la même disposition aurait rappelée, on ne pourrait trop tôt en prévenir le retour. Mais si, au contraire, tous les accès d'une fièvre régulière, et qu'aucune cause accidentelle ne prolonge au-delà de son terme, se trouve tellement liés entre eux, qu'aucun ne puisse être supprimé sans rendre imparfait le travail de la coction qui devait en résulter, on conçoit que tout moyen propre à faire cesser cette fièvre, deviendra préjudiciable, s'il ne tend en même temps à détruire la cause qui l'avait produite.

Or, si l'on considère attentivement une fièvre intermittente, abstraction faite des paroxismes qui la constituent ou quotidienne ou tierce, on y distingue les trois temps d'irritation, de coction et d'excrétion. On voit que ces trois

temps se succèdent plus ou moins promptement, selon que la maladie est simple ou compliquée, qu'elle a un caractère nerval ou humoral. Sydenham en accumulant les accès d'une fièvre quarte ordinaire, avait remarqué que la somme totale de leur durée était de trois cent trente-six heures, qui forment le laps de quatorze jours ou la durée la plus ordinaire des fièvres continues. Guidé par son génie, ce même observateur avait senti la nécessité d'attendre que la fièvre se fût elle-même détruite avant d'administrer le quinquina. Il peut arriver, comme en effet il arrive souvent, que les fébrifuges bien administrés favorisent la coction et les efforts excréteurs qui doivent la suivre, et alors leur usage ne peut être que salutaire. Aussi nous ne prétendons improuver que l'abus qu'on en fait pour arrêter tout-à-coup une fièvre intermittente dépuratoire. Nous croyons que dans une fièvre continue, le but du médecin étant de diminuer l'irritation, de seconder la coction, et de respecter les mouvemens critiques réguliers, les fièvres d'accès revendiquent un plan curatif calqué sur ces règles fondamentales. Et si la médecine expectante y est plus rarement applicable, c'est que, comme nous le verrons par la suite, il est un grand nombre de cas où l'action organique se trouve tellement

affaiblie, que l'art doit en soutenir les efforts. Ajoutez à cela que, si l'on en excepte les fièvres tierces exquises, qui, suivant Hypocrate, se guérissent dans le premier septénaire, la plupart tendent à prendre un caractère nerval, et l'on ne tarde pas à remarquer que le temps d'irritation l'emporte sur celui de coction, et beaucoup plus encore sur celui d'excrétion.

Cette tendance des fièvres intermittentes à devenir nervales, nous paraît dépendre surtout de la matière morbifique, du siége qu'elle occupe, et du caractère acritique des premiers accès.

I. La cause matérielle, comme nous l'établirons par la suite, est, le plus souvent, une portion de l'humeur transpirable reportée ou retenue dans la région abdominale, et, soit que par elle-même elle contracte un caractère acrimonieux, soit que par son association avec l'humeur atrabilieuse, elle devienne plus irritante, dans l'un comme dans l'autre cas, elle fomente l'éréthisme, et retarde le travail de la coction.

II. D'un autre côté, cet éréthisme se trouve entretenu par la disposition des organes, qui sont le principal siége de la maladie. Plus les viscères où elle se fixe sont irritables, plus sa

marche est irrégulière, et plus elle perd de ce caractère humoral et dépuratoire qui annonce presque toujours des forces suffisantes de la part de la nature, et du côté du principe fébrile, des qualités faciles à dompter. On en voit une preuve sensible en comparant les symptomes d'un ulcère des poumons, et ceux qu'occasionne le même ulcère, situé dans quelque viscère de l'abdomen. La maladie, dans le premier cas, conserve un caractère humoral jusqu'à ce que la fièvre hectique porte son impression sur tous les viscères. Dans le second, au contraire, elle a, dès le principe, un fond nerveux que rien ne peut dissiper, et qui, le plus souvent, donne lieu à des épiphénomènes spasmodiques. Nous en citerons un exemple.

Une femme de 44 ans, dès les premiers temps d'une maladie de langueur qui la conduisit au tombeau, éprouvait des accès de fièvre irréguliers, dont le retour était marqué par des convulsions épileptiques; le pouls, pendant tout le cours de la maladie, fut concentré et constamment intermittent; l'ouverture du cadavre découvrit un ulcère qui avait rongé l'intestin rectum dans toute sa circonférence, et la vessie presque en totalité.

III. Le caractère acritique des premiers

accès nous paraît encore une cause bien propre à faire dégénérer une fièvre intermittente, et à lui donner un caractère nerval. Car dès que le premier ou le second accès ne jugent pas complètement la maladie (et il n'est aucun médecin qui ne convienne que les excrétions qui terminent ces accès ne constituent presque jamais des crises complètes), la cessation des symptomes ne peut être regardée que comme un soulagement contre nature, sur lequel on ne doit pas compter; et qui, laissant subsister en partie la cause morbifique, doit bientôt être suivi d'une rechute.

On peut dire même que la faiblesse et l'irritabilité que le trouble fébrile laisse dans les organes, tendent à rendre de plus en plus les accès irréguliers et compliqués de symptomes qui n'avaient pas existé d'abord (1).

(1) Les fièvres abandonnées et qui se dissipent à la longue, ne détruisent pas nos réflexions Car ces fièvres que l'ennui des malades porte à laisser *s'user* d'elles-mêmes, peuvent être compliquées d'engorgemens que l'agitation fébrile dissipe quelquefois efficacement, comme le docteur Grant en rapporte un exemple frappant. (Recherches sur les fievres, t. I, p. 88). Ou, ce qui arrive pour l'ordinaire, la nature irritée par des manœuvres pernicieuses, n'opère réellement la destruction du principe morbifique, que quand on cesse de la harceler par de prétendus spécifiques administrés sans principes et sans prudence.

C'est là (nous le croyons), un des principaux points de démarcation qui se trouvent entre les fièvres continues et les fièvres intermittentes. Chaque intervalle qui sépare deux accès, peut être assimilé à la convalescence, et l'on sait combien cet état mitoyen entre la santé et la maladie, rend les rechutes dangereuses.

La prolongation d'une fièvre d'accès au-delà du terme où elle cesse d'être dépuratoire, devient donc un motif puissant d'en arrêter le cours, ou au moins de la rendre plus salutaire pour le sujet qu'elle attaque. C'est peut-être à cela seul que se réduit l'efficacité des fébrifuges bien administrés; c'est du moins à en régler l'action convenablement que consiste la vraie méthode curative.

Inutilement nous agiterions la question relative à l'existence d'un principe fébrile d'un genre particulier. La vertu spécifique du quinquina, la cessation de la fièvre d'accès après l'apparition de quelques vésicules sur les lèvres, le préjugé populaire sur la facilité avec laquelle *une fièvre se gagne*, ont pu contribuer à accréditer l'existence d'un levain particulier *sui generis*; mais cette opinion ne serait tout au plus qu'hypothétique, et quelques réflexions prouvent qu'elle est dénuée de fondement.

En effet, la vertu fébrifuge du quinquina, quelque spécifique qu'elle paraisse dans bien

des cas, échoue très-fréquemment, quoique ce remède ait été administré avec sagesse, et à doses suffisantes; or, si cette vertu n'était autre chose que la propriété de corriger les qualités vicieuses du prétendu levain fébrile, il est évident qu'elle devrait se manifester dans tous les cas; ce qui est absolument contraire à l'observation.

La cessation de la fièvre chez certains malades, à la suite d'une légère éruption, nous paraît d'autant moins propre à appuyer l'opinion que nous combattons, qu'il est un très-grand nombre de malades, chez lesquels cette éruption n'a aucun caractère critique; et si elle a contribué quelquefois à juger une fièvre tierce bénigne, on ne doit la regarder que comme un des résultats du mouvement excréteur général qui rétablit l'ordre dans les évacuations, et dépose à la circonférence une portion d'humeur acrimonieuse. C'est ainsi que sur le déclin d'une affection catarrhale, tous les couloirs s'ouvrent, et la peau paraît quelquefois parsemée de petites pustules rouges, qui ne sont autre chose que ce que les anciens désignaient par l'expression générique *sudamina;* mais dont la matière ne peut être regardée comme le principe essentiel de la maladie qui a précédé.

Il serait peut-être plus vraisemblable de

regarder ces éruptions psoriques qui terminent certaines fièvres opiniâtres, comme faisant partie de la cause matérielle qui les entretenait; mais en considérant que ces sortes d'éruptions, n'ont lieu que dans un petit nombre de cas, eu égard à celui des fièvres qui se guérissent sans cette crise, il paraît plus naturel de l'envisager comme l'excrétion d'une humeur atrabilieuse, qui formait complication, mais qui ne constituait pas le principe unique de la fièvre. D'ailleurs, il n'est pas rare de voir les fièvres d'automne se prolonger au-delà de l'apparition de ces pustules, ou cesser long-temps avant qu'elles se manifestent.

Quant au caractère contagieux de la fièvre intermittente, les preuves qu'on pourrait en rapporter, sont si vagues et si peu concluantes, et les exemples contraires si répétés, qu'on doit plutôt regarder la facilité avec laquelle elle se répand dans certaines saisons, comme l'effet d'une cause commune qui continue d'agir, que comme une propagation contagieuse que l'inoculation seule pourrait établir avec certitude.

Comment, d'un autre côté, dans la supposition d'un levain propre aux fièvres intermittentes, rendre raison de celles qui sont évidemment causées par une vive affection de l'ame, une frayeur subite, comme nous en

citerons des exemples? comment concilier ce nombre infini de remèdes de toute espèce dont aucun sans doute (si l'on en excepte le quinquina), ne soutiendrait la célébrité que la prévention cherche à lui donner; mais qui tous ont pu réussir lorsque le hasard en avait rendu l'application heureuse?

Disons-le donc avec confiance et avec l'espoir de l'établir dans le cours de cet ouvrage; les fièvres intermittentes tiennent à un désordre commun, mais dont la source peut varier comme les effets. C'est de cette variété dans les causes éloignées, dans la disposition individuelle et dans les résultats que dépendent les différences les plus remarquables que présente ce genre de maladies. Parcourons-les rapidement avant que d'aller à la recherche des causes qui peuvent les faire naître.

CHAPITRE II.

Des différences des Fièvres d'accès.

Il serait utile, sans doute, de présenter un tableau exact de toutes les différences que peuvent offrir les fièvres d'accès; mais comme ce tableau ne devrait son complément qu'à quelque système nosologique, et non à l'observation seule, qui n'admet que difficilement les classifications méthodiques, nous nous bornerons à démêler les traits les plus saillans, et auxquels on puisse aisément rapporter les variétés essentielles que cette classe de maladies fournit. Pour faciliter nos recherches, nous considérerons les fièvres intermittentes, 1°. en elles-mêmes; 2°. eu égard aux constitutions de l'atmosphère; 3°. relativement au sujet qu'elles attaquent.

§. I.

Des différences remarquables que présentent les fièvres intermittentes, considérées en elles-mêmes.

Il n'est guère possible de confondre une fièvre intermittente formée, avec une fièvre

continue. La promptitude avec laquelle les symptomes de chaque accès se succèdent et disparaissent, la cessation totale de la fièvre dans l'intervalle qui les sépare, le retour peu éloigné de l'accès qui suit, sa conformité avec celui qui l'a précédé, sont autant de signes palpables pour ceux mêmes qui sont étrangers à l'art de guérir; mais il n'en est pas de même des fièvres périodiques et de celles que M. de Voullone a désignées sous le nom de fièvres intermittentes obscures. Leur type semble se rapprocher davantage des fièvres continues, quoiqu'elles appartiennent en propre aux fièvres intermittentes. Suivant le médecin célèbre dont nous empruntons cette division; il est possible de reconnaître avec certitude une fièvre intermittente compliquée, ou tellement irrégulière dans le retour et la durée de ses accès, que ceux-ci se confondent et donnent à la maladie le caractère apparent de continue. Ce signe est la rapidité avec laquelle chaque accès parcourt ses trois temps; car toutes les fois que dans l'espace de peu de jours une maladie d'une plus longue durée présente plusieurs invasions, ou plusieurs déclinaisons, il s'ensuit qu'il existe une fièvre intermittente, soit qu'elle soit simple et qu'elle ne doive sa continuité apparente qu'à la prolongation de ses accès, soit qu'elle se trouve unie

unie à une fièvre continue. Delà les fièvres subintrantes, subcontinues et rémittentes, que le même observateur a distinguées par ces lignes de démarcation, qu'un génie fécond peut seul tracer.

Les fièvres d'accès manifestes, celles qui sont principalement l'objet de nos recherches, présentent encore une différence que chacun peut saisir, et qui résulte de l'ordre de leur retour. On voit que nous voulons parler de la distinction que l'on en a faite en quotidiennes, tierces, quartes, doubles tierces, etc.; distinction qu'il importe de ne pas négliger dans la pratique, afin de s'assurer du moment le plus propre à l'administration des remèdes, mais à laquelle il serait superflu de nous arrêter. Disons seulement que plus les intervalles qui séparent deux accès sont longs, plus la maladie tend à devenir opiniâtre, et plus l'art devient nécessaire. Ainsi, une fièvre quarte abandonnée à elle-même, ou traitée sans méthode, peut se prolonger au-delà d'une année; tandis qu'une fièvre tierce se guérira souvent d'elle-même, si elle est régulière, et que la constitution régnante, ou quelque autre cause accidentelle ne lui donne point un caractère rebelle. Il sera plus rare encore de voir une fièvre quotidienne ou double tierce, parcourir plus de deux ou trois septenaires. Mais aussi le danger

est plus imminent, si les accès sont violens; la maladie se rapproche davantage d'une fièvre continue : et si la coction s'opère plus rapidement, parce que la nature se livre à des efforts plus redoublés, ses forces, d'un autre côté, s'épuisent plus tôt, et peuvent s'éteindre avant que le principe contre lequel elle réagit, soit entièrement dompté.

Ce retour périodique des accès a long-temps occupé les médecins. Mais cette question, tant de fois discutée et jamais résolue, n'a conduit qu'à des hypothèses. Quelques-uns l'ont attribué aux astres; d'autres l'ont fait dépendre, ou de la faiblesse et de la disposition des parties affectées, ou de la qualité de celle des quatre humeurs qu'ils supposaient viciées; ainsi, la pituite, comme plus froide et plus visqueuse, donnait les intervalles les plus longs; la bile jaune provoquait le paroxisme chaque troisième jour, l'humeur mélancholique le rappelait le quatrième jour, etc. Bordeu, accoutumé à puiser ses aperçus dans l'observation de la nature agissante, semblait soupçonner que la régularité avec laquelle les accès reviennent souvent à des heures fixes, tient à la succession des mouvemens organiques et à l'action plus sensible de quelque viscère essentiel, tel que le foie, la rate, etc; action qui peut avoir ses temps réglés comme celle

de la matrice, des glandes salivaires, des parties de la génération chez les animaux et des autres organes dont nous ne connaissons encore qu'imparfaitement le travail et le repos. Mais quelque lumineuse que soit cette conjecture, nous ne devons la considérer que comme une donnée propre à exercer la sagacité des observateurs, jusqu'à ce que le temps et l'expérience lui aient fourni une base plus solide.

Une différence importante, et qui doit principalement fixer notre attention, est celle qui distingue les fièvres intermittentes essentielles, des intermittentes symptomatiques. Les premières revendiquent le traitement qui leur est propre; les autres, au contraire, suivent la marche de la maladie à laquelle elles appartiennent, et ne fournissent que des indications secondaires. Ces dernières sont rares, il est vrai, si l'on ne comprend sous cette dénomination que celles qui doivent naissance à une maladie préexistante et déjà connue. Telles sont, par exemple, les fièvres intermittentes qui dépendent d'une ulcération interne, ou de la résorbtion d'une humeur laiteuse, d'une matière purulente, comme il arrive après la suppuration de la petite vérole, à la suite des grandes plaies; telles sont encore celles qui se joignent à l'hydropisie, à la jaunisse, qui sont dues à

un principe vérolique, etc. Si l'on voulait, néanmoins, y réunir les fièvres intermittentes qui succèdent à l'engorgement de quelqu'un des viscères abdominaux, cette classe de fièvres symptomatiques serait bien plus nombreuse; mais comme ce concours d'une fièvre d'accès et d'un engorgement antérieur ne démontre pas une dépendance mutuelle, et que la complication qui en résulte, toute embarrassante qu'elle est, n'exclut pas toujours l'usage des fébrifuges, nous croyons devoir leur conserver une place parmi les fièvres essentielles, les seules qui doivent nous occuper.

Nous conviendrons qu'il serait difficile d'indiquer un signe pathognomonique qui pût servir à faire reconnaître cette différence dans tous les cas. Ce n'est que par le rapprochement des circonstances, que l'on peut prononcer avec quelque certitude. Mais aussi toutes les fois qu'à une maladie qui n'a pas été complètement jugée, dans laquelle on observe la métastase, ou même le repompement de la matière fébrile, on voit se joindre une fièvre intermittente, sans que ce genre de maladie forme une des principales branches de la constitution régnante, on est autorisé à la regarder comme un épiphénomène qui doit peu occuper, ou qui ne revendique au plus que quelques modifications dans le plan curatif.

Un autre point différenciel que l'on ne peut trop tôt saisir, est le caractère humoral ou le caractère nerval que présente une fiévre intermittente. Dans le premier cas, elle a une marche franche et régulière, l'on ne tarde pas à apercevoir des signes de coction : non-seulement les excrétions habituelles reprennent, à peu de chose près, dans l'intervalle des paroxismes, l'ordre qu'elles suivent dans l'état de santé, mais elles ont en outre quelque chose de critique, qui allège la nature et fait goûter au malade les douceurs de la convalescence. Dans le second cas, au contraire, l'action organique, troublée par des irritations partielles et des étranglemens spasmodiques n'est point distribuée avec égalité; les excrétions ne répondent point au mouvement fébrile qui semblait devoir les préparer. Elles sont irrégulières, souvent pénibles, et conservent une crudité qui indique qu'elles sont moins le résultat d'un travail heureux que la suite d'un désordre destructeur. En un mot, pendant l'accès, la violence des symptomes égale l'irrégularité avec laquelle ils se reproduisent; ou bien, ce qui est le plus dangereux encore, sous les apparences d'un calme trompeur, la nature reste impuissante, et le principe morbifique indompté, semble attaquer les sources de la vie.

§. II.

Des différences que présentent les fièvres d'accès, eu égard aux constitutions de l'atmosphère.

Sydenham a si bien fait connaître l'intervalle qui sépare les fièvres printannières des fièvres automnales, que cette différence est devenue une sorte de maxime élémentaire pour le médecin clinique. Les premières, souvent bénignes et dépuratoires, ne demandent, la plupart du temps, qu'une sage expectation, tandis que les autres se prolongent et font une impression fâcheuse sur les organes, si elles sont abandonnées à elles-mêmes. Nous tâcherons de découvrir la source de cette différence remarquable, en nous occupant des causes de ce genre de maladie.

Ce serait perdre une partie des avantages que cette distinction peut fournir dans la pratique, que de l'établir uniquement sur l'apparition des fièvres dans l'une ou l'autre des saisons dont il s'agit. Il peut arriver que les fièvres qui auront dominé pendant une automne avec le caractère que cette saison leur communique, le conservent jusqu'après l'équinoxe vernal suivant.

En cela, comme dans toute constitution nosologique, il faut, à l'exemple d'Hypocrate, porter ses regards sur la température qui a dominé précédemment, et se rappeler ce que nous avons dit de l'influence des saisons sur les maladies. Supposons en effet qu'à un hiver tiède et austral succède un printemps froid et humide, pendant lequel régneraient des fièvres intermittentes. Certainement, le médecin qui les jugerait avoir un caractère vernal, serait dans l'erreur, et cette erreur deviendrait préjudiciable, s'il attendait dans l'inaction les signes et le résultat de cette despumation salutaire que respectait l'observateur anglais.

La même réflexion peut s'appliquer aux fièvres automnales, quoique ce cas soit plus rare et plus contraire à l'ordre physique des saisons. Il peut se faire néanmoins qu'après un été médiocrement chaud, pendant lequel les vents septentrionaux auront dominé, l'automne amène une température chaude, qui porte les humeurs vers la circonférence, et donne aux fièvres d'accès alors régnantes, un caractère que la saison semble leur refuser. Mais, de même que dans le premier cas, elles ne sont jamais autant automnales que quand elles se manifestent après le solstice d'été, de même aussi elles ont rarement à l'équinoxe

d'automne cette teinte printannière que leur donnent les premières chaleurs.

Ce n'est donc qu'avec une sorte de restriction que l'on doit s'attacher à cette différence de fièvres automnales et printannières, quelque lumineuse qu'elle soit, toutes les fois que les saisons précédentes n'ont point été légitimes.

Un autre point de vue, sous lequel on doit considérer les fièvres d'accès, et qui s'éloigne peu de celui que nous quittons, est le caractère intrinsèque qu'elles empruntent des constitutions de l'atmosphère : caractère qui peut se présenter sous quatre aspects principaux, le caractère inflammatoire, le bilieux, l'atrabilieux et le scorbutique. Il serait superflu de remarquer que ces différens types ne sont pas toujours exprimés d'une manière tranchante, et que l'on a quelquefois besoin de consulter l'analogie qui les rapproche des autres maladies régnantes pour avoir un diagnostic plus évident. Ce secours devient sur-tout nécessaire lorsque les fièvres d'accès ne tiennent point l'empire de la constitution, ou qu'elles ne font que commencer à paraître.

Peut-être nous objectera-t-on que ce caractère n'étant pas assez prononcé pour frapper l'homme de l'art, il doit être réputé nul dans le traitement, et que dans ce cas la distinction

qu'on pourrait en faire devient futile et minutieuse.

Nous conviendrons volontiers que pour celui qui ne suivra dans sa pratique que l'uniformité d'un plan curatif, calqué sur la vertu fébrifuge du quinquina et sur les règles d'usage concernant son administration, peu importe que la fièvre incline vers le caractère inflammatoire ou le caractère scorbutique. Mais en supposant (ce que nous sommes bien loin d'accorder) que, quel que soit ce caractère, les fébrifuges en triompheront toujours avec un égal avantage, nous ne croyons pas que l'on puisse révoquer en doute, ni l'utilité de connaître une maladie sous tous ses rapports, ni l'étroite obligation de chercher à les découvrir, quand même plusieurs de ces rapports ne changeraient rien à la méthode curative. L'observateur scrupuleux est bien loin de négliger cette considération ; non-seulement elle le satisfait et lui procure la jouissance réelle de mieux connaître son objet, mais encore elle l'éclaire dans sa marche, soit pour le choix des moyens auxiliaires qu'il peut joindre aux remèdes principaux, soit pour modifier les indications fondamentales du traitement.

Il est bien plus important encore de consulter ce caractère constitutionnel des fièvres

d'accès, lorsqu'il est fortement exprimé, puisqu'il influe essentiellement sur la conduite du médecin. Ainsi, toutes les fois que les accès se manifesteront avec un frisson modéré; que le pouls fort et redoublé pendant l'agitation fébrile, conservera une sorte de dureté dans les intervalles; que la peau contractera une chaleur considérable, mais distribuée avec égalité, et en quelque sorte extérieure, au lieu de cette chaleur âcre et profonde que présentent les fièvres de la tribu bilieuse: lorsqu'à ces signes se joindront la rougeur du visage et la couleur animée de toute la peau; une sorte d'élasticité sans éréthisme dans les parties musculaires, des sueurs moindres que l'intensité du mouvement fébrile ne semblait l'annoncer, une respiration chaude et gênée, des mouvemens embarrassés, on peut regarder la fièvre comme étant du genre inflammatoire. Ce diagnostic acquiert plus de poids encore si ces fièvres règnent à la suite d'une constitution septentrionale de quelque durée et pendant une température chaude et sèche.

Le caractère bilieux des fièvres d'accès n'est pas moins facile à saisir; une amertume de bouche qui rend toutes les boissons nauséabondes si elles ne sont acidulées, une langue sèche et saburreuse pendant l'accès, humide et jaune dans l'intervalle; des urines très-sédi-

menteuses et orangées, des sueurs plus abondantes à la tête et dans le creux des mains que sur le reste du corps; la couleur jaune de la peau, et sur-tout de la conjonctive dès les premiers jours, une sorte d'orgasme de la région abdominale, des déjections bilieuses; un pouls irrégulier, mais plus mou que dans les fièvres inflammatoires, et plus dilaté que dans les fièvres atrabilieuses: voilà les principaux traits qui accompagnent pour l'ordinaire la cachexie bilieuse, et qui décèlent l'influence d'une température chaude et humide, comme nous le dirons par la suite; telle est aussi le caractère que prennent le plus souvent les fièvres de la moisson.

L'âcre atrabilieux produit une partie des symptomes que nous venons d'exposer; mais on peut dire que dans ce cas-ci l'éréthisme des solides est porté à un plus haut degré. La région épigastrique participe plus que tout autre département à la constriction spasmodique; le malade est tourmenté de nausées dès l'invasion de l'accès, et le plus souvent ces nausées se réduisent à des contractions de l'estomac sans vomissement réel; la soif est ardente et accompagnée d'un sentiment de chaleur aux parties précordiales; le malade est dans une agitation continuelle; la peau sèche et brûlante ne s'humecte qu'à la fin de

l'accès, toutes les évacuations sont forcées et symptomatiques; le pouls est, pour l'ordinaire, concentré et très-irrégulier; il annonce l'état de gêne et de constriction de tous les viscères abdominaux; on observe des soubresauts dans les tendons du carpe; le ventre est douloureux; le malade a la parole brève, et montre beaucoup d'impatience; une violente douleur de tête, et le délire se mêlent quelquefois de la partie; la langue est plutôt rouge et sèche que chargée d'une crasse épaisse comme dans les maladies bilieuses; la perte des forces et de l'embonpoint, la décoloration et l'altération du visage sont très-sensibles dès les premiers temps de la maladie; tout enfin annonce le désordre de l'action organique et le caractère rebelle du principe morbifique; aussi ces fièvres sont-elles toujours opiniâtres, sujettes à récidives, et se terminent souvent par une éruption chronique de pustules rouges, sèches et de nature psorique. Tel est le caractère que prennent, pour l'ordinaire, les fièvres de l'automne, lorsque le commencement de cette saison et la fin de l'été ont donné des chaleurs considérables dans le milieu du jour, et une température froide le soir et le matin.

Le caractère scorbutique, suite de l'influence d'une constitution de l'atmosphère trop longtemps froide et humide, semble se rapprocher

de celui des affections catharrales; les organes internes sont comme grippés; le pouls petit et irrégulier ne prend que peu de développement pendant l'accès; toutes les évacuations fatiguent le malade; le frisson et la sueur l'emportent sur les autres symptômes; les malades sont baignés dans leur lit, et cette sueur est bientôt suivie d'une sorte de bouffisure; la fatigue devient extrême; les gencives se bordent d'une couleur terne; la langue est, pour l'ordinaire, blanche et humide, et l'estomac semble nageant dans l'eau : tout caractérise la débilité des organes; débilité qui se trouve quelquefois compliquée d'une irritabilité de la région épigastique que l'on serait tenté d'attribuer, avec Bordeu, à l'état érysipélateux des viscères contenus dans ce département.

Nous croyons inutile de remarquer que plusieurs causes accidentelles peuvent affaiblir les divers symptômes que nous venons de retracer, en faire disparaître quelques-uns, ou en faire naître que nous n'ayons pas indiqués. Mais leur ensemble n'en présente pas moins des caractères distincts que l'on ne peut ni méconnaître ni rejeter sansse trouver en opposition avec le témoignage unanime des observateurs.

Ne serait-ce pas en effet être bien novice dans la médecine d'observation, que de ne

pas admettre les fièvres intermittentes comme faisant partie des constitutions nosologiques? Or, les classer parmi les maladies dépendantes des saisons et des températures de l'atmosphère, n'est-ce pas les reconnaître susceptibles de prendre la teinte que ces diverses températures peuvent leur communiquer? Si nous insistons sur cette vérité, qu'aucun médecin instruit ne nous contestera, c'est pour faire pressentir d'avance les inconvéniens, ou plutôt l'impossibilité d'un traitement uniforme, et justifier des distinctions que la vertu spécifique du quinquina paraît faire oublier.

§. III.

Des différences que présentent les fièvres intermittentes, eu égard au sujet qu'elles attaquent.

Ces différences dont nous allons parler, ne sont, si l'on peut le dire, que superficielles, et ne changent point au fond le caractère des fièvres d'accès; mais elles peuvent le modifier au point d'influer sur la méthode curative, et c'en est assez pour nous y arrêter un moment.

Le tempérament du malade, son genre de vie et ses affections morbifiques préexistantes,

sont les trois causes principales des variétés que présentent les constitutions épidémiques, quand toutes les autres circonstances relatives aux intempéries locales, et au traitement, etc. sont les mêmes. Ce sont aussi celles qui nous paraissent faire varier le plus communément les fièvres intermittentes, quand elles ne sont pas purement individuelles, et qu'elles font parties des maladies régnantes.

I. Il est aisé de concevoir combien le tempérament du malade est à considérer dans les fièvres d'accès, soit du côté des symptomes, soit dans le plan curatif. Car si la maladie trouve dans le sujet qu'elle attaque une disposition propre à favoriser le caractère qu'elle a reçu de la température, il est évident que ce caractère aura plus d'intensité, comme il sera affaibli s'il contraste avec la constitution du malade. Ainsi une fièvre d'accès bilieuse se montrera avec plus de violence chez un tempérament bilieux; au contraire, une fièvre inflammatoire ne trouvera pas chez un tempérament pituiteux des circonstances aussi favorables à son développement, et n'aura pas conséquemment la même intensité.

Hâtons-nous de prévenir une objection que pourraient nous faire les partisans outrés du quinquina. Une fièvre d'accès, nous dira-t-on,

ne se manifeste qu'autant qu'elle a trouvé chez le malade une disposition propre à en favoriser le développement; comment se ferait-il que le tempérament qui a cédé aux causes prochaines de la fièvre, pût en faire varier le caractère?

Outre que cette objection ne repose que sur un raisonnement spécieux, l'observation journalière prouve que les épidémies remarquables, celles qui conséquemment présentent la plus grande unité de symptômes, reçoivent cependant des modifications sensibles de la constitution des individus qu'elles frappent. Eh! pourquoi n'en serait-il pas de même des fièvres intermittentes, qui, quand elles règnent généralement, tiennent à une cause commune que le tempérament du malade ne peut empêcher d'agir, mais dont il peut modifier les effets. N'a-t-on pas l'exemple de plusieurs personnes prises presque subitement de fièvres intermittentes pour avoir été exposées quelques heures à une intempérie locale? Certainement on ne supposera pas que la maladie ait été absolument la même chez tous; et quoiqu'il soit vrai que plus une épidémie marche rapidement et devient universelle, plus elle admet un traitement uniforme, on ne peut disconvenir néanmoins que ce serait agir contre les principes d'une saine pratique que

que de ne point consulter dans l'administration des secours les plus efficaces, la constitution du malade, et les autres causes accidentelles qui pourraient former une complication dangereuse.

II. Le genre de vie du malade n'influe pas moins sur le type d'une fièvre intermittente; ainsi, toutes choses d'ailleurs égales, une fièvre inflammatoire occasionnera des symptômes plus tumultueux chez un jeune homme exercé journellement à des travaux pénibles et se nourrissant d'alimens grossiers, que chez une femme du monde plongée dans la mollesse et l'inaction. De même l'abus des passions fortes, les longues contentions de l'esprit communiqueront à une fièvre d'accès que la constitution aurait rendue purement humorale, un caractère nerval et des épiphénomènes qu'il serait blâmable de négliger.

III. Les affections invétérées font naître également des différences étrangères au caractère des fièvres; par exemple, un sujet attaqué d'une affection scorbutique invétérée, peut communiquer ce caractère à une fièvre vernale qui se montrerait chez tout autre avec le caractère dépuratoire le plus marqué. Il est des personnes sujettes à la migraine, aux

affections comateuses, à la goutte, chez lesquelles la fièvre la plus bénigne contracte une anomalie qui ne peut en imposer aux médecins observateurs, mais qui, dans l'histoire nosologique, présente des variétés multipliées.

Ce serait ici le cas de parler des fièvres partielles, qui souvent ne se décèlent que par la régularité de leur retour périodique; mais comme elles sont soumises aux mêmes règles curatives, il serait inutile de nous étendre sur les particularités qu'elles offrent.

CHAPITRE III.

Des causes des Fièvres intermittentes.

Des différentes causes qui concourent à produire une maladie, les unes la préparent, les autres la développent. Les premières, désignées sous le nom de causes éloignées, n'agissent pas toujours d'une manière sensible, et leur influence sur nos fonctions ne constitue point, à proprement parler, un état morbifique; elle ne fait qu'y disposer: les secondes donnent à ces mêmes organes une action plus marquée, plus tumultueuse ou plus embarrassée, et la maladie commence. On désigne ordinairement ces dernières sous le nom de causes prochaines, ou causes immédiates.

Connaître parfaitement les unes et les autres, ce serait peut-être le dernier terme où la médecine pût atteindre. Les causes prochaines bien évidentes offriraient un but vers lequel se dirigeraient les efforts de l'art; sinon avec un succès toujours assuré, du moins avec la certitude de ne jamais combattre un ennemi caché. Et lors même que les moyens seraient insuffisans, la connaissance des causes éloignées

donnerait la facilité d'en écarter ou d'en affaiblir les effets. Mais nous sommes bien loin encore de ce terme désiré. Quoique tous les médecins s'accordent assez sur la part que peut avoir dans la production des maladies, l'abus des six choses non-naturelles, l'observation fournit tant d'exceptions aux principes d'hygiène les plus généralement admis; il est si difficile d'établir d'une manière évidente et palpable la connexité qui lie la cause aux effets; il est si rare que cette cause soit isolée des circonstances accessoires qui peuvent accroître ou diminuer son intensité, que l'on ne peut apprécier avec une certitude rigoureuse l'influence des causes éloignées sur les maladies dont elles paraissent avoir fourni le germe.

Les causes prochaines qui constituent, à proprement parler, l'état maladif, sont encore plus obscures. Malgré les travaux inestimables des physiologistes modernes, et malgré les théories ingénieuses de plusieurs hommes célèbres sur l'inflammation, sur la putréfaction, etc., il serait peut-être bien difficile de donner une aitiologie satisfaisante de la cause prochaine d'une fièvre inflammatoire et d'une fièvre putride, etc. Il faut en convenir néanmoins, quelques avantages que pût procurer cette connaissance, elle n'est pas tellement nécessaire, que l'on ne puisse, sans elle, remé-

dier à la plupart des maladies qui nous affligent. L'observation et l'expérience ont suppléé à ce qui nous manque de ce côté; l'une, en nous présentant le tableau des symptomes qui caractérisent telle ou telle affection; l'autre, en nous rappelant l'efficacité des moyens qu'on doit mettre en usage. Ainsi, par exemple, sans savoir avec précision pourquoi le sang aborde avec une sorte de violence dans un viscère, on ne laissera pas de diminuer la surcharge qu'il éprouve, et de rétablir l'équilibre.

Il est une autre cause que nous appellerions volontiers *cause immédiate, secondaire*, ou *du second ordre*, qu'il importerait encore plus de connaître à fond. C'est celle qui donne lieu à une maladie manifeste, tandis qu'elle semble se cacher dans le désordre qu'elle excite : telles sont toutes ces affections principales d'où naissent tant d'affections sympathiques, que l'on traite comme essentielles, si l'on ignore la correspondance qu'elles ont avec l'état maladif de tel ou tel organe. Dans cette classe sont comprises toutes les causes pathologiques qui peuvent servir de base aux indications curatives; ainsi l'état actuel des solides et des fluides, la constitution propre de l'organe affecté, le vrai siége de la maladie, sont autant *de causes prochaines secondaires* que l'on doit consulter. C'est à bien distinguer ces divers

objets, et à leur assigner une juste valeur, que consiste ce tact fin et sûr qui caractérise le vrai médecin, et qui ne donnent ni une érudition brillante, ni la longue habitude de voir toujours sous le même aspect toutes les maladies qui paraissent avec le même appareil.

C'est à la recherche des causes prochaines secondaires et des causes éloignées des fièvres d'accès, que nous consacrons ce chapitre. Comme ces dernières sont les plus manifestes, et qu'elles peuvent nous conduire à la découverte des autres, ce sont elles qui vont nous occuper d'abord; et si le flambeau de la physique nous abandonne avant que nous ayons aperçu les premiers ressorts qui déterminent l'agitation fébrile, celui de l'observation clinique nous fera reconnaître les fausses routes qu'il faut éviter.

SECTION PREMIÈRE.

Des causes éloignées des fièvres intermittentes.

Quoique tout ce qui porte le trouble dans l'économie animale, au point de déterminer le mouvement fébrile, pût être regardé comme cause éloignée des fièvres intermittentes, nous

nous bornerons néanmoins à celles qui ont une action plus ordinaire et plus manifeste. Elles peuvent se réduire à trois classes générales, l'air, les alimens et les passions (1). De ces trois causes, la première est la plus fréquente et souvent la seule d'où naissent ces fièvres intermittentes constitutionnelles qui dominent dans le printemps et l'automne, et semblent prendre dans certaines années un caractère épidémique; il est donc important de considérer les effets que peuvent produire sur nos corps les différens états de l'atmosphère.

(1) Nous ne parlerons pas *ex professo* des trois autres choses non naturelles. 1°. Ce que nous aurions à dire des excrétions retenues rentrerait dans l'examen de la diminution qu'éprouve la transpiration. 2°. Le mouvement et le repos, le sommeil et la veille ne nous présenteraient que des causes accessoires qui doivent trouver place dans un traité de pathologie ou d'hygiène; mais que nous devons passer sous silence dans une dissertation à laquelle nous ne prétendons pas donner le développement et l'ensemble d'un ouvrage élémentaire.

ARTICLE PREMIER.

De l'air considéré comme cause des fièvres intermittentes.

Les médecins les plus célèbres ont toujours reconnu dans les différens états de l'atmosphère une source féconde de maladies. Le premier conseil d'Hypocrate a pour objet la nécessité d'observer les saisons, les vents et la situation des lieux. A quoi en effet pourrait-on attribuer, sinon à une cause commune à tous les hommes, ces épidémies qui se manifestent en même temps dans divers cantons, sans que l'âge, le sexe et la manière de vivre fassent disparaître le caractère primitif de la maladie: et cette cause, quelle pourrait-elle être, si ce n'est l'air qui nous environne? (1) Mais ce n'est pas seulement dans ces fléaux alarmans que le médecin doit s'occuper de l'influence que peut avoir l'air extérieur sur les corps qui le respirent. Chaque saison, chaque température semblent imprimer un caractère

(1) On voit un exemple frappant de ces épidémies universelles dans la fièvre catharrale de 1776, dans la dyssenterie de 1779, et plusieurs autres qu'il serait superflu de rappeler.

particulier aux constitutions nosologiques, et les fièvres intermittentes appartiennent trop manifestement à ces constitutions, pour ne pas participer du caractère qu'elles reçoivent. Aussi voit-on, comme nous l'avons déja indiqué précédemment (voyez le chapitre des différences), que ces maladies (les fièvres d'accès), prennent un type différent, suivant la saison où elles règnent, ou, pour parler avec plus de précision, suivant la température qui a précédé. Et comme il n'arrive presque jamais que plusieurs années, ou même plusieurs saisons correspondantes soient les mêmes quant aux constitutions de l'atmosphère, il est également très-rare que les fièvres intermittentes actuelles ne s'éloignent pas plus ou moins sensiblement de celles qui régnaient à pareil temps les années précédentes, ou qui se manifesteront par la suite.

Il est donc utile de développer, autant que nous le pourrons, l'influence des diverses températures sur l'origine et le caractère des fièvres d'accès; et pour cela, nous suivrons la division des quatre principales constitutions admises par les observateurs.

---

§. I.

De la température humide et froide, considérée comme cause des fièvres d'accès.

Il n'est pas de constitution de l'atmosphère plus propre à faire naître les fièvres intermittentes, que celle dont il s'agit : cette vérité est appuyée du témoignage unanime des premiers observateurs, et il n'est aucun médecin qui n'ait été à portée de le remarquer plusieurs fois dans le cours d'une longue pratique. Telle fut la seconde constitution décrite par Hypocrate, qui met au nombre des maladies auxquelles elle donna lieu, beaucoup de fièvres de jour, de fièvres de nuit, d'hémitritées, de tierces exactes, de quartes et de fièvres erratiques (1). Baillou observe également qu'après un été fort variable, il y eut une très-grande quantité de fièvres quartes... *Febrium quartanarum maxima fuit seges* (2). Le docteur Sims nous dit (3) que depuis 1751, jusqu'en 1761, les saisons furent froides et humides,

(1) Hyp. de morb. popularib. lib. 1, sect. 2.

(2) Baillou. epid. et ephemer. lib. 1, const. 3.

(3) Observat. sur les malad. épid. par James Sims, p. 7.

« qu'il n'y eut point d'été qui réjouît la face « de la nature attristée »; que pendant toute cette période les maladies se déployèrent avec la plus grande fureur; les toux et les catharres en hiver; les fièvres intermittentes dans le printemps, etc. (1).

Personne n'ignore que ce genre de maladie est un fléau redoutable dans les pays chauds pour ceux qui s'exposent inconsidérément aux fraîcheurs humides de la nuit. Nous voyons aussi dans nos climats que les fièvres d'accès tiennent l'empire de la constitution automnale, lorsque l'été a été variable, comme le remarquait Baillou; tel fut l'automne de 1782, qui nous fournit une épidémie de fièvres intermittentes, dont on retrouve la source dans les pluies excessives et presque continuelles qui eurent lieu depuis la fin de juin jusqu'au mois de novembre.

Il suffit de considérer attentivement les effets physiques d'un air froid et humide sur les corps animés, pour se convaincre qu'il diminue la transpiration insensible, relâche les solides, rend l'élaboration des humeurs imparfaite, et les sécrétions irrégulières.

De ces effets prouvés par l'expérience et

(1) Huxham, observat. de acre et morb. epid. anno 1735.

l'observation, il résulte une surcharge des viscères internes, et spécialement de ceux qui sont renfermés dans la poche abdominale. (Voyez l'introduction pag.) Et cette surcharge elle-même étant portée assez loin pour gêner les fonctions des entrailles, elle devient une cause déterminante des efforts auxquels la nature se livre pour l'expulser. Lorsque l'humeur transpirable refoulée vers l'intérieur n'a point éprouvé une dégénérescence notable, les mouvemens fébriles qu'elle occasionne sont paisibles et réguliers, et la fièvre montre un caractère humoral : tel est celui des fièvres vernales simples, qu'un orgasme salutaire détermine. Mais, si par son séjour, par son association avec quelque principe acrimonieux préexistant, par la constitution irritable du sujet, ou par quelque autre cause accidentelle, le trouble fébrile devient plus irrégulier, la fièvre alors prend un caractère nerval. Le fond de spasme fixé dans les entrailles s'opposant à cet épanouissement des efforts excréteurs qui se portent du centre à la circonférence, les fonctions de l'organe extérieur se font imparfaitement, et la fièvre ne tarde pas à présenter les signes d'une acrimonie scorbutique.

On nous opposera peut-être qu'en traçant le tableau du caractère scorbutique, que prennent quelquefois les fièvres intermittentes, nous

avons rangé les sueurs excessives qui terminent chaque accès, parmi les signes propres à le faire reconnaître : ce qui paraît contradictoire avec ce que nous disons ici de l'état de la peau, mais cette contradiction n'est qu'apparente, et pour la dissiper, il suffit de fixer nos idées. Si l'on ne jugeait que par la quantité d'humeur excrémentitielle que fournit un organe, de la perfection avec laquelle ses fonctions s'exécutent, on aurait tort sans doute d'attribuer à l'inertie de la peau et aux vices de la transpiration insensible une partie des symptomes que l'on observe dans les affections scorbutiques, puisque souvent les malades sont baignés de sueur. Mais cette manière serait abusive, et pourrait donner lieu aux plus grandes erreurs.

La sueur n'est point une excrétion nécessaire; c'est toujours une évacuation forcée, qui coûte plus ou moins à la nature. Lorsqu'elle est critique, elle annonce un travail excréteur plus considérable, qui ne pourrait être de longue durée, ni souvent répété, sans devenir nuisible. Lorsqu'elle n'est que symptomatique, elle est, comme toutes les autres évacuations de ce genre, le produit d'une disposition vicieuse des organes; telles sont les sueurs qu'Hypocrate a jugées mauvaises. (Coac. prænot. cap. XXVI, de sudoribus et urinis).

Mais nous disons plus : lors même que la sueur est spontanée et que les malades la supportent aisément, elle est beaucoup moins salutaire que la transpiration insensible; car, dans ce cas, elle est souvent une preuve de la diminution que celle-ci a éprouvée, et de l'irrégularité avec laquelle elle s'opère. C'est ainsi qu'une diarrhée est quelquefois le résultat de la constipation qui l'a précédée; et certainement, un homme qui serait alternativement sujet à la constipation et au dévoiement, ne serait pas dans un état de santé aussi parfait que celui chez lequel les fonctions du ventre se feraient journellement.

Cette considération, pour le dire en passant, nous a souvent fait donner avec succès les diaphorétiques, dans la vue de diminuer les sueurs abondantes qui surviennent à la suite des fièvres quartes rebelles. Et, comme nous le ferons remarquer ailleurs, la majeure partie des remèdes populaires employés dans le cas dont nous parlons, ont la propriété reconnue de porter à la peau. Les médecins les plus célèbres s'accordent également à choisir parmi ces moyens des préservatifs contre l'influence d'un air humide et brouillardeux.

En effet, les brouillards et le voisinage des eaux, cause si ordinaire des fièvres intermittentes, font sur la peau la même impression

que les intempéries pluvieuses, et l'on peut assurer que l'humidité surabondante qu'ils communiquent aux couches inférieures de l'atmophère, produit des effets encore plus prompts et plus sensibles. Mille exemples attestent qu'il suffit d'avoir été enveloppé quelque temps d'un brouillard froid et aqueux, pour être attaqué d'une fièvre d'accès; et le caractère endémique que prennent ces maladies dans les lieux bas, ne permet pas d'en douter.

Personne n'ignore que l'eau n'est jamais plus pénétrante et plus propre à relâcher les fibres animales, que quand elle est sous la forme de vapeurs. L'expérience en cela avait devancé la physique; puisque nous voyons les premiers observateurs, dans la vue de diminuer l'éréthisme qui accompagne les fièvres ardentes, renouveler la fraîcheur et l'humidité de l'air en faisant joncher les appartemens des malades de feuillages sur lesquels on répandait fréquemment de l'eau (1).

Ce n'est pas toujours seulement à raison de leur humidité que les brouillards et les habitations marécageuses doivent être rangés parmi les causes éloignées des fièvres d'accès: les émanations méphytiques qui les accompagnent quelquefois ne sont pas moins propres

(1) Van Swieten, comment. t. 2, p. 452.

à affaiblir les solides et à s'opposer à la transpiration. Sanctorius nous en donne la raison, lorsqu'il nous dit : *In aere cœnoso prohibetur perspiratio ; meatus implentur, sed non densatur; fibræ laxantur non raborantur, et pondus perspirabilis retenti lædit et sentitur.*

Il suffit même de n'avoir respiré ces vapeurs nuisibles que peu de temps, pour en ressentir les effets. Trente personnes, au rapport de Lancisi, ayant été exposées près l'embouchure du Tibre au souffle d'un vent de sud, qui s'éleva subitement et leur porta les émanations infectes de marais voisins, vingt-neuf d'entre elles furent attaquées de fièvres tierces. (Lind. Essai sur les maladies des Européens, t. I, p. 34).

Il serait assez difficile, sans doute, de se rendre compte d'un effet aussi prompt ; cependant, en joignant à la suppression subite de la transpiration cutanée la débilité que communique aux nerfs et aux organes internes un air chargé de miasmes putrescens, portés sur les poumons par l'inspiration, et sur le canal alimentaire par la déglutition, on voit que dans cet exemple la nature est tombée dans une sorte de découragement, et qu'il a dû nécessairement en résulter un trouble dans les fonctions. Ce que nous disons ici de l'influence d'un air méphytique sur le principe vital, est conforme

conforme à l'observation. L'on sait combien ce principe perd de son activité dans les grands hôpitaux : les suppurations sont moins animées; les convalescences traînent en longueur, et la coction dans les maladies aiguës semble plus imparfaite, si le régime et le traitement ne soutiennent l'action organique. La même chose s'observe encore chez les gardes-malades qui soignent des personnes attaquées de maladies contagieuses, et sur-tout du genre putride. Leur appétit languit, et ils sont obligés de recourir aux liqueurs spiritueuses pour redonner au canal alimentaire, et de proche en proche à tout l'organe intérieur, le ton qu'il a perdu.

§. II.

De la température humide et chaude considérée comme cause éloignée des fièvres d'accès.

Cette température paraîtrait, au premier coup-d'œil, peu propre à faire naître les fièvres intermittentes, et cependant il n'est pas rare de les voir régner dès le solstice d'été, après des chaleurs orageuses. Mais, en examinant les effets de cette température sur nos corps, il sera facile d'apercevoir que la chaleur humide de l'atmosphère, non-seulement est

une cause prédisposante des fièvres d'accès, mais encore qu'elle influe essentiellement sur leur vrai type.

Une transpiration excessive, le relâchement des solides et la dégénérescence putride des humeurs; voilà les trois principaux effets de la température dont nous parlons; mais à ceux-ci s'en joignent de secondaires, auxquels il est bon de nous arrêter.

Nous avons établi dans notre introduction, que l'action de l'organe intérieur était tellement liée avec celle de l'organe extérieur, que celui-ci ne pouvait perdre de son élasticité, sans que les forces internes fussent exposées à s'affaiblir elles-mêmes. C'est, en effet, ce qui arrive lorsque la peau, relâchée par la chaleur humide de l'atmosphère, ne peut réagir avec assez d'énergie, pour soutenir ou ranimer les puissances entagonistes fixées vers le centre. Un coup-dœil jeté sur l'état de langueur dans lequel se trouvent les habitans des contrées où cette température domine (1), suffit pour s'en convaincre. C'est à cette inertie et au besoin de réveiller l'action organique intérieure, que l'on doit attribuer l'usage journa-

(1) Hist. natur. de l'homme malade, t. 2, p. 86; hist. natur. de l'air. t. 1, p. 213; t. 3, p. 268.

lier que ces peuples font des spiritueux et des aromates.

De l'atonie des viscères résulte nécessairement une diminution sensible des sécrétions internes; partie des humeurs excrémentitielles croupissent et s'altèrent dans les organes destinés à les séparer, et il se forme dans les entrailles des engouemens acrimonieux, dont nous rechercherons ailleurs les effets pathologiques. C'est à cette cause que l'épaississement jaune et l'épaississement atrabilieux doivent leur première origine, comme une infinité de faits le démontrent. Telle est la source des dyssenteries, des cholera morbus, et autres affections automnales dans lesquelles on ne peut méconnaître l'influence d'une chaleur pourrissante : affections, qui ne se déploient jamais avec plus de fureur que dans les lieux où une intempérie particulière se joint à la constitution générale de l'atmosphère.

Sous tous ces rapports, la température humide et chaude peut être rangée parmi les causes éloignées des fièvres d'accès, puisqu'elle en prépare la cause matérielle et leur imprime un caractère particulier, comme on le remarque dans les constitutions automnales.

Mais à cette cause prédisposante se joint souvent une cause occasionnelle, la suppres-

sion subite de la transpiration insensible, soit par la succession trop rapide d'une température opposée, soit en cherchant inconsidérément par un refroidissement non-gradué à sortir de l'état de mal-aise qu'occasionne un air chaud chargé d'humidité.

C'est à ce concours de circonstances que l'on doit attribuer la malignité que prennent les fièvres d'accès dans les climats chauds, comme on peut s'en convaincre en suivant le docteur Lind dans l'excellent ouvrage dont il a enrichi la médecine (1). Hypocrate, en décrivant la quatrième constitution qui fut la suite d'une température chaude et humide, et qu'il nomme constitution pestilentielle, nous fait observer que les fièvres tierces, quartes, les fièvres nocturnes, etc. étaient plus graves et plus fâcheuses qu'elles ne sont ordinairement (2). Celles que nous voyons régner sous notre zône tempérée prennent aussi ce caractère de malignité, lorsque l'été a été orageux. La constitution automnale de 1783 nous en fournit un exemple récent. Elle avait été pré-

(1) Essai sur les maladies des Européens, et surtout l'appendice sur les fièvres intermittentes. Paris, 1785.

(2) Voyez les épid. d'Hypoc. par M. Desmares, 4ᵉ. constitution.

cédée d'orages presque continuels pendant les mois de juin et juillet, et les pluies mêlées de grêle que ces orages amenaient, nous faisaient passer tout à coup d'une chaleur excessive à une fraîcheur humide, qui interceptait la transpiration. Les brouillards qui obscurcissaient l'atmosphère, soir et matin, occasionnaient, de leur côté, un refroidissement subit, en interceptant les rayons du soleil plusieurs heures avant son coucher (1).

Sanctorius, qui a porté ses recherches sur tout ce qui peut intéresser l'excrétion cutanée, avait remarqué que le froid qui succède à un air austral, diminue la transpiration d'une troisième partie, en supposant la même quantité de boisson; et cette humeur transpirable, ajoute le même observateur, dispose facile-

(1) Il peut se faire que l'air inflammable dont l'atmosphère était surchargée, et la nature particulière de ces brouillards eussent porté sur le systême nerveux une irritation particulière propre à influer sur le caractère de ces fièvres intermittentes; mais la cause que nous assignons (le passage trop précipité du chaud au froid), n'en est pas moins propre à produire l'effet que nous lui attribuons, comme il serait aisé de l'établir par une multitude d'autres exemples, si les bornes que nous nous sommes prescrites nous permettaient ces détails.

ment à la putréfaction et à la cachexie (1).

Si donc la cause prochaine des fièvres réside spécialement dans l'état de surcharge ou d'irritation des entrailles, comme il est plus que probable, on doit considérer comme une de leurs causes éloignées la température chaude et humide, en tant qu'elle diminue l'action organique intérieure, et communique aux humeurs une dégénérescence acrimonieuse, dont nous suivrons ailleurs les effets.

§. III.

De la température froide et sèche considérée comme cause des fièvres intermittentes.

De toutes les constitutions de l'atmosphère, celle-ci est la plus propre à favoriser le jeu de l'économie animale, et à la garantir des effets nuisibles que nous venons d'exposer. Mais comme tout excès nuit à la nature, lorsque cette constitution pèche par une trop longue durée ou une trop grande intensité, elle devient à son tour source d'un état morbifique, qui, selon la disposition du sujet et la diversité des circonstances, constitue tantôt une maladie partielle, tantôt une fièvre continue ou une fièvre intermittente. D'ailleurs,

(1) De aere et aquis. aph. IX.

il suffirait qu'elle pût influer sur le caractère propre des fièvres d'accès pour mériter d'être rangée parmi les causes éloignées de ce genre de maladie.

Mais il n'est pas rare de voir les fièvres intermittentes régner après un hiver froid et sec; et dans ce cas on est autorisé à croire que la température dont il s'agit a contribué à leur développement. Nous pourrions, en parcourant l'histoire nosologique, en rapporter plusieurs exemples; Huxham, entre autres observateurs, nous en fournit un sensible dans les fièvres tierces qui se joignirent aux péripneumonies et aux rhumatismes qu'une température boréale avait fait naître (1). Van Swieten remarque que les fièvres tierces dominèrent pendant tout le printemps qui suivit le rigoureux hiver de 1740 (2).

Pour mieux apprécier l'influence de cette température sur le caractère et le développement des fièvres intermittentes, considérons ses premiers effets sur nos corps. Nous avons vu ci-devant qu'un air froid et sec diminue la transpiration insensible, et augmente en même temps l'élasticité de l'organe extérieur; en sorte que l'effet secondaire devient le cor-

(1) Huxham de aere et morb. epid. anno 1744.

(2) Van Swieten constitut. epid. p. 510.

rectif de l'effet primitif. C'est ce que Sanctorius a voulu nous exprimer lorsqu'il nous dit qu'un air froid et salubre empêche la transpiration; mais condense les pores, fortifie les fibres, et que le poids de l'humeur transpirable retenue, ne blesse point et n'est point senti (1).

Ce serait néanmoins mal interpréter l'aphorisme que nous invoquons, que de se persuader que cette diminution de l'excrétion cutanée ne peut être nuisible sous aucun aspect. Ces expressions, *nec lædit, nec sentitur,* ne doivent se rapporter qu'au sentiment de pesanteur ou de légéreté que nous font éprouver les vicissitudes de la transpiration, à cette aisance avec laquelle nous jouissons de nos forces sous un ciel pur et élastique. L'observation ne permettrait pas d'y attacher un sens plus strict, puisqu'elle constate qu'après les longs froids, les maladies prennent un tel degré d'intensité et une marche si rapide, qu'elles laissent à peine le temps d'en modérer la violence. Ce fut après deux hivers très-rigoureux que parut en Angleterre la nou-

---

(1) « In aere fridigo salubri, prohibetur quoque » perspiratio, densantur meatus, sed roborantur fibræ; » et perspirabilis retenti pondus nec lædit, nec sen- » titur. » (Aphor. VII, sect. II.)

velle fièvre de Sydenham (1). Et quoique cet auteur néglige presque toujours de joindre les observations météorologiques à l'histoire des maladies qu'il décrit, quoiqu'il aime mieux attribuer les changemens remarquables des épidémies aux émanations de la terre, ou à quelque corps céleste, qu'aux constitutions de l'atmosphère, il entre néanmoins dans quelques détails sur le froid excessif de 1683, qui permit d'établir des marchés sur la Tamise, etc. Et après avoir manifesté son opinion sur la cause cachée des épidémies, et rejeté, en quelque sorte, l'influence des saisons sur les maladies constitutionnelles, son exactitude le ramène à une circonstance qui dépose contre son opinion et en faveur de la nôtre : *Tametsi hîc est notandum, quod valedicente nobis olim febre depuratoriâ, siccissimum ac vehemens gelu ab initio hyemis 1664, omnia constrixerat, nec quicquam remisit, donec mensis martius adolesceret; quo quidem tempore, quàm primùm fatiscente gelu, terra solveretur, mox febris pestilentialis, postmodùm ipsa pestis grassari cœperunt. Ut ut verò hoc se habeat, etc.*

La rigueur constante et extraordinaire du printemps de 1771, nous dit le docteur

(1) Sydenham, opera. p. 354 et 355.

Sims (1), occasionna des pleurésies et des péripneumonies; les mêmes maladies furent extrêmement communes à Venise, et regardées comme pestilentielles, après un hiver très-sec (2).

Il serait inutile d'accumuler un plus grand nombre de faits pour prouver que, quelque énergie que donne à nos organes la température dont nous parlons, elle peut devenir source de maladies graves.

On conçoit, en effet, qu'un froid vif et durable reporte les humeurs de la circonférence vers le centre. De cette congestion résulte, pour les viscères, un état de gêne que l'on peut dire être en raison inverse de la résistance qu'ils ont opposée à ce reflux humoral; et la nature, qui fait continuellement effort pour sortir de l'espèce d'engourdissement où la tient la surcharge dont nous parlons, se livre à un mouvement fébrile plus ou moins répété.

Telle est, comme nous l'avons dit, la cause la plus ordinaire de ces fièvres intermittentes dépuratoires que le printemps rappelle. Mais si les humeurs accumulées dans les entrailles

---

(1) Dissert. sur les maladies épidém. p. 121.

(2) Hist. nat. de l'air par M. l'abbé Richard, t. 4, p. 115.

ont acquis une *viscosité phlogistique*, si les solides ont contracté une élasticité qui tienne de la roideur et de la tension, la maladie, au lieu d'être simplement humorale, incline plus ou moins vers le caractère inflammatoire; caractère qui se manifeste par les symptomes qui lui sont propres, et que nous avons tracés. (Voyez le chapitre des Différences.)

§. IV.

De la température chaude et sèche considérée comme cause éloignée des fièvres d'accès.

A ne considérer que superficiellement les effets de cette température sur les êtres animés, on voit qu'elle s'éloigne peu de la précédente; mais si l'on examine avec soin son influence sur les fonctions intérieures de l'économie animale et sur les maladies qui en dérivent, on aperçoit une différence réelle dans les résultats.

La chaleur brûlante de l'atmosphère, comme le froid excessif, racornit en quelque sorte, les fibres cutanées, retarde le développement des organes, et s'oppose conséquemment à la fraîcheur du coloris, à l'élégance et à la régularité de la forme extérieure. Mais, dans le premier cas, la déperdition qui se fait à la

circonférence est très-considérable; et dans le second, elle est sensiblement moindre. Cette déperdition, quelque abondante qu'elle soit, n'est pas également sensible chez tous les sujets soumis à l'impression de la cause dont nous parlons. Ceux qui sont d'une constitution lâche, sont baignés de sueur, sous la même température qui occasionne à peine la moiteur aux hommes robustes, accoutumés à supporter les intempéries les plus opposées. La longue durée de cette température communique à la peau une sorte d'éréthisme, tel qu'on l'observe dans les fièvres ardentes; éréthisme qui semble donner plus de ténuité à l'humeur transpirable, la lancer plus au loin, si l'on peut s'exprimer ainsi, et étendre l'atmosphère particulière à chaque individu. Les sueurs sont très-rares à Ispahan, nous dit M. l'abbé Richard (1). Quelle que soit la chaleur, les corps y sont aussi secs que les arbres et les plantes, sur lesquelles on ne remarque jamais la plus légère moiteur. A Amaden, continue le même auteur, la sueur est supprimée entièrement par la sécheresse générale, sans que ce défaut apparent de transpiration cause la moindre incommodité.

La même chose s'observe chez les Euro-

(1) Hist. nat. de l'air, t. 3, p. 309.

péens qui ont voyagé entre les tropiques, et même sous notre zône tempérée chez les habitans de la campagne, exposés aux chaleurs de l'été ; leur peau devient aride et ne s'humecte que par les travaux pénibles.

Il ne faudrait pas en conclure que ces hommes transpirent moins, puisqu'il suffit souvent qu'ils se mettent à l'ombre pour qu'ils soient couverts de sueur ; mais la chaleur de l'air ne permettant pas aux vapeurs transpirables de se condenser, elles ne peuvent devenir visibles que quand l'air ambiant est plus frais, et que l'organe extérieur n'est plus dans une sorte de *phlogose*.

Un physicien accoutumé à voir les vapeurs imperceptibles se réunir en gouttes sur un corps poli que l'on transporte d'un lieu frais dans un air échauffé, serait surpris de ce que nous n'attribuons pas à cette cause seule la sueur qui se manifeste dans le cas dont nous parlons ; mais plusieurs motifs nous portent à croire que l'état de la peau y contribue pour quelque chose. Et nos réflexions à cet égard ont un rapport trop direct avec la pratique de la médecine, pour que l'on ne nous pardonne pas de nous y arrêter un moment.

Si l'on se rappelle ce que nous avons dit dans notre introduction de la faculté organique de l'enveloppe extérieure, on conviendra

sans peine que la chaleur de l'atmosphère peut porter cette action à un trop haut degré pour que la sueur paraisse ; c'est ainsi que, dans certaines fièvres aiguës où les excrétions sensibles sont suspendues, ou du moins considérablement diminuées, la peau ne s'humecte que quand les solides commencent à perdre de leur tension. Cependant, si la transpiration insensible n'était pas considérable malgré l'aridité de la peau, que deviendraient ces boissons copieuses dont le malade se gorge, sans que les urines soient plus abondantes, et sans que le volume total du corps augmente en rien (1). A quelle autre cause d'ailleurs pourrait-on attribuer la différence qui s'observe du côté de la sueur entre les personnes chargées d'embonpoint et celles d'un tempérament sec exposées à la même chaleur extérieure ? Et si de cet état d'éréthisme et de phlogose dans lequel se trouve la peau sous un ciel brûlant, où pendant une fièvre ardente on descend

(1) Loin que l'on puisse supposer que le volume du corps augmente dans le cas dont il s'agit, on observe souvent un amaigrissement rapide et une constriction du ventre qui en diminue la capacité. Que deviendraient, demanderons-nous encore, toutes les boissons que le malade prend pendant un, et quelquefois pendant deux septénaires, si elles ne se dissipaient pas par les pores de la peau ?

successivement jusqu'à la défaillance ou l'agonie, on remarque que plus l'action de cet organe languit, plus les sueurs deviennent abondantes et chargées d'humeurs visqueuses; plus, au contraire, cette action est exaltée, plus les humeurs qu'elle fournit sont ténues et séreuses. Telle est la loi de toutes les sécrétions dont le résultat indique la constriction ou le relâchement de l'organe qui les a filtrées.

Le défaut d'une action suffisante de la part de l'organe extérieur ne contribuerait-il pas à rendre pernicieuses les sueurs qui paraissent dès le commencement de la maladie, qui sont froides et ne s'élèvent pas en vapeurs comme le désire Hypocrate? L'action organique, dans ces circonstances, reste concentrée à l'intérieur, comme on le remarque dans certaines indigestions et dans les angoisses qui précèdent le vomissement. Du moins est-il certain que les épispastiques, les frictions sèches et tous les moyens propres à réveiller l'action de la peau ont une efficacité reconnue dans toutes ces fièvres dont le danger s'annonce par des sueurs de mauvaise qualité, lorsque la dissolution des humeurs n'est pas portée à son comble (1).

(1) J'ai eu des preuves multipliées de cette efficacité

Ce n'est donc point avancer un paradoxe, que d'attribuer des sueurs excessives à un défaut d'action suffisante de l'organe extérieur, et de regarder l'aridité de la peau comme le signe d'une transpiration insensible très-abondante.

Mais cette excrétion si considérable dans un air chaud et sec, ne peut être long-temps portée à un tel degré sans que la masse des fluides et l'état des solides en souffrent. Le sang et les humeurs secondaires privées de leur partie la plus fluide, contractent nécessairement une plus grande consistance; mais la chaleur entretenant une sorte de fièvre habituelle qui dispose les humeurs à un premier degré de putréfaction, cette consistance est moins phlogistique que huileuse, comme on l'observe dans les climats chauds. La bile se ressent sur-tout de cette altération, et ne tarde pas à prendre un caractère atrabilieux.

cité dans le traitement de plusieurs miliaires épidémiques assez meurtrières, dans lesquelles la sueur devenait abondante dès le principe de la maladie, et était l'indice d'une terminaison fâcheuse, si la prompte application des vésicatoires ne diminuait le spasme intérieur et n'augmentait le jeu de la peau. De ce double effet, il résultait des sueurs plus modérées, plus régulières, et conséquemment plus critiques. Ces observations sont consignées dans les mémoires adressés à la société royale de médecine.

Les

Les sécrétions intérieures sont moindres, et la lenteur ordinaire avec laquelle la circulation s'opère dans les ramifications de la veine porte, augmente encore dans ce cas-ci à raison de ce que le sang qui y aborde est dépouillé de sa partie la plus séreuse; de là ces embarras des entrailles dont nous développerons plus loin les suites.

De leur côté, les solides deviennent plus irritables, comme on l'observe chez les hommes qui respirent continuellement un air chaud et sec; leurs mouvemens s'exécutent avec prestesse; leurs passions sont fortes, et leurs maladies ont une marche plus rapide et plus effrayante. Les fièvres ardentes, les dyssenteries malignes, la manie, etc. sont celles qui succèdent le plus souvent à la température qui nous occupe, quand elle a été excessive ou trop durable.

D'après ces premiers effets, on conçoit que les fièvres intermittentes qui dépendent d'une telle température, doivent prendre plus aisément le caractère atrabilieux, et opposer une plus grande résistance aux efforts de l'art. Telles sont, le plus ordinairement, les fièvres d'accès, qui règnent concurremment avec les fièvres ardentes, et qui, comme nous le dirons bientôt, sont entretenues par un âcre morbi-

fique, difficile à dompter, et par une constriction spasmodique des entrailles.

ARTICLE SECOND.

Des alimens considérés comme cause des fièvres intermittentes.

Tant de fois des alimens pris en trop grande quantité ou mal choisis ont rappelé des fièvres intermittentes déja éloignées, qu'on ne peut se dispenser de compter le mauvais régime parmi les causes propres à les faire naître.

Pour bien apprécier les qualités nuisibles des alimens et des boissons, et pour mieux connaître leurs effets pathologiques, il faut se rappeler ce que nous avons dit précédemment du balancement des forces épigastriques et de l'action cutanée. (Voyez introduction, pag.). 3. En vain voudrait-on se rendre compte des phénomènes que présente le travail de la digestion, si l'on n'y fait entrer pour rien les facultés organiques, et sur-tout cette dépendance mutuelle, ce commerce d'action établi entre l'organe intérieur et l'organe extérieur. Les règles diététiques déduites uniquement des qualités du chyle, ont fourni tant d'exceptions et ont été tellement hérissées de pré-

jugés, qu'entre un médecin scrupuleusement attaché aux principes d'hygiène, calqués sur la pathologie humorale, et celui qui ne consulte que l'observation, l'intervalle est immense. Sans parler de ces appétits bisarres, dirigés vers l'aliment le plus contraire en apparence, et qui, non-seulement ont été satisfaits impunément, mais qui souvent même n'étaient qu'un instinct secret de la nature vers un moyen efficace de guérison; les résultats de la chylification, de la sécrétion du lait, et de l'élaboration du sang, ne présentent pas des différences assez palpables chez ceux qui vivent de la manière la plus disparate, pour diriger le médecin dans le choix des alimens qu'il doit conseiller ou proscrire. La partie colorante de quelques substances transmises jusqu'aux lames osseuses des animaux, l'odeur de certaines plantes, reconnaissables dans le lait des herbivores, prouvent bien que ces divers principes ont passé, sans une décomposition totale, par les organes sécrétoires; mais en déduire des corollaires relatifs aux qualités de la masse du sang et du suc nourricier, ce serait généraliser des inductions que l'observation force de restreindre.

L'action des organes digestifs et l'impression des alimens sur tout le canal alimentaire, nous semblent offrir des points plus fixes et

des résultats plus certains; car, en considérant cette impression sous les rapports les plus frappans avec la faculté organique des viscères abdominaux, on voit que la digestion peut être lésée par des alimens qui occupent trop long-temps l'estomac, qui en diminuent l'action, ou qui en augmentent l'irritabilité. A ces trois caractères généraux peuvent aisément se rapporter les variétés que présentent les substances alimentaires dans leurs qualités diététiques (1).

I. Dans la première classe doivent être rangés tous les alimens grossiers, qui, sans pécher sensiblement dans la qualité du suc nutritif qu'ils fournissent, exigent un travail plus long pour leur élaboration. Tels sont le pain mal fermenté, les farineux, les racines, les viandes dures, non mortifiées ou mal cuites, etc. Toutes les fois que le travail de l'estomac sera prolongé au-delà du temps

(1) On sent bien que nos réflexions ne peuvent porter que sur les substances nutritives proprement dites, et seulement sur les propriétés accidentelles du corps muqueux, selon qu'il est plus ou moins difficile à extraire des parties parenchymateuses dans lesquelles il est enveloppé, et plus ou moins éloigné de l'état d'animalité où il doit parvenir.

ordinaire, les autres fonctions seront moins parfaites, comme chacun peut l'observer sur lui-même lorsque la digestion est lente et pénible. Celles de la peau sur-tout se feront avec moins de régularité, et la transpiration éprouvera une diminution plus ou moins notable. Selon Sanctorius, le temps où cette évacuation est moindre, est celui où l'estomac est plein : *Ubi est difficultas coctionis*, nous dit-il, *ibi tarditas perspirationis* (1). Si donc le repas qui doit succéder a lieu avant que les humeurs se soient reportées vers la circonférence, il s'ensuit une surcharge humorale, plus considérable dans la poche abdominale que dans tout autre département, attendu que le travail organique qui va recommencer y rappelle les humeurs.

II. Les alimens relâchans produisent le même effet en affaiblissant le ton des organes, et en rompant la proportion qui doit naturellement subsister entre la puissance et l'obstacle qu'elle doit surmonter. L'élaboration de la masse alimentaire, non seulement est plus lente, mais bientôt les solides perdent de leur élasticité, et, sous ce double rapport, les empâtemens des entrailles sont la suite néces-

(1) Aph. 49 et 52, sect. 3.

saire de la qualité relâchante des alimens. Aussi voit-on les personnes qui mangent beaucoup de potage, dont le goût se porte sur les substances grasses et huileuses, qui se nourrissent de laitage et de bouillie, avoir le ventre prominent, et contracter un embonpoint qui n'augmente qu'au détriment de la force musculaire, et conséquemment des forces organiques.

A cette classe d'alimens, on doit rapporter encore l'usage habituel des pâtisseries, du beurre, les fruits aqueux, les eaux de rivières chargées du détritus des végétaux, les eaux de citerne, et toutes celles qui sont connues sous la dénomination vulgaire d'eaux molles.

III. Les alimens qui peuvent augmenter l'irritabilité des organes digestifs, sont, en général, les viandes fumées et faisandées, les poissons salés, les marinades, les aromates, les sauces de haut goût, les liqueurs spiritueuses, les vins âpres, le café, etc... toutes substances propres à stimuler l'action de l'estomac, quand elles ne sont employées qu'avec discrétion, mais dont l'usage abusif lui fait bientôt perdre sa sensibilité, émousse, à la longue, ses facultés organiques, et par une irritation souvent répétée, entretient dans les entrailles un fond de spasme, qui ne peut

que rendre leurs fonctions plus tumulteuses et plus irrégulières. Aussi remarque-t-on que ceux qui se livrent à ce régime vicieux, deviennent sujets aux affections cutanées, aux maladies nerveuses, et tombent insensiblement dans une mélancolie qui les rend irascibles, et qui les expose à toutes les suites de la constriction spasmodique des entrailles.

On conçoit, sans que nous le disions, que le tempérament du malade, et son genre de vie, augmentent ou affaiblissent l'impression de ces diverses substances alimentaires sur l'économie animale, selon qu'ils s'en rapprochent ou s'en éloignent plus ou moins. Ainsi, un homme de lettres naturellement bilieux, et agité de passions violentes, éprouvera plutôt les effets nuisibles des alimens de la troisième classe, qu'une personne d'une constitution mâle, ou celle qui sera livrée à un exercice pénible. Mais ces exceptions, loin de renverser les règles de régime qui naissent de la considération des alimens sous le point de vue que nous avons choisi, ne peuvent, au contraire, qu'en faciliter l'application aux circonstances particulières.

De cette considération, tirons une conséquence générale que l'observation ne démentira pas. Les alimens des deux premières classes sont plus propres à faire naître des fièvres

intermittentes humorales; tandis que l'abus des alimens de la troisième classe ne peut que rendre plus fâcheuses et plus nervales, les fièvres d'accès qu'il aura développées, ou avec lesquelles il se trouvera compliqué.

L'excès d'une nourriture choisie n'est pas moins une cause éloignée des fièvres intermittentes, que les deux premières classes d'alimens nuisibles, auxquelles on peut l'assimiler, quant à ses effets. Il suffit pour s'en convaincre, d'observer ceux qui passent les jours dans la bonne chère et l'indolence, et qui ne jouissent, pour ainsi dire, que d'une vie végétative. Il n'est pas rare de voir ces *hommes-plantes* engourdis par l'embonpoint, recouvrer, pour quelque temps, plus d'aisance et d'agilité dans leurs mouvemens, lorsque la nature s'est livrée à des secousses fébriles pour achever l'élaboration des humeurs à moitié préparées, dont les viscères sont surchargés. Et si ces mouvemens critiques ne sont pas aussi fréquens qu'ils paraîtraient devoir l'être, c'est que les organes embarrassés par une nourriture excessive, tombent dans une sorte de torpeur qui ne leur permet plus que des efforts impuissans.

ARTICLE TROISIÈME.

Des passions considérées comme cause éloignée des fièvres intermittentes.

Si l'on en excepte ce qu'ont d'excessif les passions gaies, on doit moins les regarder comme cause de maladie que comme un moyen propre à conserver la santé. Mais les passions tristes, telles que le chagrin, l'inquiétude, la la jalousie, un amour malheureux et les excès de l'incontinence, obscurcissent les facultés de l'ame, et font sur le physique une impression qu'aucun médecin ne peut révoquer en doute.

Toutes ces affections morales ont cela de commun, qu'elles diminuent la transpiration, à raison du spasme ou de la débilité qu'elles établissent dans le centre phrénique et dans tout le département des entrailles. La petitesse et l'irrégularité du pouls, les fréquens soupirs, un sentiment de pesanteur au creux de l'estomac, sont autant de signes qui décèlent la gêne des parties précordiales. L'altération des traits du visage, la perte rapide de l'embonpoint et de l'appétit, la suppression des évacuations naturelles et des égouts, la flaccidité des mamelles chez les femmes qui

allaitent, en sont les suites les plus ordinaires. Tout annonce enfin que le spasme enchaîne à l'intérieur l'action organique, et s'oppose à cette sorte d'épanouissement qui suit le temps de la digestion, et qui, chez l'homme en santé, donne lieu à une transpiration autant essentielle qu'elle est abondante.

Mais cette constriction ne peut être durable sans que les sécrétions, et, en général, toutes les fonctions des entrailles, en souffrent, tant à raison de l'état de gêne dans lequel sont les viscères, que par le défaut d'une transpiration suffisante. Vérité que Sanctorius a indiquée dans cet aphorisme : *Mœstitia et timor impediunt perspirationem crassiorem excrementorum perspirabilium. Et perspiratio impedita à quâcunque causâ, mœstitiam et timorem facit.* (Aph. 8. sect. 7). Combien, par exemple, sans parler de ces étranglemens nerveux qui deviennent la source d'une infinité de maladies chroniques, le foie ne souffre-t-il pas des passions qui attristent l'ame; et combien l'état du foie n'influe-t-il pas à son tour sur le développement, le caractère et la durée des fièvres d'accès (1)?

Nous avons rangé l'incontinence parmi les passions tristes, malgré l'espèce d'hilarité qui

(1) Voyez Journal de médecine, t.

accompagne les jouissances répétées qu'elle procure, parce que nous devons plutôt considérer ses effets consécutifs, que l'impression instantanée qu'elle fait sur nous. Si la contraction qu'elle excite dans les organes, est propre à ranimer dans certains cas leur action trop languissante, comme il arrive aux filles chlorotiques qui passent à l'état de mariage, on ne peut disconvenir, d'un autre côté, que ces contractions souvent répétées ne diminuent leurs facultés en augmentant leur irritabilité. Les lassitudes, la faim et les langueurs d'estomac qui suivent les excès dont nous parlons, en sont une preuve évidente. La nature, dans ces circonstances, annonce la perte qu'elle a faite de ses forces et le besoin de les réparer. Mais ce besoin n'est point satisfait, si la digestion des alimens et l'élaboration des sucs qu'ils fournissent ne se font qu'imparfaitement. Or, c'est ce qu'on remarque chez ceux qui se livrent sans ménagement à ce genre de volupté. Les uns perdent leur embonpoint avec leur vigueur, et malgré la voracité avec laquelle ils mangent, ils deviennent décharnés et incapables de supporter un exercice un peu pénible; d'autres acquièrent une sorte de bouffissure; la peau perd son coloris et son élasticité : elle devient huileuse et de couleur plombée, signe évident de son inertie. Les facultés intellec-

tuelles ne tardent pas elles-mêmes à s'affaiblir: la mémoire se perd, la tristesse et l'humeur chagrine, bannissent l'enjouement : souvent même on se trouve atteint d'une mélancolie qui n'a d'intervalles que les momens consacrés à la perpétuer. Telle est, selon le célèbre Zimmermaan, la source fréquente de la mésintelligence que l'on voit chez deux jeunes époux succéder à cette douce sympathie dont l'amour leur faisait goûter les charmes, et qui semblait leur promettre la sérénité d'une union paisible.

Par ce que nous avons dit jusqu'à présent, on voit combien cette passion et toutes celles qui attristent l'ame, affaiblissent le genre nerveux, et y portent le trouble. Sous ce double rapport, non-seulement elles sont propres à donner naissance aux fièvres d'accès, comme mille exemples l'attestent; mais elles ne peuvent manquer de les rendre plus irrégulières, et de les faire incliner vers le caractère nerval. Cette vérité trouvera son développement dans l'examen des causes prochaines de ce genre de maladies.

SECTION SECONDE.

De la cause prochaine des fièvres intermittentes.

En se livrant sans réserve à la recherche des causes immédiates du mouvement fébrile, on s'expose à substituer l'esprit de systême aux véritables lois de l'économie animale, et à obscurcir des vérités déja connues, en prétendant déchirer le voile qui nous cache les opérations secrètes de la nature. Mais, d'un autre côté, ce serait négliger une partie des avantages que l'observation nous offre, que de laisser épars et sans enchaînement les faits qu'elle ne cesse de nous fournir. Bientôt la médecine ne serait qu'un empyrisme hasardeux, dénué de maximes, et qui ne reposerait que sur une analogie souvent trompeuse.

Loin de nous ces spéculations hardies, si propres à égarer dans la pratique de la médecine celui qui les prendrait pour règle de sa conduite; mais osons faire quelques pas au-delà des bornes que l'évidence a posées, pourvu que nous marchions à la lueur du flambeau de l'expérience. C'est avec cette circonspection que nous allons nous permettre

quelques réflexions sur la cause immédiate des fièvres intermittentes.

En examinant attentivement la manière d'agir des causes éloignées dont nous venons de nous occuper, on voit que, relativement à nous, elles tendent toutes à produire une congestion humorale, ou à établir des constrictions spasmodiques dans le département des entrailles, soit en faisant éprouver à la transpiration insensible une diminution successive, soit en rompant l'équilibre qui subsiste entre l'organe intérieur et l'organe extérieur. Qu'elles agissent sur l'une ou sur l'autre de ces puissances antagonistes, dès que leur action sera assez forte ou assez durable pour produire quelques effets dans l'économie animale, le premier et le plus essentiel de ces effets sera de renverser ou d'altérer plus ou moins l'ordre dans lequel les efforts organiques se dirigent du centre à la circonférence, et réciproquement. Nous ne pourrions, sans nous répéter, détailler ici les preuves qui établissent ce balancement d'action et de réaction. Mais, persuadés que ce principe est appuyé d'un assez grand nombre de faits, pour n'être point contesté par les médecins observateurs, nous réduirons à deux résultats généraux les changemens survenus dans les fonctions de l'organe extérieur et des entrailles.

Nous considérerons celles-ci, ou dans un état d'engouement pur et simple, ou dans un état d'irritation proprement dite.

Peut-être nous accusera-t-on de faire revivre le *strictum* et le *laxum* des anciens méthodistes; mais ce reproche ne serait pas fondé. Nous sommes bien convaincu que la lésion de l'action organique doit tenir le premier rang dans l'ordre pathologique; mais nous sommes éloignés en même temps de rejeter le vice des humeurs comme cause des maladies. Car, bien que nos fluides ne tirent leurs qualités premières que des organes qui les préparent, l'altération qu'ils éprouvent ne doit pas moins être regardée comme propre à faire sur ces mêmes organes une impression plus ou moins considérable. Aussi suffirait-il de rejeter ces distinctions scholastiques des différentes acrimonies, et de cesser de leur attribuer tous les dérangemens qu'on en a fait dépendre, pour voir se rapprocher deux doctrines que la théorie semble mettre en opposition, mais que la pratique tend à réunir.

L'inoculation des maladies contagieuses, et cette influence des tempéramens, qu'on ne cesse d'invoquer pour exprimer la différence que présente dans ses effets le même virus puisé dans la même source, et introduit de la même manière, auraient dû juger la ques-

tion, et faire voir que si un principe humoral porte le trouble dans l'économie animale, ce trouble est proportionné à l'irritabilité des organes qui en sont affectés : comme la coction et l'expulsion de ce virus dépendent de l'énergie et de l'action plus ou moins régulière des mêmes organes (1).

Mais, ce n'est pas seulement dans les effets de quelques parcelles d'un virus étranger, introduit artificiellement, que l'on voit la double influence d'un principe humoral et de la constitution organique. La répercussion des éruptions cutanées, les désordres qui succèdent

(1) L'expérience a prouvé que la matière purulente d'une petite vérole bénigne, communiquée de la même manière à plusieurs inoculés, a fait naître chez les uns une petite vérole discrète, et chez les autres une petite vérole confluente. Il est arrivé même plusieurs fois que le virus d'une petite vérole confluente faisait naître une petite vérole discrète, et réciproquement, que celle-ci inoculée, communiquait au sujet une petite vérole confluente. La même chose s'est observée relativement au virus vénérien dans ces parties de débauche, où plusieurs hommes exposés aux mêmes dangers dans un assez court espace de temps, sont sortis plus ou moins maltraités, sans que l'ordre dans lequel ils s'étaient approchés de la coupe empoisonnée y eût influé ; ce qui ne peut dépendre que de la disposition des organes au moment où le virus a été communiqué.

à

à la délitescence d'un dépôt critique ; la cessation des affections hypochondriaques après l'expulsion de l'atrabile, sont autant de motifs qui forcent de reconnaître dans certains cas un principe humoral acrimonieux pour cause de la maladie. D'un autre côté, les changemens subits qu'occasionnent dans la supuration des plaies, dans l'évacuation des lochies, les vives affections de l'ame ; l'hydrophobie communiquée à un adulte bien portant par une morsure que lui fit son adversaire qui n'était point enragé ; les convulsions épileptiques survenues à un enfant auquel sa nourrice présenta le sein après un violent accès de colère ; les accidens effrayans observés par le Cat (Voyez Journal de médecine) sur un jeune homme mordu à la lèvre par un canard irrité ; les différentes nuances que prend la bile rejetée par le vomissement, et les signes qu'elle fournit d'une acrimonie plus ou moins considérable, selon que l'étranglement de la hernie qui fait naître ce vomissement, excite une irritation plus ou moins vive ; tous ces faits et une infinité d'autres que nous pourrions y joindre, ne permettent pas de révoquer en doute l'influence de la constitution organique sur celle des humeurs.

Il est donc important, pour la pratique de la médecine, de considérer les maladies sous

l'un et l'autre aspect, et de réunir, autant qu'il est possible, sous un même point de vue, la modification vicieuse des organes et l'altération des fluides qui les pénètrent ; mais, sans faire disparaître toutefois cette ligne de démarcation, qu'un génie observateur a tracée entre les maladies humorales et les maladies nervales.

ARTICLE PREMIER.

De la surcharge humorale des entrailles, considérée comme cause prochaine des fièvres intermittentes.

Toutes les fois que la transpiration a éprouvé une diminution successive chez un sujet dont le genre nerveux n'est point irritable, et dont les humeurs ne sont point atteintes d'une acrimonie préexistante, il se forme à l'intérieur, et sur-tout dans la région abdominale, une surcharge humorale, si la diminution qu'éprouve l'excrétion cutanée n'a pas été compensée par une augmentation proportionnelle des évacuations sensibles.

L'état de gêne et d'engouement qui résulte de cette congestion, relativement aux viscères abdominaux, n'est pas toujours assez considérable pour faire naître le mouvement fébrile,

comme il est, d'un autre côté, porté quelquefois assez loin pour enchaîner l'action organique, et ne permettre à la nature que des efforts impuissans. Le dernier degré de la cachexie et de la chlorose nous en fournit un exemple. Mais lorsqu'il reste assez d'énergie dans les organes, la nature, qui lutte sans cesse contre les obstacles qu'elle rencontre, se livre à des secousses répétées, la fièvre se manifeste avec l'appareil des symptomes qui lui sont propres, et la matière qui formait embarras, est expulsée après une coction préliminaire.

Cette coction et l'excrétion qui la suit, demandent ici, comme dans toutes les autres maladies de cause interne, un temps plus ou moins long, selon que les facultés organiques ont conservé plus ou moins d'activité, et selon que la cause qui les sollicite est portée à un degré plus ou moins considérable.

Si donc l'engouement des viscères est porté très-loin, ou que l'humeur morbifique ait acquis une ténacité qui en rende l'élaboration plus difficile; si, d'un autre côté, la constitution du sujet est naturellement délicate, ou affaiblie par des causes accidentelles, la fièvre doit être plus forte et prendre une durée qu'elle n'aurait pas dans les circonstances contraires.

Mais, dans tous les cas, l'on doit considérer cette congestion humorale comme formant un obstacle vers lequel se dirigent les efforts de la nature : on ne peut se faire une plus juste idée de ce qui arrive alors, qu'en jetant les yeux sur certaines leucophlegmaties guéries par des fièvres intermittentes, comme l'observation en fournit des exemples (1), ou, si l'on veut, sur le travail de la suppuration qui s'établit dans une tumeur lymphatique, dans les parties engourdies par le froid, et sur tous les cas enfin où une humeur accumulée et gênant les fonctions de l'organe affecté, nécessite une vraie coction.

Le mécanisme par lequel s'opère cette élaboration, demeurera peut-être encore longtemps caché, malgré les recherches de plusieurs modernes. Mais les signes qui l'annoncent et les effets qui en résultent, fournissent des objets plus fixes, et c'est-là que commence, pour le médecin clinique, un nouvel ordre de principes. C'est sous ce point de vue que nous considérons la congestion humorale comme la cause pathologique d'un genre de maladie qui ne s'écarte de la marche ordinaire

(1) Voyez dans le Recueil des hôpit. milit deux observations de M. de la Berthonie, t. 2, p. 297.

aux fièvres simples continues, que par les intervalles qui la suspendent, et par le retour de ses symptomes. Dans l'un comme dans l'autre cas, le principe morbifique est souvent le même, la puissance qui l'attaque est la même, et la terminaison s'opère de la même manière.

Quelle différence en effet pourrait-on trouver entre une fièvre tierce régulière et une fièvre éphémère qu'une cause accidentelle renouvellerait, ou, si l'on veut même, une fièvre sinoque simple qui reparaîtrait après quelques jours d'une fausse convalescence, si ce n'est la briéveté du trouble fébrile dans le premier cas, et dans le second, l'irrégularité et l'incertitude de la récidive ?

Nous n'entreprendrons pas d'expliquer le retour périodique des paroxismes fébriles ; mais afin de mieux faire sentir le rapport qui se trouve entre une fièvre intermittente et une fièvre continue, qu'il nous soit permis de hasarder une conjecture à laquelle nous n'attacherons de valeur qu'autant qu'elle en peut recevoir de l'observation.

Supposons un malade attaqué d'une fièvre tierce causée par l'empâtement des entrailles; cet empâtement ne peut être détruit par le premier accès, autrement ce ne serait plus une fièvre intermittente; mais cet accès et ceux qui lui succéderont, dissiperont par

parties les humeurs accumulées qui gênaient les viscères; et le moment où cet embarras cessera, sera celui de l'extinction de la fièvre. Or, comme les causes pathologiques n'excitent un trouble marqué que quand elles sont portées à un certain degré, ne peut-il pas se faire que l'embarras que nous supposons avoir été la cause du premier accès, devienne insuffisant pour rappeler le second par la diminution qu'il a déja éprouvée? quelle sera donc la cause déterminante des paroxismes subséquens? Nous la trouvons dans l'influence que l'état des entrailles a sur la transpiration insensible.

En effet, dans le cas supposé, la cause qui a donné lieu au premier accès n'étant pas entièrement détruite par le mouvement fébrile, ce qui en reste suffit pour retarder le travail de la peau et retenir une portion des humeurs que la nature dirigeait au dehors. Voilà donc une nouvelle surcharge ajoutée à l'engouement primitif, et l'obstacle redevient assez considérable pour solliciter de nouveau les efforts de la nature. Mais comme cette nouvelle surcharge, produite par des humeurs plus mobiles, n'emploie pas pour elle seule toutes les forces organiques qui sont mises en action, une partie de cette action vertit à la destruction de l'ancien embarras, qui se trouve

enfin dissipé complétement, et la fièvre disparaît.

Quelque appui que puisse prêter à cette éthiologie, l'augmentation qu'on remarque dans les accès qui succèdent à une intempérance, à l'impression subite d'un air froid, et aux diverses causes qui diminuent la transpiration insensible : quelque facilité que l'on trouve à expliquer dans cette hypothèse, l'effet des liqueurs spiritueuses et des cordiaux employés empyriquement, mais quelquefois avec succès, nous ne prétendons pas avoir donné la solution d'un problême qui a embarrassé les meilleurs médecins; nous n'avons d'autre intention que de présenter un aperçu propre à lier quelques faits entre eux.

On pourrait nous opposer la remarque de Sydenham relativement à la tuméfaction du ventre chez les enfans, à la suite des fièvres d'automne opiniâtres ; tuméfaction qui annonce, selon cet observateur, la cessation de la fièvre, et qui cependant, au premier aspect, semblerait indiquer une plus grande quantité d'humeurs accumulées dans la région abdominale. Mais si l'on considère que cette tuméfaction, pour être d'un heureux augure, doit sur-tout se manifester dans l'hypochondre gauche (*circà lienem*) ; et sous les apparences d'une matière contenue dans les viscères, on

doit plutôt la regarder comme la turgescence qui précède l'évacuation de la matière critique, que comme le refoulement d'une plus grande quantité d'humeurs vers les entrailles; ce qui serait incompatible avec les commencemens d'une convalescence.

Il serait possible même, et cette interprétation porte sur plusieurs observations, qui concourrent à l'appuyer, que le gonflement de la rate ne fût chez les enfans que le résultat d'une pléthore des ramifications de la veine porte, qui, après avoir entretenu la fièvre pendant quelque temps, aurait été dissipée par l'agitation fébrile, à mesure qu'une portion du sang mézentérique se serait trouvé déposé dans la rate.

De ce que nous avons dit précédemment, il résulte que la congestion humorale ne détermine l'agitation fébrile que par la gêne qu'elle occasionne et par la tendance du principe vital à réagir contre l'obstacle qui l'embarrasse.

Sous ce rapport, la fièvre d'accès doit être regardée comme salutaire, mais elle cesse de l'être, si elle se prolonge au-delà de la résolution qui s'est opérée. La faiblesse qu'ont acquis les organes par l'agitation à laquelle ils ont été livrés, ne leur permet plus une action suffisante ni assez régulière pour que

la transpiration insensible n'éprouve pas de nouveau des diminutions plus ou moins considérables, et pour qu'il ne se forme pas dans les viscères abdominaux des engorgemens d'autant plus dangereux que la maladie devient plus partielle, si l'on peut s'exprimer ainsi, et les entrailles plus irritables.

ARTICLE SECOND.

De l'irritation des entrailles, considérée comme cause des fièvres intermittentes.

Si l'engouement des entrailles peut déterminer le mouvement fébrile par le seul embarras qu'il occasionne dans l'action organique, comme nous venons de le voir, l'irritation des plexus nerveux dont elles sont parsemées, peut également produire cet effet. Nous ne voulons pas parler de cette irritation vive qui fait naître la douleur, et que la fièvre accompagne quelquefois; mais bien d'un agacement particulier, qui, sans exciter un ébranlement aussi marqué, gêne les fonctions des viscères abdominaux.

Il serait difficile, sans doute, de désigner avec précision, et d'une manière évidente, la modification du genre nerveux qui détermine immédiatement l'agitation fébrile; et, en cela,

nous retrouvons l'obscurité qui nous cache les ressorts par lesquels le principe vital est mis en action. Au reste, quand même ce secret de la nature nous serait dévoilé, peut-être manquerions-nous de moyens capables de réprimer cette action dans tous les cas où elle ne peut vertir au bien-être de l'individu. L'expérience, qui nous a fait connaître l'efficacité des anti-spasmodiques, quoique cette efficacité ne soit pas toujours constante, a rendu plus de service à l'humanité, que tous les systêmes physiologiques sur la nature et l'usage des esprits animaux. Aussi, en nous occupant de l'irritation des entrailles, comme d'une cause prochaine de la fièvre, nous l'envisagerons moins comme premier mobile du mouvement organique, que comme source du caractère qu'elle imprime aux fièvres qu'elle fait naître ou qu'elle accompagne.

Les cas où les fièvres intermittentes sont l'effet immédiat d'une cause purement nerveuse sont rares; mais aussi est-il très-ordinaire de voir la constriction spasmodique des entrailles se joindre au principe fébrile, s'identifier en quelque sorte avec lui, et donner à la maladie une irrégularité qui déconcerte les vues curatives les plus sages.

Cette irritation des entrailles, qui semble tenir le milieu entre l'état de santé et la

douleur, est l'effet de la sensibilité excessive des organes ou des qualités irritantes de la matière morbifique.

Dans le premier cas (la mobilité excessive des nerfs), soit qu'elle tienne à la constitution du sujet, ou qu'elle soit acquise, doit nécessairement rendre les fonctions des viscères abdominaux plus irrégulières. On rencontre chaque jour de ces tempéramens irritables, que l'on pourrait appeler *mélancoliques sans matière*, qui ne peuvent être exposés à la plus légère cause morbifique sans essuyer des secousses effrayantes, chez lesquels même les fonctions naturelles, et sur-tout la digestion, ne se font pas sans un mouvement fébrile. Ces personnes, susceptibles de la plus légère impression du froid, sujettes aux migraines, aux enchifrenemens, sont toujours dans une disposition prochaine au reflux de l'humeur transpirable. Et les fièvres erratiques, dont elles éprouvent souvent les attaques, présentent moins les signes d'une crise heureuse, que l'appareil d'un désordre spasmodique. Il est vraisemblable même que ces efforts tumultueux de la nature seraient encore plus fréquens, si les reins ne fournissaient habituellement une grande quantité d'urine. (On serait tenté de dire de *transpiration urineuse*).

Cette disposition du genre nerveux à l'irri-

tabilité, est acquise toutes les fois qu'elle est la suite de l'impression que font sur le centre phrénique, les vives affections de l'ame; qu'elle vient des écarts de régime, d'obstructions invétérées, de l'abus des remèdes incendiaires, ou de quelque maladie mal jugée. Dans tous ces cas, l'éréthisme des viscères abdominaux s'oppose à la dépuration qui doit se faire journellement par la peau, et devient, pour l'état maladif, une source toujours renaissante d'épiphénomènes embarrassans, un obstacle d'autant plus contraire aux mouvemens excréteurs, que l'action organique ne peut se diriger qu'imparfaitement vers la circonférence, et que le spasme qui l'enchaîne tient à une cause indestructible.

Il n'en est pas de même lorsqu'une matière acrimonieuse, telle qu'une bile dégénérée, retenue dans ses couloirs, une humeur érésypélateuse, dartreuse ou psorique répercutée, entretient l'irritation dont nous parlons, les efforts réunis de l'art et de la nature peuvent corriger les propriétés nuisibles de ce principe morbifique, ou l'expulser entièrement. Jusques-là, on doit assimiler les effets qu'il produit sur les organes internes, à ceux des rubéfians et des sinapismes appliqués à l'extérieur.

Quelque disproportion que cette compa-

raison semble présenter au premier coup-d'œil, elle exprime, sous plusieurs rapports, une vérité que nous croyons fondée. Combien de fois, par exemple, le principe acrimonieux, lorsque son existence n'était pas douteuse, n'a-t-il pas prouvé, par les signes les moins équivoques, la vive impression qu'il faisait sur le tissu délicat des viscères? Frissons, vomissemens, digestions séreuses, petitesse du pouls, sont l'annonce ordinaire du trouble qu'il excite, et que l'inspection cadavérique n'a que trop souvent confirmé, en mettant à découvert, des taches gangréneuses, des ulcérations, des viscères flétris ou obstrués, etc.; désordres qui attestent les qualités délétères de l'âcre hétérogène dont nous parlons.

Si l'on considère d'ailleurs que plus les parties sont douées de sensibilité, et plus l'humeur qui les irrite agit avec intensité, plus aussi elle exerce un effet attractif vers le siége qu'elle s'est choisi; on ne sera pas surpris que les épispastiques appliqués à l'extérieur, dans la vue d'y fixer cette humeur, ne soient pas toujours suivis du succès. L'irritation du dedans l'emportant, dans ce cas là, sur celle du dehors, la nature dirige ses efforts vers le point le plus douloureux, et refuse d'obéir à l'impulsion qu'on voulait lui donner. Nous pourrions appliquer à cette

réflexion un aphorisme d'Hypocrate, dont tout le monde peut apprécier la justesse : « De deux douleurs qui se manifestent en-« semble, mais non dans le même lieu, la « plus forte obscurcit l'autre (1). » Combien, d'après cela, n'a-t-on pas à regretter que les fortes cautérisations, les ventouses scarifiées, et plusieurs autres moyens héroïques qui commandaient à la nature, entre les mains des premiers médecins, soient tombés parmi nous en désuétude (2) ; et que la délicatesse de nos mœurs y ait fait substituer des exutoires radoucis, qui occasionnent à peine un léger prurit ?

Un âcre atrabilieux, une humeur dartreuse répercutée, ne produisent pas toujours, il faut en convenir, des ravages subits et marqués par de grands effets ; mais l'impression qu'ils font à l'intérieur, n'en est pas moins réelle, les affections chroniques qui en dépendent sont souvent compliquées d'une fièvre

---

(1) *Duobus doloribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum.* (Aphor. 46, sect. 2.)

(2) Il faut en excepter le moxa, dont un homme né pour reculer les bornes de son art, Pouteau, s'est rendu l'apôtre, et dont ma pratique m'a plus d'une fois démontré l'efficacité.

obscure, qui, de jour en jour, devient plus manifeste, et porte rarement avec elle le caractère d'une fièvre humorale. Et quand les efforts auxquels ce principe acrimonieux donne lieu, prennent, dès le commencement, la marche d'une fièvre d'accès, ils sont toujours accompagnés d'un éréthisme qui ne se dissipe qu'avec peine.

Ainsi, soit que l'irritation des entrailles dépende de la trop grande mobilité du genre nerveux, soit qu'elle vienne du principe morbifique, on doit toujours la considérer comme formant un centre vers lequel l'effort organique se porte de préférence, et qui s'oppose à la direction que les mouvemens excréteurs doivent naturellement prendre vers la circonférence. Plus cette irritation est vive, plus le désordre est porté loin; mais ne perdons pas de vue que, dans tous les cas, ce désordre, quelque effrayant qu'on le suppose, est le résultat des facultés organiques mal dirigées sans doute, mais dont l'objet est la conservation de l'individu, lors-même que la nature semble tourner contre elle ses propres forces. Eh! sous quel autre aspect pourrait-on envisager les vomissemens d'un homme qui vient d'avaler un poison, l'enflure de la partie piquée par un animal venimeux, l'inflammation qui

entoure un corps étranger ou un escarrotique introduit dans une partie saine?

Il s'ensuit de ces principes, que les fièvres les plus nervales sont celles qui sont accompagnées d'une irritation des entrailles plus vive et plus difficile à combattre. Mais plus ces efforts sont tumultueux, moins ils sont salutaires, et plus le ministre de la nature doit s'appliquer à les modérer et à les faire vertir à la destruction de la cause morbifique.

Cette loi fondamentale doit servir de base à la curation des fièvres intermittentes. Il en est qui ne demandent, qui ne permettent même aucun remède héroïque. D'autres, au contraire, revendiquent les secours de l'art les plus énergiques et les plus prompts. Voyons donc quels sont ces secours, et quel est le moment de les appliquer.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Des Fébrifuges.

Il serait peut-être plus conforme à l'ordre méthodique consacré par l'usage, de nous occuper des indications curatives des fièvres intermittentes immédiatement après nous être livrés à la recherche de leurs causes. Mais, d'un autre côté, il nous semble plus naturel de connaître les instrumens que l'on doit employer avant que d'en régler le choix et d'indiquer les cas où ils sont nécessaires. Notre principal objet étant de déterminer les circonstances où il convient de placer les fébrifuges, nous ne devons présenter les règles de curation qui leur sont relatives, qu'après avoir examiné plus particulièrement leurs propriétés. Nous allons donc les apprécier, autant que nous le pourrons, et comme le fébrifuge le plus efficace est sans contredit le quinquina, qu'il est devenu d'un usage universel et la base du traitement des fièvres d'accès, nous en parlerons séparément.

I

ARTICLE PREMIER.

Des Fébrifuges en général.

A ne consulter que la dénomination de fébrifuges et la liste nombreuse de remèdes auxquels on l'a appliquée, on serait étonné de la foule de moyens propres à guérir les fièvres, et l'on en croirait le traitement aussi sûr que facile. Mais, si l'on interroge l'expérience, et que l'on compare entre elles les diverses substances que l'on a crues propres à remplir cet objet, on se convaincra bientôt qu'aucune ne jouit d'une vertu vraiment spécifique; et la disparité qu'elles offrent, tant dans leurs principes que dans leurs effets, annonce moins la richesse de l'art que la nécessité où l'on a été de recevoir de l'empirisme des secours, que l'on n'obtenait point de la médecine rationelle.

Pour s'en convaincre, il suffit de mettre en opposition le grand nombre de guérisons opérées par des moyens variés, quelquefois contraires, avec le peu de règles qui en ont dirigé le choix. Ici c'est un vomitif, un purgatif; là des sudorifiques; chez l'un c'est un astringent; chez l'autre ce sont les apéritifs; tantôt c'est une ivresse excitée à dessein par

des liqueurs fortes; tantôt l'eau froide bue en quantité, la diète ou quelque narcotique; d'autres fois enfin, ce sont des épithêmes ou des embrocations qui ont été le principal moyen curatif, et souvent le hasard, l'impatience et la témérité ont eu l'honneur du succès.

D'un autre côté, si l'on rapproche de ce tableau l'histoire des fièvres qui ont résisté à un traitement sage et conforme aux vrais principes de l'art, ou qui n'ont paru céder que pour se métamorphoser en affections plus graves, l'on ne pourra disconvenir que les fébrifuges proprement dits sont peu nombreux, et que les éloges donnés à la plupart de ces médicamens ont été exagérés.

De ces réflexions dérivent deux conséquences également importantes et vraies; la première, qu'il n'est point de fébrifuge spécifique; la seconde, que les remèdes avoués par l'expérience n'ayant souvent entre eux que des rapports éloignés, quelquefois même des propriétés contraires, les succès que l'on en a obtenus, attestent que la nature ne seconde pas également tous les efforts de l'art, et que les moyens curatifs doivent être variés selon les indications que présente la maladie.

Quelle que soit, en effet, la ressemblance des fièvres intermittentes entre elles, cette

ressemblance, comme nous l'avons déjà dit, n'est, le plus souvent, qu'apparente ; et ce serait une erreur manifeste que d'y admettre une identité réelle. Un seul fébrifuge est donc un être de raison, que jamais un médecin observateur ne supposera possible.

Un médicament, quelle que soit son efficacité, ne peut avoir qu'une seule vertu intrinsèque (1). C'est, dans tous les cas, une

(1) Cette proposition, que nous regardons comme une vérité de principe, pourra révolter ceux de nos lecteurs qui sont rebattus de la longue énumération des propriétés médicales attribuées à plusieurs préparations chimiques et à la plupart des plantes usuelles ; mais nous les prions de réfléchir un instant sur la nullité des médicamens internes les plus efficaces dans les cas où l'irritabilité est tellement abolie, que rien ne peut l'exciter, et où le principe vital est prêt à s'éteindre.

Le concours des facultés organiques est donc nécessaire pour qu'un médicament opère un changement réel dans l'économie animale. Mais si l'on met en opposition avec cette substance morte les diverses modifications dont nos organes sont susceptibles, il sera hors de doute que c'est uniquement *leur manière d'être* qui diversifie les effets sensibles des remèdes. De cette conséquence dérive la nécessité de consulter avec soin et de connaître, autant qu'il est possible, la modification actuelle des organes, avant de les exposer à l'impression des remèdes. Sans cette condition, un médecin auprès de son malade est un aveugle

substance morte présentée à des organes animés qui en reçoivent telle où telle impression ; et les différences observées dans les résultats, dépendent, ou de la disposition actuelle de ces mêmes organes, ou de quelque autre circonstance accidentelle. Les diverses propriétés médicales attribuées au même médicament, ne sont donc que relatives à la modification organique des parties sur lesquelles il agit ; autrement, les variétés qu'il présente dans ses effets ne pourraient être attribuées qu'à un changement spontané de ses principes constituans ; ce qui ne serait tout au plus supposable que dans quelques circonstances particulières (1).

Il ne suffit donc pas de connaître par l'ana-

dans la boutique d'un apothicaire, qui distribue à d'autres aveugles les drogues qui se présentent sous sa main.

(1) Ces circonstances se réduisent, 1°. à la fermentation dont le corps muqueux est seul susceptible, et qui ne se rencontre point dans le médicament proprement dit ; 2°. à la neutralisation chimique du médicament avec quelques-uns des principes constituans ou hétérogènes de nos humeurs ; mais ces exceptions, plus problématiques que démontrées, pourraient-elles détruire une vérité, qui, malheureument, a été trop peu sentie par les auteurs de matière médicale ?

lyse chimique les principes d'un médicament, il faut en suivre les effets sur la nature vivante; c'est par les changemens qu'il opère dans l'économie animable, et par l'étude assidue de l'impression qu'il fait sur les viscères, que l'on peut apprécier ses vertus.

Si, sur ce principe, nous examinons les propriétés médicales des fébrifuges, nous voyons que tous les signes qui attestent leur efficacité, indiquent en même temps, une plus grande énergie des facultés organiques; le pouls de petit et faible, devient développé et soutenu; à la pâleur des lèvres, des gencives et des extrémités, succède une couleur plus vermeille. Les yeux sont moins jaunes et moins languissans; l'appétit se rétablit; le ventre fait mieux ses fonctions; les urines, au lieu d'être bourbeuses ou limpides, tantôt rares et tantôt copieuses, deviennent citrines, et leur excrétion est plus régulière; la peau perd cette teinte jaune et cadavéreuse que l'on remarque dans les fièvres invétérées pour reprendre un coloris plus animé; elle redevient élastique et douce au toucher, de flasque et de sèche qu'elle était auparavant, et l'on voit se dissiper cette espèce de bouffissure cachétique qui marque son inertie; au lieu des sueurs excessives, qui épuisaient les forces et entretenaient la langueur, on ne voit plus

que des sueurs critiques que le malade supporte avec aisance. Tout caractérise enfin une plus forte action des organes.

Les humoristes nous objecteraient en vain que ces changemens heureux sont le résultat d'une nouvelle diathèse des fluides, plutôt que du rétablissement des facultés organiques; il répugne à la raison de croire que quelques gros de quinquina puissent, dans un espace de temps assez court, renouveler, pour ainsi dire, la masse des humeurs, et faire disparaître les altérations qu'elle avait éprouvées; c'est ici le cas d'appliquer au quinquina ce que nous disions, il n'y a qu'un moment, des médicamens en général ; son action n'est *qu'une* en elle-même, et ses principes ne peuvent se modifier au gré de celui qui le prescrit; or, comment se ferait-il qu'il dissipât les diverses cachexies qui se compliquent avec les fièvres, et qui montrent quelquefois des caractères si disparates, si ce n'était en ranimant le jeu des organes et en rétablissant les fonctions que les secousses fébriles avaient altérées.

Nous ne prétendons pas, pour cela, que les fébrifuges soient absolument sans effet relativement à nos humeurs. Mais cette influence n'est, à proprement parler, que consécutive, et celle qui pourrait résulter de l'association des

principes médicamentaux qu'ils contiennent avec nos fluides, mérite peu de considération dans la pratique. Les propriétés anti-septiques que quelques-uns d'entre eux possèdent à un degré assez éminent, peut bien devenir, à la longue, le correctif d'une altération putride de la masse humorale; mais en faire dépendre la vertu fébribuge qu'ils exercent quelquefois d'une manière surprenante, ce serait s'abuser étrangement. Osons le dire, même malgré le respect que nous devons aux hommes célèbres qui se sont livrés à ces essais, les mélanges ingénieux de divers alimens avec les substances propres à en accélerer ou à en ralentir la putréfaction, de divers médicamens avec le sang et les autres humeurs secondaires, ne fournissent pas au médecin clinique tous les avantages qu'on aurait pu s'en promettre; les résultats, quelque évidens qu'on les suppose, ne peuvent être appliqués à l'économie animale sans les subordonner à la faculté active de nos organes. Autrement, la nature se trouverait, en quelque sorte, réduite à l'inaction, et ce principe vital qui nous anime, n'aurait plus qu'une part secondaire à nos fonctions.

Considérons donc les fébrifuges sous le rapport des impressions que les organes en reçoivent; et pour mettre plus d'ordre dans

cet examen, voyons quels sont ceux dont l'action paraît se borner au canal alimentaire, ou, pour mieux dire, à l'organe intérieur; nous chercherons ensuite à connaître ceux dont l'action se propage d'une manière sensible jusqu'à l'organe extérieur; après quoi nous nous occuperons des remèdes qui agissent directement sur ce dernier.

Cette division, dans laquelle nous ne comprenons pas seulement les médicamens auxquels la dénomination de fébrifuges est spécialement consacrée, mais encore tous les principaux moyens curatifs employés dans le traitement des fièvres, n'a point pour objet de faire valoir notre opinion sur la cause prochaine de ce genre de maladie. En nous écartant de la route battue, nous n'avons d'autre but que de chercher un lieu d'observation, d'où nous puissions mieux apercevoir les rapports et les différences des moyens que nous devons mettre en usage.

ARTICLE SECOND.

Des Fébrifuges dont l'action s'exerce sur l'organe intérieur (1).

Les amers inodores, les styptiques, les martiaux, les terres absorbantes, les sels lixiviels, certains sels neutres et les eaux minérales auxquelles peut-être on pourrait joindre l'eau à la glace, sont, parmi les fébrifuges les plus connus, ceux dont la vertu paraît consister principalement dans l'impression qu'ils font sur le canal alimentaire, et, de proche en proche, sur tout l'organe intérieur.

Les purgatifs, et sur-tout les émétiques, pourraient, à ce titre, occuper ici une place distinguée, si nous ne consultions que les succès qu'on en obtient. Mais quoique ces re-

(1) En disant que l'action de certains fébrifuges se borne, en quelque sorte, à l'organe intérieur, nous n'entendons parler que de leurs effets primitifs, sans y comprendre les effets secondaires qui résultent de la correspondance de tous les organes entre eux ; ainsi, quoique les astringens, par exemple, exercent principalement leur action sur le trajet alimentaire, le ton qu'ils lui communiquent n'en opère pas moins un changement réel dans la distribution des forces organiques, dans l'ordre des sécrétions, etc.

mèdes aient souvent guéri des fièvres d'accès, sans le secours des altérans, ils sont d'un usage si général dans la médecine, que nous ne devons les considérer ici que comme moyens auxiliaires; nous nous réservons seulement à parler de leur action et de leur utilité, en nous occupant des indications curatives.

Tous les médicamens dont nous venons de faire l'énumération, ont la propriété d'augmenter plus ou moins sensiblement le ton des fibres organiques, et c'est dans cette propriété commune que paraît résider leur vertu fébrifuge; reprenons-les sommairement.

I. Les amers. Personne, sans doute, ne contestera à cette classe de médicamens la vertu tonique que nous leur attribuons. Leur efficacité, reconnue dans les vices de la digestion dépendans de la faiblesse et de l'inertie de l'estomac, suffirait seule pour y faire reconnaître cette propriété. Non-seulement ils préviennent la régénérescence de cette cacochylie pituiteuse, que les anciens attribuaient à une intempérie froide de l'estomac, et qui est si familière aux tempéramens naturellement faibles ou épuisés par les excès; non-seulement, ils offrent un secours puissant contre les diarrhées qui proviennent de l'atonie du canal intestinal, mais en outre ils élèvent

le pouls, et font naître quelquefois un léger mouvement fébrile également propre à augmenter l'action de tous les organes, et à favoriser l'élaboration des humeurs. Aussi sont-ils employés avec succès dans les empâtemens de l'abdomen, auxquels les enfans son sujets, dans la cachexie chlorotique, et en général dans tous les cas où l'on a l'indication de solliciter et de soutenir le jeu des organes.

Sous ce rapport, les amers sont très-propres à dissiper cette congestion humorale que nous avons regardée comme la source la plus ordinaire des fièvres d'accès. L'action qu'ils impriment à tout le canal alimentaire, aux couloirs de la bile, etc. ne peut que procurer un dégorgement salutaire des humeurs qui stagnaient dans le tissu cellulaire, et prévenir par-là les engouemens auxquels les viscères abdominiaux sont exposés. C'était spécialement sur les amers que les médecins fondaient leurs plus grandes espérances dans le traitement des fièvres, avant la découverte du quinquina ; et de nos jours même la gentiane, la centaurée, la fumeterre, le trefle d'eau, etc. sont encore des fébrifuges puissans d'autant plus précieux, qu'en redonnant de l'action à l'organe intérieur, ils ne portent point d'astriction sur les couloirs excréteurs par où la nature pourrait préparer quelques évacuations.

Cette considération doit sur-tout en régler le choix lorsque l'on a en vue de favoriser le dégorgement des couloirs biliaires; on doit préférer ceux qui semblent réunir à leur vertu tonique des principes *savonneux* extractifs, tels que la fumeterre, les chicoracées, la patience sauvage, etc. Au contraire, ceux dont le principe amer est plus à nu, si l'on peut parler ainsi, paraissent plus efficaces lorsque l'on n'a à combattre qu'une simple débilité des organes.

II. Les styptiques. Ces remèdes, employés empyriquement contre les fièvres opiniâtres, et quelquefois avec succès, n'agissent également qu'en imprimant au canal alimentaire une astrictiom qui soutient et ranime son action organique. Il est des cas, l'on n'en peut douter, où l'estomac et les intestins sont tombés dans une telle atonie, qu'on doit les regarder comme dans un état voisin de l'œdème. C'est alors qu'une heureuse témérité a quelquefois prévenu l'épanchement prêt à se former dans la cavité abdominale, par l'usage des balacestes, de la noix de galles, du vitriol de mars, et même de l'alun.

C'est sans doute leur efficacité dans ces sortes de cas, qui avait fait supposer que le retour de la fièvre était dû au passage des mauvais

levains, contenus dans les premières voies, par l'orifice des veines lactées; mais sans nous arrêter à réfuter cette hypothèse qui ne peut se concilier ni avec les essais des physiologistes, ni avec les faits d'observation, nous invoquerons à l'appui de la manière d'agir que nous leur attribuons, les effets sensibles qu'ils produisent. Cette sorte de roideur et de dessèchement qu'ils communiquent aux fibres animales, la sensation qu'ils laissent sur les lèvres, la faculté qu'ils ont de provoquer la sécrétion de la salive par l'impression qu'ils font d'abord sur les conduits excrétoires de cette humeur, la vertu purgative qu'ils exercent dans certains cas, prouvent évidemment la propriété qu'ils ont de remonter le ton des fibres organiques. M. Godart nous en fournit une preuve convaincante dans les observations qu'il a données sur l'usage interne de la noix de galle (voyez journal de médecine), dans certains points douloureux fixés sous les fausses côtes, et dépendans d'une dilatation excessive de quelque portion du canal intestinal. Nous dirons, en passant, qu'à l'exemple de ce savant médecin, et sur la foi de ses observations, nous avons employé plusieurs fois avec un succès frappant cette décoction de noix de galles, qui n'a jamais manqué de provoquer, en pareil cas, une ou plusieurs selles.

Il ne faudrait pas toutefois compter assez sur cette propriété de purger par accident, pour faire des astringens un usage indiscret. Une fois que le canal intestinal est débarrassé, soit des matières excrémentitielles qu'il contient, soit des sérosités superflues qui abreuvent ses menbranes, il serait dangereux d'insister sur un genre de remèdes trop énergique pour ne pas froncer à la longue les vaisseaux excrétoires, et donner naissance à des engorgemens et des obstructions.

Aussi nous paraît-il sage de n'employer les styptiques comme fébrifuges, sur-tout lorsqu'ils possèdent la vertu astringente à un haut degré, que dans les cas où la fièvre ayant traîné en longueur et ayant affaibli à l'excès toutes les facultés organiques, n'est entretenue que par le relâchement, la flaccidité, l'œdématie même de l'organe intérieur. Encore la prudence exige-t-elle de ne recourir à ces remèdes qu'après avoir mis inutilement en usage les autres toniques.

Quoique ce soit anticiper sur ce que nous avons à dire dans le chapitre de la curation, nous ne pouvons nous dispenser de faire remarquer ici que cet état du canal alimentaire est moins rare qu'il ne paraîtrait d'abord. Nous avons observé une infinité de fois, lorsque les fièvres d'accès ont passé le second septénaire,

que les malades sont fatigués par une sputation continuelle; ils se plaignent que l'estomac semble inondé de pituite peu de temps après que les alimens y sont reçus; le pouls est très-débile, disparaît aisément sous la pression, et présente constammant le caractère du pouls inférieur. C'est alors que les amers donnés à forte dose, la quintescence d'absinthe, l'extrait de gentiane et quelques acerbes ont une efficacité réelle.

III. Les martiaux. A ne considérer que la vertu tonique des préparations martiales non salines, on serait tenté de leur faire tenir le milieu entre les amers et les styptiques, relativement à leurs vertus fébrifuges. Moins âpres que ces derniers, ils ont néanmoins la propriété de durcir les fibres, et d'en augmenter l'élasticité; comme eux, ils dessèchent les lèvres et constipent à la longue; mais il semble qu'ils soient moins propres à froncer les vaisseaux excrétoires et les mailles des membranes, sur lesquelles ils agissent. Aussi conservent-ils plus long-temps la propriété de favoriser les excrétions que l'atonie des organes avait rendues languissantes. Leur efficacité dans la cachexie chlorotique, dans l'anasarque, provenant d'un simple relâchement, en est une preuve sensible.

les

Les accidens qui suivent leur usage immodéré, ou l'application vicieuse qu'on en peut faire, ne caractérisent pas moins sensiblement la tension qu'ils communiquent aux viscères; la toux, la constipation, les hémorrhagies, etc. sont autant de signes propres à faire reconnaître l'espèce d'éréthisme qu'ils établissent dans la région épigastrique et dans toutes les entrailles.

Nous croyons, en effet, que l'on ne peut, avec fondement, attribuer à aucune autre cause qu'à cet éréthisme et aux étranglemens spasmodiques qu'il occasionne dans les viscères abdominaux, l'impression que font sur la poitrine les préparations martiales. La constriction qui a lieu dans ces cas-là, force, en quelque sorte, le sang à se porter vers les poumons, l'uterus, les vaisseaux hémorrhoïdaux, etc. et la promptitude avec laquelle les boissons adoucissantes et les émulsions dissipent souvent ces accidens, vient encore à l'appui de cette opinion.

C'est donc avec raison que les martiaux doivent être bannis du traitement des fièvres intermittentes, toutes les fois que la maladie paraît entretenue par un fond de spasme, qu'elle présente un caractère nerval, et que la délicatesse des poumons ou l'irritabilité de l'estomac en contre-indiquent l'usage. Mais

aussi ils fournissent un secours puissant lorsque l'inertie des viscères est compliquée d'engorgemens récens, ou d'un simple empâtement.

IV. Quoique les terres absorbantes ne soient pas regardées comme fébrifuges proprement dites, il n'est pas rare de les associer au quinquina dans la vue de corriger les acides des premières voies. Mais sans leur contester cette propriété chimique, et celle même de former avec ces acides un sel neutre légérement cathartique, nous croyons pouvoir les envisager sous un autre rapport. En considérant l'impression qu'elles font sur la langue et le palais quand on les promène à nu dans la bouche, on remarque qu'elles dessèchent légérement les fibres, soit en s'emparant de la rosée qui les humecte, soit par une propriété qui nous est inconnue, et qu'elles occasionnent une sorte d'empâtement. Or, ne serait-ce pas en produisant la même impression sur le canal alimentaire et en diminuant son irritabilité, que les absorbans seconderaient l'effet des fébrifuges ? On ne nous contestera pas du moins que cette dernière propriété, celle d'adoucir les fibres animales et de diminuer leur éréthisme, n'appartienne aux terres argileuses; il paraît assez évident, comme l'observe M. du Chanoy, que c'est à un principe

argilleux très-atténué, que certaines eaux minérales doivent leurs propriétés savoneuses, et les vertus médicales que l'expérience a constatées. Or, si l'on cherche à se rendre compte de la manière dont les eaux agissent, on ne pourra guère disconvenir que leur premier effet ne soit de lubréfier et de détendre tout le canal alimentaire. Qui n'a pas éprouvé une différence sensible dans l'impression que font sur les mains les eaux simples, selon qu'elles sont plus ou moins séléniteuses, ou qu'elles ont la propriété savoneuse dont nous parlons? et pourquoi cette impression deviendrait-elle nulle sur les organes digestifs quand l'expérience atteste que certaines eaux constipent, tandis que d'autres produisent un effet contraire? L'éthiologie que nous donnons de l'effet médical des terres absorbantes et des terres argilleuses, n'est donc pas sans fondement. Mais quoique nous ayons à regretter que la chymie ait, en quelque sorte, proscrit les terres bolaires et les terres sigillées qui auraient pu acquérir par l'art un degré de perfection dont elles semblaient encore éloignées, nous remarquerons ici que l'usage interne des substances terreuses demande une attention particulière. Car, si les absorbans peuvent seconder l'effet des fébrifuges, soit en corrigeant les acides qui agacent les pre-

mières voies, soit de la manière que nous l'avons exposé, il faut, si l'on en croit Hoffman, Alberti, Huxham, etc. éviter de les administrer, lorsque le canal intestinal se trouve enduit d'humeurs glaireuses, avec lesquelles ces substances peuvent former des concrétions contre nature.

Les substances argilleuses ne doivent point être données plus inconsidérément. Autant elles pourraient être utiles lorsque le canal alimentaire est dans une sorte d'éréthisme, propre à prolonger la fièvre et à lui communiquer un caractère nerval, autant il serait contraire de fatiguer ces organes par des médicamens de cette espèce, lorsqu'ils sont dans une atonie déja trop considérable. Au reste, notre opinion à cet égard ne doit être regardée que comme un aperçu dont le temps et l'observation peuvent seuls fixer la valeur.

V. Les sels alkalis ont été rangés parmi les fébrifuges, moins comme ayant par eux-mêmes cette vertu, que par une fausse analogie que la chymie a rejetée. Dans l'opinion que les propriétés de certains végétaux, tels que la petite centaurée, l'absinthe, le chamedris, etc. devaient se trouver, en quelque sorte, concentrés dans les principes salins que ces végétaux fournissaient par l'incinération,

on a d'abord donné ces sels pour tenir lieu des plantes qui les avaient fournis. Mais quoique depuis ce temps on ait reconnu l'identité de leur nature alkaline, on n'a pas laissé de les associer au quinquina, comme moyens auxiliaires; nous disons *auxiliaires*, attendu que ces sels ne contribuent à l'extinction du mouvement fébrile, qu'en faisant les fonctions d'apéritifs, et en favorisant sans doute l'atténuation des humeurs visqueuses qui concourent à l'empâtement des entrailles. Est-ce par une action chimique et immédiate sur ces humeurs glaireuses elles-mêmes, ou en sollicitant, par une sorte de titillation, l'action de l'organe intérieur, que ces substances alkalines produisent l'effet dont nous parlons? C'est une question que nous ne cherchons point à résoudre. Au reste, quelle que soit leur manière d'agir, on n'en doit pas moins consulter l'impression qu'en reçoivent les organes digestifs. Ainsi, on doit les bannir du traitement, toutes les fois que la sensibilité des entrailles, l'irritabilité du genre nerveux, la tension et l'aridité de la fibre, indiquent une disposition prochaine à l'agacement et à l'éréthisme. Leur usage, au contraire, n'est jamais plus utile que dans les cas d'atonie, et lorsque la fièvre est entretenue par des engorgemens, nés de

la faiblesse des viscères et de la viscosité des fluides (1).

VI. Certains sels neutres sont journellement employés dans le traitement des fièvres, et quelques-uns même sont regardés comme doués spécialement de la vertu fébrifuge. Tels sont le sel fébrifuge de sylvius, le sel ammoniac, etc. Mais ces médicamens ne nous paraissent agir que comme apéritifs ou laxatifs, selon la dose à laquelle on les donne. Le sel ammoniac semble, il est vrai, avoir plus que les autres la propriété d'augmenter l'excrétion de la peau; mais son action principale s'exerce d'abord sur les entrailles dont il sollicite l'irritabilité comme stimulant, et c'est sous ce point de vue que l'on peut juger de son efficacité et des motifs qui doivent le faire admettre ou le faire rejeter.

Nous sommes bien éloignés de compter

---

(1) Nous n'examinons ici que l'action des sels alkalis en elle-même, et telle qu'elle peut s'exercer sur nos organes. Car nous sommes persuadés que leur association au quinquina, ne peut que seconder ses effets en fournissant à la partie résino-extractive de ce médicament un intermède propre à en favoriser la dissolution.

parmi les fébrifuges, certaines substances salines que l'ignorance et la témérité ont préconisées, mais que la saine médecine à proscristes avec raison. Tels sont l'arsenic, *l'ens veneris*, le sucre de saturne, et autres sels métalliques qui n'ont point encore de correctif connu, et dont l'efficacité prétendue n'a pu faire oublier les funestes effets qu'on leur a vu produire.

Il est peu de circonstances, ou, pour mieux dire, il n'en est point où un médecin prudent et riche de principes lumineux, se trouve assez au dépourvu pour soumettre à une chance aussi hasardeuse la vie de ceux qui se confient en lui. Ces tentatives sont, pour l'ordinaire, les derniers efforts de l'homme superficiel et peu observateur, qui, faute de connaître les ressources de la nature et la nécessité de consulter les mouvemens organiques, change chaque jour de remèdes, et croit avoir touché les limites de son art, parce qu'il a parcouru le cercle étroit des formules les plus accréditées.

Nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer, à cette occasion, qu'il serait à desirer que l'esprit de recherche, qui semble avoir enrichi la matière médicale d'une infinité de remèdes nouveaux, se dirigeât plutôt vers l'observation des effets qu'opèrent sur les

organes les divers médicamens que l'on travaille à modifier de tant de manières.

A Dieu ne plaise que nous voulions déprécier les services que des hommes courageux et patiens ont rendus à la médecine, en multipliant les secours qu'elle peut offrir à l'humanité. Nous regrettons seulement que l'étude du *naturisme* soit si languissante, tandis que chaque jour voit paraître quelque recette nouvelle embrillantée par la chimie; mais que le défaut de succès ou l'amour de la nouveauté condamnent bientôt à l'oubli.

Quelque facilité que nous eussions à confirmer nos réflexions par des exemples, notre but n'est pas, nous le répétons, de chercher à déprimer la pharmacie moderne, mais plutôt de réduire à leur valeur des découvertes qui n'ont, pour la plupart, d'autre avantage que de s'accommoder à notre sensualité. On ne considère point qu'en déguisant les médicamens de mille manières, on énerve leur impression sur les organes, et que l'on se réduit, sans s'en apercevoir, à l'inaction.

Les anciens n'avaient qu'un petit nombre de remèdes; et cependant, quel parti n'en tiraient-ils pas dans les cas où il fallait un traitement énergique? combien de maladies restées incurables de nos jours, qui auraient eu peut-être une terminaison plus heureuse,

si le mochlique, les ventouses et le feu ne fussent pas tombés en desuétude depuis que les boissons émétisées, les minoratifs, les pastilles et le sain-bois, forment l'arsenal des hommes à la mode? Nous sommes bien persuadés que l'habitude d'une vie molle et la délicatesse de nos mœurs ont tellement influé sur la constitution des générations présentes, que rarement la prudence permettrait ces secousses hardies et tumultueuses, qui faisaient le triomphe des premiers médecins. Mais aussi, à force de se radoucir sur les moyens curatifs, on harcèle la nature sans l'aider; et ses efforts critiques, si souvent contrariés par des remèdes affaiblis, ne se marquent souvent que par des traits imperceptibles.

VII. Les eaux minérales. L'expérience a appris que ce genre de remède doit être classé parmi les fébrifuges, sur-tout lorsque la maladie est devenue chronique, et paraît entretenue par l'empâtement et l'obstruction des viscères. Mais si l'on consulte l'observation, on est bientôt convaincu que la plupart des eaux minérales n'agissent qu'en provoquant des crises plus complètes. Rarement la fièvre cède-t-elle sans quelques accès plus violens; ensorte que sa cessation est moins le résultat d'une vertu fébrifuge intrinsèque, que de la

propriété qu'elles ont d'exalter l'action trop faible des organes. Lors même que ces mouvemens critiques ne se manifestent pas aussi sensiblement, on n'en doit pas moins leur attribuer le rétablissement des fonctions, puisque ce n'est qu'à la faveur du principe vital que l'on voit renaître dans l'économie animale cette harmonie qui constitue la santé.

Nous ne ferons point ici l'énumération des diverses classes d'eaux minérales qui peuvent être employées avec avantage dans le traitement des fièvres d'accès. Le plus grand nombre empruntant leurs vertus médicales des substances métalliques, salines ou terreuses dont nous avons parlé, il est aisé de juger de la modification qu'elles peuvent recevoir de ces principes. Nous ne nous sommes point occupés, il est vrai, du gas crayeux reconnu pour être le dissolvant le plus ordinaire de ces principes, et qui se trouve tantôt dans un état de saturation, et tantôt en surabondance. Mais, comme dans le premier cas, les principes auxquels il est associé n'en éprouvent pas un changement notable, et que dans le second, il rentre dans la classe des remèdes propres à stimuler l'action organique de l'estomac et des viscères avec lesquels il sympathise, nous distinguerons, abstraction de ces

diverses substances, les eaux minérales en froides et en chaudes.

Les premières, dont la température n'excède pas le dixième degré du thermomètre de Réaumur, ont toutes un effet commun, l'impression du froid sur le canal alimentaire; impression qui en réveille l'action organique d'une manière plus ou moins durable, et qui ne contribue pas peu aux effets qu'elles produisent. Il est des personnes pour lesquelles l'eau froide bue le matin, devient un moyen aussi efficace que simple de remédier à la constipation. Les femmes de la campagne se contentent aussi quelquefois, lorsque leurs nourrissons n'ont point le ventre libre, de boire un verre d'eau froide dans le moment où l'enfant tete, et souvent ce remède produit l'effet desiré. On sait que Rhazès employait la boisson d'eau froide pour soutenir l'humeur variolique à la peau, et en accélérer la maturation. (Rhazès, *de var.* cap. VI.) Nous ne finirions pas si nous voulions rapporter toutes les preuves qui viennent à l'appui de cette aithiologie, que nous croyons bien plus propre à concilier les faits fournis par l'observation, que de recourir aux divers principes que l'analyse découvre dans les eaux minérales. Nous ne rejetons pas pour cela la vertu médicale qu'elles peuvent emprunter de ces

principes; mais nous croyons que l'impression qu'elles font sur l'estomac, ou plutôt sur tout le trajet alimentaire, tant à raison de leur température que de la quantité qu'on en boit, sont les deux principales sources des effets qu'on leur voit produire.

Quant aux eaux chaudes, celles qui, comme les eaux de Plombières, ne donnent par l'analyse qu'une quantité infiniment petite de principes médicamenteux, mais qui excellent par leur degré de pureté, ne doivent être considérées que comme relâchantes, et propres à faire cesser cette constriction spasmodique, qui se complique souvent avec les maladies chroniques quand elle n'en est pas la principale cause, et qui, dans les fièvres intermittentes nervales, peut s'opposer à l'efficacité des autres moyens curatifs. Un médecin réfléchi doit donc en restreindre l'usage aux cas qui présentent pour indication de dissiper un fond d'éréthisme dépendant de la constitution du malade, de la longueur de la fièvre, ou de l'abus des remèdes incendiaires et astringens.

Les eaux sulphureuses qui tiennent un rang distingué parmi les eaux minérales, ont la propriété reconnue d'augmenter l'excrétion de la peau, et leur influence sur la terminaison des fièvres d'accès ne peut, sous ce rapport, être révoquée en doute. L'usage néanmoins pour-

rait en être nuisible lorsque la fièvre ne dépend que de l'atonie des organes internes, et il nous semble que leur application ne promet jamais plus d'avantages que quand on a à remplir la double indication de résoudre des engorgemens invétérés, et de dissiper les froncemens spasmodiques qui s'opposent à la régularité des fonctions de la peau.

ARTICLE TROISIÈME.

Des Fébrifuges dont l'action se propage d'une manière sensible vers l'organe extérieur.

La sueur, qui, pour l'ordinaire, termine chaque paroxisme fébrile, et qui, sur la fin de la maladie, constitue quelquefois une crise complète, a dû paraître une excrétion importante, non-seulement à ceux qui ne se conduisent que par une analogie empirique, mais encore aux médecins observateurs qui ont vu des fièvres opiniâtres céder aux alexipharmaques, à un exercice violent, et autres moyens propres à exciter une sueur abondante; qui se sont convaincus en outre, que rien ne rappelle plus souvent celles que l'on croyait éloignées, que l'impression du froid et tout ce qui peut diminuer l'excrétion cutanée. Il n'en fallait pas davantage pour voir les remèdes

alexitères se multiplier sous mille formes variées, et circuler mystérieusement parmi toutes les classes de citoyens.

Ces secours, il est vrai, ont perdu de leur crédit auprès des médecins d'après les mauvais effets qu'on leur a vu produire pour avoir été donnés dès le principe de la maladie, et avant que l'humeur fébrile eût acquis un degré suffisant d'atténuation et de mobilité, sur-tout depuis que l'observation a triomphé des préjugés qui s'étaient élevés contre le quinquina. Mais, malgré cela, l'emploi des sudorifiques est encore fréquemment la ressource des malades ennuyés de la longueur d'un traitement plus rationel; et l'on ne peut nier leur efficacité dans certains cas. Si même on veut s'interroger sur les moyens prophylactiques proposés par des médecins d'un grand nom, on voit que la plupart ont pour base les diaphorétiques. Ces moyens devenus nécessaires dans les lieux où les fièvres d'accès sont endémiques, remplissent plus surement encore l'indication qu'on se propose, lorsqu'à la propriété d'exciter la transpiration insensible, ils joignent celle de soutenir le ton des organes internes. C'est sous ce double rapport que l'on doit considérer les substances aromatiques, sur-tout celles qui sont douées d'un principe extractif amer, telles que la cascarille, la

camomille, le genièvre, la zédoaire, la serpentaire de Virginie, etc. tous médicamens qui ne doivent être mis en usage que dans les cas où l'inertie des organes n'est point compliquée d'une irritabilité remarquable; dans ces fièvres, par exemple, qui ont la marche des fièvres lentes nerveuses, et dans lesquelles l'accès semble plutôt éteindre les forces vitales, que provoquer leur action.

Les spiritueux peuvent encore être envisagés sous le même aspect, mais on conçoit que le choix doit en être aussi sévère que l'usage demande à en être modéré : les esprits ardens émoussent bientôt la sensibilité des organes digestifs ; la perte de l'appétit chez les buveurs d'eau-de-vie, la pituite qui les tourmente, l'hydropisie qui termine ordinairement leurs jours, sont autant d'effets de l'endurcissement et de l'insensibilité des fibres exposées à leur impression. .

Le vin de bonne qualité, de l'aveu de tous les hommes de l'art, est, parmi les spiritueux, celui qui réunit le plus d'avantages ; soit qu'il soit donné seul, ou qu'il soit employé comme véhicule des divers fébrifuges avec lesquels on l'associe. Sous cette dernière forme, il peut en augmenter l'efficacité, et il n'est pas rare de voir les infusions vineuses triompher des fièvres d'accès qui avaient résisté aux mêmes

médicamens, dissous dans un menstrue aqueux; mais l'on conçoit que l'on est privé de ce secours toutes les fois que la fièvre est compliquée d'un fond d'éréthisme qui lui communique un caractère acritique.

Donné seul et comme cordial, le vin ne peut être considéré que comme un moyen auxiliaire et diététique. L'empirisme et la témérité en ont fait cependant un moyen curatif, en excitant une forte ivresse qui, quelquefois, a emporté une fièvre rebelle à un traitement plus méthodique; mais il est aisé de voir que ces succès ne sont dus qu'à un trouble plus considérable, à une circulation plus animée; ce n'est qu'en substituant une maladie aiguë à une maladie chronique, que l'on triomphe de l'opiniâtreté de cette dernière, et l'on sent quel danger il y aurait à recourir à un pareil moyen, sans avoir pesé les contre-indications que peuvent opposer la disposition inflammatoire de quelque viscère, la crainte d'une hémorrhagie, l'impossibilité d'enlever d'emblée l'engorgement qui prolonge la fièvre, sans avoir en un mot calculé les forces de la nature, et examiné ce qui reste de santé et de maladie.

Inutilement nous ferions ici l'énumération des divers médicamens qui peuvent, ou par eux-mêmes, ou par leur association à des fébrifuges

fébrifuges proprement dits, concourir à l'extinction de la fièvre en augmentant l'excrétion cutanée. Ce que nous avons dit jusqu'ici peut servir à les apprécier et à en régler le choix; il nous reste seulement quelques réflexions générales à faire sur les sueurs provoquées à dessein de guérir une fièvre intermittente.

Quoique nous ayons établi que la diminution successive de la transpiration et la surcharge qui en résulte pour les entrailles soient la cause la plus ordinaire de ce genre de maladies, et quoique la sueur pût paraître au premier coup-d'œil la crise la plus propre à la dissiper, ce serait une erreur que de regarder cette excrétion comme un moyen toujours assuré, et sur ce fondement de recourir aux sudorifiques dans toutes circonstances.

L'usage de ces remèdes ne peut être utile qu'autant qu'ils entraînent toute l'humeur fébrile. Mais, pour que tel soit leur effet, il faut ici, comme dans toute évacuation critique, le concours des trois conditions qu'exigeait Duret pour une crise heureuse et prompte; des forces suffisantes, des couloirs libres, et la préparation de la matière morbifique (1).

(1) *Vis naturæ, libertas meatuum, et causæ morbificæ mitificatio, quæ tria sunt ad citam crisim requisita.* (Duret in coac. p. 512).

Lors donc que le malade est affaibli par des hémorrhagies, des évacuations alvines portées trop loin, ou par toute autre cause, la prudence ne permet pas de le livrer à l'épuisement qu'occasionneraient des sueurs abondantes et provoquées par l'art; car, quand même il ne succomberait pas à cette crise, la faiblesse qui en résulterait ne ferait qu'éloigner la guérison qu'on aurait pu espérer du rétablissement des forces organiques. D'un autre côté, la violence de la fièvre, le caractère inflammatoire qu'elle peut emprunter de la constitution du sujet, ou de la saison, une obstruction invétérée et douloureuse, sont encore autant d'obstacles à l'emploi des remèdes qui n'agissent qu'en augmentant l'action organique, et en donnant aux humeurs une sorte d'expansion.

La seconde condition (*libertas meatuum*), n'exige pas seulement que la peau soit exempte de cet éréthisme qui semble lui être naturel chez quelques individus, et que lui communique quelquefois le caractère bilieux, nerval et inflammatoire de la fièvre. Il faut encore que les efforts excréteurs aient, vers la circonférence, une détermination marquée; autrement, la crise *répugnerait à la nature*, et ne serait nullement profitable. Il est, par exemple, des tempéramens chez lesquels les

selles, les urines, les hémorrhoïdes, etc. deviennent pour les malades, une voie d'excrétion habituelle que l'on ne pourrait changer facilement et sans danger.

Parmi les signes qui présagent l'utilité des sueurs, nous regardons le rhythme du pouls comme un des plus certains; non-seulement les observateurs modernes, auxquels nous devons la doctrine lumineuse des pouls organiques, autorisent notre confiance, mais nous pouvons assurer avec vérité n'avoir jamais obtenu de soulagement des sueurs, soit spontanées, soit excitées par l'art, si le pouls *sudoral* ne les avait précédées ou accompagnées.

Le commentateur Glass, en décrivant les signes de la sueur critique, nous fait également connaître l'importance que l'on doit attacher au rhythme du pouls... *Calor utique sed non urens extremum corporis habitum, extremosque pervadit artus; cutis priùs adstricta mollescit, tendines circà carpum minùs rigidi sunt ad tactum, lingua humescere incipit; sed minimè fallax et proprium critici sudoris judicium est pulsus plenus, mollis et valens* (1).

La préparation de la matière morbifique n'est pas moins indispensable pour obtenir les sueurs

(1) Comm. x, p. 187.

salutaires que pour les autres excrétions critiques. Si cette matière n'a pas reçu l'élaboration de la coction, si elle n'a une mobilité suffisante, en vain voudrait-on l'expulser par quelque émonctoire que ce fût, et encore moins par les pores de la peau. Aussi ne voit-on jamais, dans le principe de la maladie, les sueurs avoir rien de salutaire, à moins qu'elles ne précèdent quelque éruption critique, ou qu'elles ne terminent une indisposition légère, causée par la suppression subite de la transpiration insensible : *Excreta enim in principio morborum*, dit Galien, *non excernuntur ratione naturæ, sed sunt potiùs symptomata præter naturam earum, quæ sunt in corpore dispositionum.*

Ce serait donc une faute que de provoquer la sueur, dans la vue de guérir une fièvre intermittente, toutes les fois que les forces organiques sont trop affaiblies ou trop actives; que la peau semble s'y refuser, ou que la nature affecte une autre voie d'excrétion ; et lorsque la matière morbifique n'a point les qualités propres à seconder la crise.

Telle est cependant la méthode la plus généralement adoptée parmi le peuple, sur-tout parmi les habitans de la campagne ; et l'on ne peut se dissimuler qu'elle réussit assez fréquemment : mais ces exemples ne détruisent

pas l'application que nous venons de faire des principes que l'observation a consacrés; car, si l'on considère que la moitié des malades qui vivent à la campagne sont d'une constitution robuste, et capables de supporter une déperdition d'humeurs assez considérable sans un affaiblissement sensible; que chez la plupart la transpiration éprouve des diminutions fréquentes; que d'ailleurs le même empirisme qui les accable de couvertures, leur donne sur la fin de la sueur, ou du vin, ou quelque autre boisson spiritueuse, propre à soutenir l'action de l'organe intérieur, on trouvera dans cette médecine agreste une manière de provoquer les crises dont un observateur n'aurait souvent à retrancher que les excès.

ARTICLE QUATRIÈME.

Des Fébrifuges dont la principale action s'exerce immédiatement sur l'organe extérieur.

Nous devons rappeler ici que la transpiration insensible n'est point une excrétion dans laquelle la peau soit purement passive: nous avons établi sur des faits incontestables (voyez l'introduction), la faculté organique de cette enveloppe; l'espèce d'antagonisme qu'elle

exerce sur les organes intérieurs, et l'influence qu'elle a sur leurs fonctions.

Tous les moyens propres à modifier son action peuvent donc apporter quelque changement dans l'excrétion qui lui est propre, et par contre-coup, y faire participer ses antagonistes. Nous pourrions dire même que les modifications dont elle est susceptible, ouvrent un nouveau champ au médecin observateur, et lui fournissent des secours que les systêmes de pathologie humorale ont fait rejeter avec trop de dédain.

C'est sur ces principes que nous allons examiner l'action des remèdes externes qui peuvent être employés avec succès contre les fièvres intermittentes; mais en essayant d'apprécier ceux qui sont avoués des hommes de l'art, nous laisserons au temps à faire connaître les propriétés ou l'inutilité de ceux que l'empirisme et la superstition se sont efforcés de mettre en crédit.

Les premiers peuvent se rapporter aux épispastiques, aux bains, aux embrocations, aux frictions et à l'électricité. Reprenons-les par ordre.

I. Les épispastiques, sous lesquels on doit comprendre, non-seulement les vésicatoires, mais encore les sinapismes, les épithèmes et

les épicarpes irritans, ont tous la propriété connue de ranimer l'action de la peau par l'irritation qu'ils causent.

A cette propriété, quelques-uns réunissent celle d'ouvrir une voie de dépuration aux principes acrimonieux qui altèrent quelquefois les humeurs. Mais dans le traitement des fièvres d'accès, cette suppuration n'est à considérer qu'autant que la maladie doit sa première origine à quelque affection de la peau répercutée, ou qu'elle est entretenue par une humeur atrabilieuse qui doit former éruption. Dans ce dernier cas même, ne serait-on pas fondé à regarder les épispastiques moins comme évacuans que comme des stimulans, qui provoquent le travail excréteur de la peau, et, sous ce rapport, déterminent une sorte de crise cutanée plus générale? Il n'est pas de médecin un peu attentif, qui n'ait observé plusieurs fois que les vésicatoires ayant été appliqués dans la vue de rappeler à la circonférence une humeur acrimonieuse, cette humeur reparaissait dans des parties éloignées du foyer de la suppuration, soit qu'elle formât une efflorescence locale, soit qu'elle constituât une sorte d'éruption universelle. Il est plus ordinaire sans doute de voir les environs d'un cautère ou d'un vésicatoire couverts de pustules fébriles, que les parties qui en sont

éloignées; mais ne peut-on pas dire que l'action de la peau et du tissu cellulaire étant plus considérable dans le voisinage du foyer d'irritation, les résultats doivent y être aussi plus sensibles? Au reste, quelle que soit leur manière d'agir, nous allons les examiner sommairement, suivant leurs degrés d'énergie.

Le cautère actuel, rarement employé dans les fièvres d'accès, a néanmoins été d'une efficacité remarquable contre une cécité que laissaient après elles des fièvres tierces et quartes qui régnèrent parmi les troupes françaises sur les bords du Rhin en 1743 et 1744 (1). Ce moyen fut remplacé par un séton dont on obtint le même avantage. L'un et l'autre, il est vrai, doivent plutôt être considérés comme révulsifs, que comme fébrifuges, puisqu'ils agissaient moins contre la fièvre en elle-même, que contre la métastase qui la terminait. Mais il est des circonstances où ils fourniraient un secours puissant et indispensable ; lorsqu'il s'agit, par exemple, d'empêcher que la maladie ne fasse irruption sur quelque viscère essentiel, ou lorsque le spasme à l'intérieur est porté assez loin pour suspendre tout effort excréteur de la part des facultés organiques. On conçoit tous les avantages que l'on peut

(1) Collect. académ. part. étrang. t. xi, p. 311.

retirer alors d'une irritation vive, également propre à faire diversion aux étranglemens spasmodiques qui enchaînent les organes internes, et à réveiller les forces vitales prêtes à s'éteindre.

Le moxa, que le célèbre Pouteau semble avoir rendu à la médecine française, ne fait pas une impression aussi brusque que le cautère actuel, et paraît plus propre à ranimer l'action organique de la peau par l'espèce de gradation dont il est susceptible. Sous ce rapport, il nous paraîtrait mériter la préférence toutes les fois que l'inertie des organes, et sur-tout de l'enveloppe extérieure, est telle que la nature ne peut, sans des moyens héroïques, opérer ni coction ni crises (1).

Peu de médecins, avant le docteur Lind, avaient conseillé les vésicatoires dans le traitement des fièvres intermittentes; mais le danger qui accompagne ce genre de maladie dans les climats chauds, lui fait regarder ce moyen comme essentiel au traitement, toutes les fois que l'appareil des symptomes annonce quelque malignité. Quels avantages

(1) Depuis le moment où j'ai écrit ces réflexions, je trouve avec satisfaction que M. Goubier propose le moxa dans les fièvres intermittentes rebelles. Journ. de Médec. mai 1788.

en effet ne doit-on point attendre d'un remède qui a la propriété d'augmenter la transpiration insensible et de soutenir l'action de l'organe qui la fournit, dans une maladie où l'une et l'autre subissent des altérations si notables ?

Quand nous disons que les vésicatoires augmentent l'excrétion cutanée, nous le disons sur la foi de l'observation. La peau, sous leur action, devient souple et humide, et le pouls prend un rhythme sudoral facile à saisir; c'est par ces signes même que l'on peut reconnaître de bonne heure leur efficacité. Quand, au contraire, le pouls reste concentré, la peau aride, on doit juger que le spasme de l'intérieur n'a pas cédé à l'irritation du dehors, et que les vésicatoires ont été insuffisans, soit que la cause morbifique reste tellement inhérente aux viscères internes que l'on ne puisse en obtenir le déplacement (1), soit que la nature n'obéisse que lentement à la détermination que l'art veut lui donner. Telles sont, par exemple, les fièvres lentes nerveuses, et certaines maladies chroniques, dans lesquelles la métastase ne s'opère qu'après un

(1) Tel serait un calcul biliaire, la suppuration d'un viscère, son endurcissement, ou toute autre altération de cette nature.

temps plus ou moins long, et à la suite de l'irritation qu'entretiennent des pansemens journaliers.

Le degré de cette irritation est un des points qui doivent le plus fixer l'attention du médecin, s'il veut retirer des vésicatoires les avantages qu'il s'en promet. Il est des cas où elle doit être vive et soutenue; il en est d'autres où elle s'opposerait à l'effet desiré, si elle était portée trop loin. Une inertie de tous les organes, l'atonie de la peau, l'irruption du principe fébrile sur quelque viscère, fournissent autant d'indications pressantes d'ébranler le système nerveux et d'aiguillonner fortement l'enveloppe extérieure. Mais dans les circonstances contraires, une suppuration louable est plus souvent la mesure du degré de sensibilité que doit avoir cet organe pour donner une détermination convenable aux efforts excréteurs. Un agacement porté trop loin ou trop continu, peut occasionner un froncement ou un éréthisme cutané, au lieu de cette action organique plus paisible, mais plus efficace, sans laquelle les crises à l'extérieur sont incomplètes ou dangereuses (1).

(1) Il est des personnes dont la peau est tellement susceptible d'agacement, que les épispastiques,

Pour faire l'application de ces principes aux fièvres intermittentes, il faut consulter le caractère qu'elles manifestent, le danger qui les accompagne, et la saison où elles règnent. En vain, par exemple, dans une fièvre inflammatoire bilieuse ou entretenue par une cachexie scorbutique, se promettrait-on de l'application des vésicatoires les mêmes succès qu'on en aurait obtenus dans une fièvre anomale, accompagnée dès le principe de lypothimie, d'un assoupissement comateux, ou de tout autre symptome propre à faire connaître un danger imminent. De même, si l'on prend en considération l'influence des saisons sur la marche et la terminaison des maladies, on ne se hâtera pas de recourir aux

---

quelque modérés qu'ils soient, leur occasionnent des érysipèles, l'insomnie et un mal-aise universel. J'en ai vu plusieurs qui tombaient dans un amaigrissement sensible, sans qu'on pût l'attribuer à aucune autre cause qu'à cet éréthisme cutané, dont je viens de parler. La petite vérole fournit encore des preuves convaincantes de l'influence que l'action organique de la peau peut avoir sur les crises dont elle est le siège; il en est d'érysipélateuses qui portent sur cette enveloppe une telle irritation, que la suppuration en est très-acrimonieuse; dans certaines petites véroles lympathiques, le travail de la coction languit, et les pustules n'acquièrent qu'im-

épispastiques dans le printemps, où les humeurs ont une tendance naturelle à se porter vers la circonférence. Ce serait un secours superflu, à moins qu'il n'y eût lieu de présumer que, par une cause quelconque, la nature elle seule ne pourrait mettre à profit cette sorte d'*épanouissement vernal*, qui constitue une vraie crise. Mais l'automne, au contraire, fournit un nouveau motif de les employer quand ils sont indiqués d'ailleurs. Dans cette saison, comme nous l'avons dit précédemment (introduction, p.), la transpiration se reporte vers l'intérieur et y détermine une congestion souvent compliquée de spasme, à raison de l'atrabile que les chaleurs ont développée; les fièvres, sous ce rapport,

---

parfaitement cette purulence que fournissent les discrètes bénignes. Ces dernières, enfin, offrent l'image d'une action organique retenue dans de justes bornes. Je ne prétends pas que les pustules varioliques empruntent de la peau seule des caractères si disparates, mais je crois fermement que sa modification organique y a la plus grande part. Et sans cela, pourquoi la même humeur morbifique marquerait-elle la peau dans les départemens où elle est plus irritable, tandis qu'elle affecte à peine les endroits moins parsemés de nerfs et plus charnus, si l'on peut s'exprimer ainsi?

prennent aisément un caractère nerval, et sont sujettes à récidive. On doit donc ranger parmi les moyens curatifs, ceux dont l'effet est spécialement d'augmenter et d'entretenir l'action organique de la peau.

Nous observerons néanmoins que, sauf les symptomes dangereux qui peuvent exiger une prompte application des vésicatoires, leur effet est plus sûr quand on les fait concourir avec le quinquina, et après avoir satisfait aux indications que fournit la cacochylie, dont les premières voies sont, pour l'ordinaire, embarrassées. Employés dès le principe, ils ne pourraient servir d'émonctoire aux humeurs grossières qui doivent être expulsées par les intestins. Aussi voit-on les épicarpes-vésicans contribuer quelquefois sensiblement à la cessation de fièvres intermittentes qui avaient résisté aux remèdes généraux, quand la fièvre n'est plus entretenue que par une disposition au spasme et à l'agitation fébrile : succès que l'on n'eût pas obtenu, dans le principe de la maladie, d'épispastiques plus actifs.

Les épithèmes sont, comme personne ne l'ignore, des topiques qui s'appliquent sur diverses parties, mais sur-tout au creux de l'estomac, et dont la manière d'agir varie

suivant la nature des médicamens qui entrent dans leur composition (1). S'ils sont âcres et irritans, ils rentrent dans la classe des épispastiques dont ils ne peuvent, à la vérité, égaler l'efficacité. Mais la sensibilité du lieu où on les applique, la proximité des parties internes, où le spasme paraît se concentrer, compensent, en quelque sorte, leur peu d'énergie, et ne permettent pas de les reléguer parmi les remèdes inutiles.

Ceux qui sont préparés avec des substances aromatiques et spiritueuses, concourent à fortifier les viscères abdominaux par l'entremise des nerfs cutanés, qui reportent du dehors au dedans les impressions qu'ils reçoivent, ou par l'absorption de leurs principes les plus volatils. C'est ainsi que l'ail, l'ab-

(1) Nous n'entendons parler que des épithèmes formulés avec art et d'après des indications précises, et non de ces recettes monstrueuses formées sans proportion et sans choix, dans lesquelles on fait entrer un fatras de drogues de toutes espèces, qui réunissent des propriétés contraires, et qui n'ont, à proprement parler, aucune vertu distincte.

Nous devons également condamner à l'oubli ces amulettes que la superstition fait admettre, et qui n'ont d'autre avantage que de soutenir la patience du malade, et de donner à l'art, ainsi qu'à la nature, le temps d'opérer la guérison.

synthe, la tanaisie, etc. appliqués au creux de l'estomac, exercent chez les enfans leurs propriétés vermifuges, l'aloës, sa vertu purgative ; que le senneçon, appliqué sur la même région, provoque le vomissement, suivant M. J. Stedman, chirurgien Ecossais, et peut être employé avec avantage contre les fièvres tierces, pourvu que ce soit le jour d'intermission (1).

Quant aux épithèmes narcotiques, préparés avec l'opium, la jusquiame, etc. leur action se propage aussi jusqu'à l'intérieur, et peut contribuer à faire cesser, ou du moins à diminuer le spasme qui accompagne toujours le commencement de l'accès, et souvent en précède le retour dans les fièvres qui ont un caractère nerval très-marqué. Mais l'action de ces remèdes est trop incertaine et trop indéfinie pour qu'ils puissent former une partie essentielle du traitement. Un médecin sage ne doit donc les employer que comme moyens auxiliaires, et le choix qu'il en fera doit toujours répondre à l'indication principale que peut fournir le caractère de la maladie.

Les épicarpes ne diffèrent des épithèmes

(1) **Essais et observations de médecine de la société d'Edimbourg, t. 2.**

que

que par le lieu de leur application, qui, comme plus éloigné du centre, rend leur action moins prompte et moins sûre; mais, comme ces topiques sont, pour l'ordinaire, choisis parmi les rubéfians, ils agissent en multipliant à l'extérieur les points d'irritation, et cette irritation peut accélérer l'éruption atrabilieuse qui se porte quelquefois sur les avant-bras, et constitue dans certaines fièvres automnales une dépuration critique. Ceux qui sont préparés avec l'opium, ne peuvent agir que par la stupeur qu'ils occasionnent dans les nerfs, sur le trajet desquels on les applique, et qui, quoiqu'en s'affaiblissant, peut se communiquer aux plexus abdominaux. Le calme que procurent dans de vives douleurs odontalgiques quelques grains d'opium appliqués sur la tempe, prouve que l'irritabilité nerveuse peut être diminuée par la communication sympathique, comme elle peut être augmentée dans tout le systême par une douleur locale de quelque durée.

II. Les bains, quoique d'un usage peu fréquent dans le traitement des fièvres intermittentes, ont une action trop marquée sur la peau, pour ne pas offrir dans certains cas, un secours puissant auquel il serait difficile de suppléer par d'autres moyens. Mais pour

apprécier plus surement leurs effets, il faut les envisager relativement à leur température et relativement aux principes médicamenteux dont l'eau peut être chargée.

Il est un effet commun à toute espèce de bain, c'est la compression qu'exerce à l'extérieur un milieu plus dense que celui de l'atmosphère. Cette compression doit nécessairement déplacer une quantité plus ou moins considérable d'humeurs, et les reporter de la circonférence vers le centre pendant le temps de l'immersion; mais l'action organique de la peau reçoit de la température du bain des modifications qu'il est utile d'examiner.

Le bain froid non-seulement intercepte la transpiration, mais l'impression qu'il fait sur toute la surface du corps, condense la peau, lui communique une contraction subite, et la fait réagir plus fortement contre ses antagonistes. Il en doit donc résulter une augmentation sensible de l'action organique. Quant aux effets de cette augmentation sur la circulation et sur toutes les fonctions en général, ils sont trop connus pour nous arrêter à les détailler. Tirons-en seulement ce corollaire, que si le bain froid peut ranimer le ton des organes et dissiper les fièvres qui seraient entretenues par leur inertie, il serait dangereux d'y avoir recours, s'il ne restait pas aux

viscères internes assez de force pour supporter le choc de la rétropulsion.

Le bain chaud agit en sens contraire ; il communique aux fluides une expansion précipitée, et semble les diriger forcément vers la circonférence : l'agitation fébrile qui succède au bain froid, est le résultat d'une réaction plus considérable dans deux puissances antagonistes ; celle qu'occasionne le bain chaud est une suite de la résistance diminuée à la circonférence, et de la supériorité passagère que les forces du dedans acquièrent sur celles du dehors. Les organes internes débarrassés, pour ainsi dire, des obstacles qui s'opposaient à leurs efforts, jouissent pendant quelques momens de toute leur énergie, et la peau se laisse pénétrer sans résistance par les fluides qui y abordent.

Il est aisé de concevoir combien cette crise artificielle peut abréger la durée d'une fièvre d'accès en procurant une dépuration plus considérable, et en substituant à des efforts trop modérés une secousse plus tumultueuse et plus énergique. Mais l'on sent en même temps combien il serait dangereux de provoquer cette crise chez des sujets épuisés, ou de la répéter fréquemment même sur des constitutions robustes. La pléthore, la disposition au crachement de sang sont encore des

contre-indications puissantes qui ne permettent pas de recourir à ce moyen (1).

D'après ce que nous venons de dire des bains froids et des bains chauds, on serait porté à croire que le bain tiède doit tenir le milieu, et participer de l'un et de l'autre; mais il en est autrement, si on ne le considère que relativement à sa température et à l'impression qu'en reçoit l'organe extérieur. En effet, la chaleur de ce bain, quoique supérieure à celle de l'air atmosphérique, se rapproche trop de la chaleur de la peau sous les vêtemens, pour lui faire éprouver une sensation capable de changer subitement son état organique.

Les effets du bain tiède se réduisent donc à la compression de toute la surface du corps pendant le temps de l'immersion, au relâchement des fibres cutanées, à l'absorption d'une quantité plus ou moins considérable de parties aqueuses, et aux effets secondaires qui peuvent s'ensuivre.

---

(1) On ne peut se former une plus juste idée de la manière d'agir du bain chaud, ni s'instruire plus à fond des précautions qu'il exige, qu'en consultant le mémoire de M. Leroy sur les eaux de Balaruc. (Mélange de physique et de médecine, édition 1771).

Ainsi, le reflux des humeurs vers le centre, résultant de la compression qui s'exerce à la surface (1), tend à provoquer de légers mouvemens critiques, en sollicitant la réaction des organes internes, et la sollicitant avec d'autant plus d'avantages que le relâchement des fibres cutanées diminue la résistance de cette enveloppe.

Mais, si cette résistance est par trop affaiblie, il s'ensuit un effet contraire. La transpiration insensible devient moindre chaque jour, les organes internes perdent de leur énergie, faute d'une réaction suffisante à la circonférence; les digestions sont lentes et accompagnées d'aigreurs; les malades deviennent frileux et mélancoliques; quelquefois même ils tombent dans une sorte de cachexie; toutes les fonctions enfin se ressentent de la

(1) Ce reflux se marque par divers signes chez divers sujets; il en est qui ne peuvent être quelques instans dans le bain sans uriner; d'autres éprouvent une sorte de ténesme et de besoin d'aller à la garde-robe. J'ai connu une femme vaporeuse à qui le bain donnait constamment des douleurs d'entrailles et une suffocation alarmante: un adulte mélancholique ne peut prendre un bain sans éprouver des crampes douloureuses; il en est à qui ce genre de remède, continué quelques jours, donne la fièvre.

langueur avec laquelle s'exécutent celles de la peau (1).

Les bains tièdes ne doivent donc être admis dans le traitement des fièvres intermittentes, que quand il s'agira de diminuer l'irritabilité du genre nerveux, et de dissiper quelque épiphénomène spasmodique; autrement, ils ne pourraient qu'être nuisibles, et déterminer cette espèce de bouffissure qu'occasionne dans les fièvres rebelles l'affaiblissement de l'action organique.

Quant aux bains composés, on peut aisément déduire leurs vertus de ce que nous

(1) Ce tableau des altérations que cause l'abus des bains tièdes, est confirmé par mille exemples. Le soulagement que procure d'abord ce genre de remèdes dans les affections nerveuses avait servi de bàse à une méthode que l'on a voulu généraliser, et qui avait été accueillie par les gens du monde avec cet empressement que font naître l'amour de la nouveauté et le plaisir de protéger un systême. Mais l'observation en a fait voir les dangers. J'ai connu plusieurs personnes, qui, pour combattre de prétendus maux de nerfs, s'étaient tellement affaibli l'estomac par les bains, que le plus petit écart dans le régime, ajoutait à une langueur universelle qui ne faisait qu'augmenter chaque jour, et qui n'a cédé qu'aux cordiaux et aux toniques administrés avec circonspection. Quiconque, en effet, réfléchira sur les affections nerveuses, se convaincra bientôt que plus elles

venons d'exposer sur l'action des bains simples, en rapprochant les connaissances que la matière médicale fournit sur les principes des médicamens que l'on emploie. Nous remarquerons seulement que les bains toniques et nervins sont ceux qui paraissent le plus convenir à l'indication générale que présentent les fièvres intermittentes, celle de ranimer le ton de l'enveloppe extérieure; et, sous ce rapport, leur effet se rapprocherait de celui que produisent les bains froids; car bien que l'on ne puisse nier que l'eau qui se trouve absorbée dans le temps de l'immersion, char-

---

s'accroissent, plus la force musculaire diminue, et réciproquement, plus les fibres musculaires sont fortes et exercées, moins le spasme a d'empire sur le genre nerveux. Il ne sera pas difficile, d'après cela, de se rendre compte de la multitude de maux de nerfs qui affligent l'humanité dans un siècle où les passions tyrannisent, où le luxe et la mollesse ne permettent que rarement au corps de s'exercer, et où les arts semblent se disputer l'avantage de lui épargner jusqu'au plus petit ébranlement, jusqu'aux plus légères sensations extérieures; mais aussi quelles secousses l'ame n'éprouve-t-elle pas? Il n'est donc pas surprenant que les nerfs se tendent; mais il ne suffit pas de les relâcher, il faut, en outre, autant qu'il est possible, substituer la force musculaire à la sensibilité nerveuse, et ce n'est pas à force de bains et d'eau de poulet que l'on atteindra ce but.

roie avec elle partie des principes médicamenteux qu'elle tient en dissolution, nous croyons que c'est moins par cette absorption qu'il faut apprécier les vertus des bains médicinaux, que par l'impression qu'en reçoivent les fibres cutanées; impression qu'elles transmettent à l'intérieur par des irradiations nerveuses, comme nous l'avons établi précédemment (1).

III. Les embrocations et les linimens offrent encore un moyen auxiliaire, qui n'est pas à rejeter dans les cas où la fièvre ayant pris, par sa durée, un caractère nerval et acritique; on ne peut trop s'appliquer à faire perdre aux organes la disposition qu'ils semblent avoir contractée aux agitations fébriles.

C'est particulièrement au moment où le frisson s'annonce, et le long de la colonne vertébrale, que s'appliquent ces remèdes externes; afin que l'impression s'en communique plus facilement aux faisceaux que fournit la moelle épinière, et qu'elle déconcerte, si l'on peut parler ainsi, le trouble spasmodique qui s'établit alors dans tout le système.

Car il faut bien se persuader que ce moyen

(1) Conférez le mémoire de Pouteau sur les pores absorbans, Œuvres posthumes, tom. 1. p. 165 et suiv.

utile dans les cas que nous avons indiqués, présenterait bien peu d'avantages dans les fièvres humorales et dépuratoires où le frisson semble être le signal d'une attaque, d'où la nature doit sortir victorieuse. Et quoique par lui-même ce frisson ne puisse être salutaire, il semble néanmoins faire participer tous les organes au travail qui se prépare, et rendre leurs efforts simultanés.

Remarquons encore que ce genre de topique demande, comme les épithèmes, à être formulé conséquemment à l'indication qui paraît dominer. Ainsi ils doivent être toniques dans les cas de débilité, nervins et calmans lorsque la maladie est compliquée d'un spasme violent, etc.

IV. Les frictions sèches ont trop éminemment la propriété de donner de l'élasticité à la peau et d'augmenter la transpiration insensible, pour ne pas être employées avec avantage contre les fièvres dans lesquelles l'action organique est languissante; mais aussi la tension qu'elles impriment aux fibres cutanées, et l'accélération qu'elles occasionnent dans la circulation, ne permettraient pas d'y avoir recours dans les fièvres d'accès inflammatoires, dans celles qui se rapprochent des fièvres ardentes, qui rendent la peau sèche et brûlante,

ou qui se manifestent à la suite des constitutions sèches de l'atmosphère.

En revanche elles fournissent un secours efficace, tant curatif que prophylactique, contre les fièvres intermittentes produites par une température long-temps froide et humide, contre les fièvres endémiques et celles qui inclinent vers le caractère scorbutique.

Pour produire un effet sensible, ces frictions doivent être faites journellement avec des flanelles ou des brosses sur tout le long de l'épine et sur la région abdominale. Nous recommanderons en passant ces frictions abdominales aux personnes chargées d'embonpoint, et qui mènent une vie sédentaire. Aucun moyen peut-être, si ce n'est l'exercice, n'est plus propre à prévenir l'empâtement des entrailles et les affections nombreuses qui en dépendent. Au lieu de cette précaution peu gênante, il est très-ordinaire de voir recourir aux liqueurs spiritueuses, pour ranimer quelques instans l'action des viscères; mais l'expérience atteste journellement les effets nuisibles qu'elles produisent tôt ou tard, tandis que les brossemens employés dans le cas que nous indiquons ne présentent aucun inconvénient.

V. L'électricité, au rapport de MM. Ca-

vallo (1), Wilkinson et Syme, a une efficacité peu ordinaire contre les fièvres intermittentes, puisque, selon le premier, deux ou trois électrisations suffisent quelquefois pour opérer une guérison complète. Nous ne nous permettrons pas d'indiquer les circonstances où ce moyen convient et doit être rejeté, c'est à l'observation à nous apprendre si les étincelles et les secousses électriques ne sont pas plus salutaires dans les fièvres humorales simples (qui forment la classe la plus nombreuse), que dans celles qui ont manifesté dès le principe un caractère nerval, et qui sont accompagnées d'un éréthisme universel et de mouvemens spasmodiques.

Quoi qu'il en soit, nous sommes portés à penser que l'électricité exerce sur tout ses propriétés comme un stimulant propre à exciter l'action organique de la peau, puisqu'au rapport de M. Wilkinson, les malades se mettant au lit presque aussitôt après leur électrisation; ils éprouvent une sueur abondante, qui leur est extrêmement avantageuse (2). Le sentiment douloureux qu'occasionnent les

(1) Voyez mémoire sur les diff. man. d'administrer l'électricité par M. Mauduyt, 1784.

(2) Note du traducteur de Lind. Essai sur les malad. des Européens dans les pays chauds, t. 2, p. 172.

étincelles, la rougeur de la peau dans le lieu d'où l'aigrette est sortie et l'accélération du pouls viennent appuyer cette aithiologie, que nous ne donnons toutefois que comme un aperçu sur lequel l'observation n'a point encore prononcé.

Parmi les moyens curatifs que nous venons de passer en revue, il en est beaucoup qui n'appartiennent pas plus aux fièvres intermittentes qu'à toute autre maladie, et que nous paraîtrons peut-être avoir trop légérement qualifié de fébrifuges. Mais si l'on se rappelle les différences que présente la classe des fièvres d'accès, l'impossibilité de les soumettre toutes à un traitement uniforme, et la nécessité de faire connaître les moyens propres à remplir les diverses indications qu'elles fournissent, on concevra que nous ne nous sommes servi de la dénomination générique de fébrifuges, que pour nous accommoder à l'usage, et non pour désigner des remèdes consacrés exclusivement à la curation des fièvres d'accès. Qu'importe d'ailleurs le nom des instrumens que l'on emploie, pourvu que l'on connaisse la manière de s'en servir et les cas où ils conviennent? C'est une tâche qui nous reste encore à remplir par rapport au remède le plus universellement employé contre les maladies qui nous occupent.

CHAPITRE V.

Du Quinquina.

De tous les remèdes consacrés au traitement des fièvres intermittentes, aucun n'est d'une efficacité plus reconnue, ni d'un usage plus général que le quinquina. Ce serait néanmoins s'abuser que de croire qu'il doive réussir dans tous les cas. Il en est où il échoue, et d'autres où il est évidemment nuisible. Cette différence dans ses effets ne peut provenir que de ses propriétés intrinsèques, ou de son application.

En effet, telle fièvre qui a résisté à du quinquina de médiocre qualité, cède à celui qui est mieux choisi, et doué d'une propriété plus fébrifuge, ou diversement préparé. De même le meilleur quinquina, donné sous la forme la plus convenable, n'a de succès assuré, qu'autant que la maladie en comporte l'usage; nous devons donc nous occuper de ses propriétés spécifiques et de ses propriétés relatives. Ces deux objets biens connus, non-seulement rendraient la méthode curative moins douteuse, mais contribueraient en outre

à concilier des opinions qui se heurtent, et des observations qui se contrarient (1).

ARTICLE PREMIER.

Des qualités intrinsèques du Quinquina.

Il serait étranger à notre plan, de nous occuper de l'histoire naturelle du quinquina, et de la manière dont il fut connu en Europe, vers le milieu du siècle dernier. Ces détails curieux, mais étrangers à l'usage qu'on en fait dans la pratique de la médecine, se trouvent dans la plupart des auteurs qui ont écrit sur ce médicament, et nous ne ferions que les répéter. Considérons-le dans les principes que

(1) Malgré la célébrité de l'auteur de l'avis au peuple, on ne lit point sans étonnement cette assertion trop indéfinie, et à laquelle le peuple ne peut que donner encore une plus grande étendue : « L'on « a un remède *immanquable* pour la guérison de ces « fièvres, c'est le kina ou kinkina ; ainsi l'on est « toujours sûr de les dissiper, et il n'y a de difficulté « que celle de savoir s'il n'y a point d'autre cause « de maladie compliquée avec la fièvre, à laquelle « le kina pût nuire ; s'il y en a, il faut les détruire « par leurs remèdes particuliers ». (Avis au peuple sur sa santé, édit. 1776, t. 1, pag. 272.

Certainement il existe beaucoup d'exemples de fièvres rebelles au quinquina, quoiqu'administré de

l'analyse peut en extraire, et sous les formes diverses sous lesquelles il peut être employé.

§. I.

Du choix du quinquina et de ses principes.

Le Pérou a été pendant plus d'un siècle le seul climat, qui fournit à l'Europe l'écorce du quinquina; d'où lui est venu le surnom d'écorce du Pérou, qu'il conserve encore assez généralement, et qui, moins connu du vulgaire, sert quelquefois à tromper le préjugé qui s'oppose à son usage; mais on en a découvert dans plusieurs autres cantons du nouveau continent, au nouveau Mexique,

---

bonne heure à forte dose, et après les préparations d'usage : dira-t-on qu'elles sont compliquées d'une autre cause de maladie? Et regardera-t-on comme complication étrangère à la fièvre, un engorgement du foie ou de la rate, la présence d'une humeur atrabilieuse, la cessation d'un flux hémorrhoïdal, et tout ce qui peut donner à la maladie un caractère nerval, lorsque la fièvre d'accès aura été la seule maladie sensible que ces causes auront fait naître, et qu'elle disparaît aussitôt qu'elles sont détruites? Ce serait une subtilité d'école; et si l'on veut en faire la base d'une distinction clinique, il sera difficile de trouver dans le peuple des observateurs assez déliés pour la saisir.

à Saint-Domingue et à la Martinique, dans l'Amérique Septentrionale (1) et aux environs de Santa-Fé dans l'Amérique Méridionale (2). Malgré ces ressources multipliées, et d'autant plus précieuses que la consommation de cette écorce est devenue très-considérable, le Pérou et la Martinique sont les seuls endroits d'où le quinquina nous vienne en assez grande quantité pour faire un objet de commerce, et subvenir à nos besoins. Celui

---

(1) Voyez l'intéressant mémoire de M. Mallet, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, sur le quinquina piton, inséré dans la séance publique de cette faculté pour l'année 1779.

(2) M. Galvès, ministre de la cour d'Espagne, ayant le département des Indes, a fait adresser à la société royale de médecine de Paris des échantillons de deux espèces de quinquina nouvellement découverts dans le royaume de Santa-Fé, sous une latitude égale à celle de Loxa (*). L'examen botanique et l'analyse comparée de MM. d'Aubenton, Macquer, de Jussieu, Buquet et Cornette, concourrent à prouver que l'une de ces espèces est le quinquina rouge du Pérou, et l'égale en bonté; et que l'autre, semblable en tout au quinquina blanc de la même contrée, ne fournit, comme lui, que peu de principes extractifs, et paraît dépourvu de la vertu fébrifuge. (Histoire de la société royale de médecine de Paris, année 1782, pag. 252).

(*) Ville du Pérou où se fait le commerce du quinquina.

de la Martinique est désigné dans les colonies par le nom de quinquina piton qu'il conserve parmi nous.

Cette espèce se distingue du quinquina ordinaire par la grandeur de ses morceaux, qui sont larges, cassans, peu ligneux, d'une couleur rouge-brun, d'une odeur légérement aromatique, et d'une amertume considérable, qui laisse une impression durable dans la bouche, et y excite une sorte de chaleur. Le quinquina du Pérou, au contraire, est le plus souvent en petits morceaux roulés, d'une couleur rouge, moins décidée, d'une amertume moins sensible, et laisse plus aisément percer la sensation de moisi; il semble aussi plus ligneux et moins net dans sa cassure.

Ces différences deviennent plus sensibles à mesure que ces deux espèces passent entre les mains de l'art. La pulvérisation seule fait apercevoir dans le quinquina piton une intensité de couleur que n'a pas le quinquina ordinaire, et qui semble être l'indice du plus ou moins de qualité dont cette écorce est douée. Non-seulement les observations de M. de Jussieu nous apprennent que de toutes les variétés que présente le quinquina, le rouge est le plus efficace en Amérique comme en Europe; mais l'analyse comparée des chymistes modernes, parmi lesquels on doit citer

MM. Bucquet, Cornette et de la Planche, prouve encore que la partie extractive du quinquina se trouve en plus grande proportion, selon qu'il prend une couleur rouge plus intense dans la pulvérisation. C'est donc spécialement sur cette marque extérieure, facile à saisir, que doit porter le choix de ce médicament, quand on désire qu'il opère des effets prompts sous un petit volume. Mais, comme il n'est pas toujours possible de se procurer sur le champ le meilleur quinquina, il est un moyen simple de donner à celui du commerce une qualité supérieure à celle qu'il a naturellement; il suffit de n'employer que la partie qui résiste le plus à la pulvérisation, et que l'expérience a appris être la plus chargée de principes extractifs.

« Les apothicaires instruits et jaloux de leur réputation, dit M. Cornette (1), ont coutume

(1) Instruit par ces réflexions de M. Cornette, j'ai recommandé cette précaution aux apothicaires de notre ville, et je puis affirmer en avoir obtenu une différence frappante dans les effets fébrifuges. Je dois dire même avoir été autant secondé par le désintéressement de ces hommes honnêtes, que par leur exactitude et leur empressement à se procurer les remèdes que la pharmacie moderne peut découvrir ou perfectionner. Je saisis avec plaisir cette occasion de rendre à leur zèle et à leur probité un hommage qui leur est dû.

de séparer, par le moyen du tamis, la première poudre du quinquina. Cette méthode, qui est celle de M. Baumé, est d'autant plus avantageuse, que la première est toujours plus chargée d'une partie ligneuse très-inférieure en vertu; puisqu'une livre de ce quinquina fournit à peine un demi-gros d'extrait sec par once; et je ne doute point qu'en séparant successivement les deux ou trois premières poudres par le même moyen, on ne parvienne à se procurer de bon quinquina avec du quinquina commun. » (Histoire de la société royale de médecine. *Loco citato.*)

Toutes ces précautions doivent avoir principalement pour objet l'usage interne du quinquina en substance; afin de ne point fatiguer l'estomac par des parties grossières qui ne font qu'augmenter le volume du remède, et rebuter les malades; mais, comme ce choix deviendrait nécessairement dispendieux, s'il avait lieu pour toutes les circonstances où l'on peut employer le quinquina, et qu'il en résulterait bientôt une disette encore plus préjudiciable; celui d'une qualité inférieure doit être destiné pour les cas où l'on n'a pas besoin d'une aussi grande énergie; lorsqu'on le fait entrer, par exemple, dans les apozèmes, dans les lavemens, et sur-tout pour l'usage exté-

rieur, devenu si considérable dans les hôpitaux (1).

L'avantage de ne faire prendre dans certains cas que la partie vraiment médicamenteuse et fébrifuge de cette écorce, a porté plusieurs chymistes à en faire l'analyse (2).

---

(1) Malgré l'avantage réel de n'employer dans le traitement des grandes plaies que des médicamens choisis, l'on ne peut s'empêcher de dire, que les vertus anti-septiques de cette écorce ont trop fait perdre de vue celles des plantes indigènes qui pourraient y suppléer, et diminuer la consommation d'un médicament toujours cher et toujours dans le cas d'être économisé, puisqu'il ne croît point dans nos climats. Il est à présumer, par exemple, que la fleur de camomille, à laquelle Pringle avait trouvé à un degré si éminent la propriété d'arrêter la putréfaction, pourrait, dans bien des cas, être substituée au quinquina, sur-tout en y ajoutant, dans une proportion plus ou moins grande, la décoction de tan, qui augmenterait la vertu tonique de la camomille. Cet objet est d'autant plus digne de fixer l'attention de Messieurs les chirurgiens d'hôpitaux, qu'en économisant la dépense, ils assureraient un remède de plus à l'humanité indigente.

(2) Parmi ces chymistes, on doit sur-tout consulter Cartheuser (Fondamenta mater. medicæ, t. 4, p. 267.)

Rouelle (Tableau de l'analyse chymique, p. 27 et 59).

Leurs travaux rapprochés nous découvrent dans le quinquina une substance extractive dissoluble dans l'eau, une substance résineuse, une substance indissoluble dans tout autre menstrue que quelques acides, et qu'on peut regarder comme de nature terreuse; enfin, la partie ligneuse et parenchymateuse de l'écorce. Tels sont les principes que l'on peut rendre palpables, et qui ont servi de base à ses diverses préparations.

La proportion de ces principes varie selon l'espèce et la qualité du quinquina qui les a fournis; en sorte que l'on ne peut avoir à cet égard que des à peu près; mais il n'en demeure pas moins constant que la partie extractive y est plus abondante que la partie résineuse, et celle-ci beaucoup plus que la partie terreuse.

Beaumé (Elémens de pharmacie, dernière édition).

M. Poulletier de la Salle (Pharmacopée de Londres, t. 2, p. 46. *et suiv.*). Ouvrage dont tous les médecins jaloux des progrès de leur art désireront la continuation.

M. Parmentier, dans les notes dont il a enrichi la chymie hydraulique de M. de la Garaie, édition 1775.

MM. Buquet et Cornette (*loco citato.*)

M. de la Planche (*loco citato.*)

Le dispensaire de Lewis, etc.

I. La substance extractive forme elle seule environ la septième partie du quinquina ordinaire, et s'obtient par les menstrues aqueux; mais non sans quelque différence, selon que l'on emploie une simple infusion ou une décoction plus ou moins continuée.

L'extrait préparé par infusion, ou par la trituration dans l'eau froide, selon le procédé de M. de la Garaie, est sous forme sèche et écailleuse; d'une couleur rouge-brun, et d'une saveur amère; il ne se dissout ni dans l'esprit-de-vin, ni dans l'éther, et les aqueux même ne le redissolvent pas aussi promptement que semblerait l'annoncer sa tendence à s'emparer de l'humidité de l'air. C'est cet extrait que l'on emploie sous la dénomination impropre de sel essentiel de quinquina, ou de sel essentiel de la Garaie.

L'extrait par décoction d'une consistance plus molle, d'une couleur rouge plus foncée, s'obtient dans une plus grande proportion, n'attire point l'humidité de l'air, fournit à l'esprit-de-vin et à l'éther une plus grande quantité de parties dissolubles, mais il est doué d'ailleurs de la même saveur et des mêmes propriétés que le précédent.

La différence que ces deux préparations offrent à l'œil du chymiste, tient à ce que l'ébullition long-temps continuée, dissout une

plus grande quantité de la substance résineuse, qui, dans les végétaux, se trouve tellement unie avec la partie gommeuse, que malgré leur indissolubilité dans les menstrues qui leur sont étrangers, il est très-difficile de purger exactement l'une ou l'autre de ces substances, de celle qui lui était associée, et sur laquelle on n'opère pas.

C'est cette difficulté qui avait porté le célèbre Rouelle à donner aux extraits des végétaux la dénomination d'extracto-résineux ou de résino-extractifs, selon que c'était la partie dissoluble dans l'eau ou la résine qui dominait.

II. La partie résineuse du quinquina avait été soupçonnée par quelques chymistes être le principe vraiment médicinal et fébrifuge de cette écorce, mais il paraît au contraire qu'elle a, toutes choses d'ailleurs égales, moins de vertu que la substance extractive, puisque, suivant l'éditeur de la pharmacopée de Londres, la teinture spiritueuse de cette écorce a beaucoup moins d'amertume que l'extrait aqueux. Aussi cette dissolution dans l'esprit-de-vin, et l'extrait qu'on en peut retirer sont-ils très-peu usités maintenant, à moins qu'on ne veuille y assimiler l'infusion qui se prépare avec le vin, et que l'on emploie sous le nom de vin de quinquina. Mais comme ce

menstrue surabonde en parties aqueuses, on doit plutôt considérer cette dissolution comme mixte que comme propre à fournir un extrait purement gommeux, ou seulement résiniforme.

III. Quant à la partie terreuse que M. Poulletier de la Salle n'a trouvée dissoluble que dans quelques acides, elle ne présente, absolument parlant, aucune propriété connue, et conséquemment nous ne nous en occuperons pas. Nous ne prétendons pas pour cela qu'elle soit absolument inutile, et peut-être seconde-t-elle, dans certains cas, l'efficacité des deux autres substances, soit par son association aux acides qui peuvent exister dans les premières voies, soit en augmentant *le leste* de l'estomac, et servant, ainsi que la partie ligneuse, de point d'appui à l'action organique de ce viscère. Quoi qu'il en soit, il est des circonstances où le quinquina en substance semble l'emporter sur les divers extraits que la pharmacie en a retirés.

§. II.

Des formes diverses sous lesquelles on peut administrer le quinquina.

Ce médicament peut être employé en substance ou dépouillé des parties grossières et

parenchymateuses qui constituent plus des trois quarts de son volume.

En substance. Il se donne simplement en poudre incorporé dans les opiats, les bols, les électuaires, ou simplement délayé dans un véhicule. Souvent c'est la répugnance ou la facilité du malade à prendre les remèdes qui décident de la forme sous laquelle le médecin le prescrit. Il faut convenir néanmoins que cette forme n'est point indifférente à ses effets, puisqu'en masquant son amertume et l'impression qu'il fait sur les organes du goût, on affaiblit celle qu'il doit exercer sur l'estomac, et sur tout le trajet alimentaire. Cette réflexion deviendra plus sensible, lorsque nous nous serons occupés de son action. Mais nous pouvons poser pour principe que l'usage de donner ce fébrifuge en opiat est le plus général, et présente le moins d'inconvéniens. La facilité de l'incorporer dans un corps muqueux ou sucré, et de garantir par là le palais et l'arrière-bouche de son astriction, n'empêche pas qu'il ne se délaie assez promptement dans l'estomac pour y exercer sa vertu fébrifuge. Si cependant on l'associait à des corps gras et peu dissolubles, il serait à craindre que l'excipient n'énervât l'efficacité du médicament, comme nous le disions tout à l'heure; et voilà pourquoi l'on ne pourrait que

blâmer la méthode d'en former des bols avec le beurre frais, comme cela se pratique quelquefois dans les campagnes.

Peut-être même s'expose-t-on à la diminuer cette efficacité en le donnant délayé dans le lait de vache, les émulsions ou le chocolat, comme le recommandent Lind et son traducteur. L'énergie que lui donnent les liqueurs spiritueuses, autorise du moins à croire que celle qu'il a par lui-même peut être affaiblie par les véhicules adoucissans dont nous parlons. Mais comme la prudence conseille de n'user de ce fébrifuge à titre de spécifique, qu'après avoir essayé, si l'on peut parler ainsi, la sensibilité des organes, c'est alors que l'on peut réunir à une sage circonspection, l'avantage de s'accommoder au goût des malades. Il est des circonstances, au contraire (et nous en rapporterons des exemples), où tout délai pourrait être funeste, et où le quinquina délayé dans le vin, devient un fébrifuge aussi puissant qu'indispensable. C'est donc à l'observateur à choisir l'excipient ou le véhicule qu'il croira le plus propre à augmenter ou à diminuer l'activité du médicament qu'il emploie.

Quoi qu'il en soit de la forme sous laquelle le quinquina se donne en substance, sa dose pour les adultes est d'un demi-gros ou deux scrupules, plusieurs fois le jour.

Quand on veut le faire prendre dépouillé de ses parties grossières et ligneuses, on peut employer l'extrait sec ou l'extrait mou, soit seuls, soit incorporés avec d'autres médicamens sous forme de bols ou d'opiat. La difficulté que l'on éprouve à dissoudre complétement ces extraits, rend cette méthode préférable à la forme liquide qu'on pourrait leur redonner. C'est sur-tout une attention que l'on doit avoir pour les malades de la campagne, que la plus petite chose embarrasse, et chez lesquels l'exécution des formules est très-inexacte si le médecin n'a pas soin de les réduire à leur plus grande simplicité. La dose de ces extraits varie depuis douze grains jusqu'à un demi-gros, selon l'âge, le tempérament et l'exigence des cas.

Un autre moyen de ne faire prendre au malade que les principes les plus dissolubles du quinquina, est l'infusion et la décoction dans l'eau ou dans le vin.

Par la première on obtient, comme nous l'avons dit dans le paragraphe précédent, les principes qui forment par l'évaporation l'extrait sec de la Garaie, et ces principes s'y trouvent en moindre quantité que dans la décoction; mais aussi elle conserve sa transparence, est moins dégoûtante, et mérite la préférence lorsque l'indication d'administrer

le quinquina est combattue par un reste d'éréthisme du canal alimentaire. D'un autre côté, si la dose de ces principes était plus fixe et ne variait point selon la qualité du quinquina que l'on emploie; dissous dans un menstrue plus volumineux, ils nous paraîtraient plus propres à produire de prompts effets, que donnés en même quantité sous forme d'extrait. Cette différence tient à ce que l'impression de ces principes s'exerce non-seulement sur les fibres organiques de l'estomac, mais encore sur celles de l'arrière-bouche, du palais et de l'ésophage, et se trouve en un mot distribuée avec plus d'égalité; au lieu qu'un médicament peu volumineux et enveloppé avec soin, ne peut affecter la sensibilité de l'ésophage. Et cependant plusieurs motifs autorisent à penser que l'impression que reçoit des médicamens cette portion du canal alimentaire, contribue aux changemens qu'ils doivent opérer à l'intérieur.

En effet, l'ésophage partage trop visiblement les affections morbifiques, non-seulement du trajet alimentaire, mais même des viscères abdominaux, pour ne pas leur renvoyer à son tour les sensations qu'il éprouve en fournissant passage aux substances qui le parcourent à nu. Il est donc des circonstances où, comme nous le disions il n'y a qu'un mo-

ment, l'on ne peut masquer la saveur d'un remède sans restreindre son action.

On peut appliquer les mêmes réflexions à la décoction, qui, toutes choses d'ailleurs égales, se trouve chargée d'une plus grande quantité de substance extractive, et produit des effets plus prompts. Aussi les bons praticiens la préfèrent-ils toutes les fois que, ne pouvant donner le quinquina en poudre délayée, ils ont pour indication d'écarter un danger imminent, soit dans les fièvres d'accès, soit dans les fièvres lentes nerveuses et dans les cas d'une dissolution gangreneuse des humeurs. La dose du quinquina employé de cette manière ne peut être fixe ni soumise à des règles strictes; c'est au médecin à juger par le caractère de la maladie et par le danger qui l'accompagne, de l'énergie qu'il doit donner à ses moyens curatifs. Il est rare cependant que cette dose, tant pour l'infusion que pour la décoction, soit au-dessous d'une demi-once, et excède deux onces de quinquina pour chaque pinte de liquide.

Le vin, que l'on emploie quelquefois à la place des menstrues aqueux, ne paraît pas propre à opérer une dissolution plus complète des principes du quinquina; mais s'il n'en augmente pas les propriétés chymiques, il ne peut que donner plus d'intensité à son

action par celle qu'il exerce lui-même sur les organes, comme nous l'avons dit ci-devant.

Nous renvoyons donc aux dispensaires pour ces préparations vineuses et pour la dose à laquelle elles doivent être données.

La difficulté de faire avaler aux enfans et à certains malades un médicament qui les rebute, a fait imaginer les lavemens de quinquina, et l'expérience atteste que souvent ils ont guéri des fièvres qui n'eussent vraisemblablement pas cédé sans ce secours; ces lavemens se préparent avec une forte décoction de cette écorce, ou simplement avec l'écorce même, réduite en poudre et délayée dans un véhicule approprié. La dose pour la décoction peut être depuis une once jusqu'à deux et trois, suivant l'exigence des cas; en poudre, elle ne doit pas excéder une once pour les adultes; et pour les enfans, elle doit être restreinte à proportion de leur âge et de leur tempérament; sur quoi il faut consulter aussi le danger qui les menace.

Ces lavemens ne doivent être donnés, suivant le conseil de Lind, qu'après avoir été précédés d'un lavement laxatif, afin de vider les matières fécales, et permettre à la décoction fébrifuge de parcourir plus librement les gros intestins, et d'y séjourner plus longtemps : dans la vue de prolonger ce séjour,

le même auteur conseille d'y joindre la teinture thébaïque (1).

Cette précaution d'associer dans ce cas l'opium au quinquina, non-seulement diminue la vertu purgative qu'il exerce souvent, mais peut aussi prévenir le ténesme et le gonflement hémorrhoïdal qui résulte de son astriction sur les intestins ; mais malgré ces inconvéniens, auxquels il est facile de remédier par des lavemens mucilagineux et autres moyens connus, cette manière d'administrer le quinquina n'est nullement à rejeter dans les cas même où l'on peut faire prendre ce médicament par la bouche, puisqu'elle tend à accélérer la cessation de la fièvre et à soulager l'estomac, qui, comme la patience des malades, se fatigue quelquefois du long usage de ce fébrifuge.

Nous aurions pu nous étendre davantage sur les préparations et les doses d'un remède devenu si général ; mais outre que ces objets se trouvent détaillés dans les traités élémentaires de pharmacie et dans les bons dispensaires, il suffit d'avoir fait connaître les formes sous lesquelles il est le plus ordinairement employé, et d'avoir indiqué les bornes dans lesquelles l'on doit se renfermer en le prescrivant.

(1) Appendice sur les fièvres intermittentes.

ARTICLE SECOND.

Des propriétés relatives du quinquina.

Quelque bien combinés que soient les principes qui composent un mixte, quelque perfection qu'ils acquièrent entre les mains du chymiste qui en forme un médicament, la médecine n'en recevrait encore qu'un secours douteux ou nuisible, si celui qui l'administre, ignorant quels changemens ce médicament doit opérer dans nos fonctions, n'avait pas des motifs suffisans pour l'admettre ou le rejeter. Il est donc indispensable de bien connaître l'action du quinquina avant que de l'employer; puisque, sans cela, l'usage que l'on en pourrait faire, serait purement empirique. De cette action bien connue sortiront les règles qui doivent en diriger l'application.

§. I.

De l'action, ou, si l'on veut, des vertus médicales du quinquina.

Nous n'entreprendrons point de rechercher le mécanisme par lequel le quinquina opère un changement quelconque dans la disposition actuelle de nos organes et les qualités de nos humeurs.

humeurs. C'est ce changement même qu'il nous importe de connaître, et qui n'est que le premier effet sensible de l'impression que reçoivent les viscères. Porter ses recherches plus loin, ce serait s'exposer aux écarts de l'imagination; et comment d'ailleurs cette impression pourrait-elle se dévoiler à nos yeux, si ce n'est par le rapprochement des effets qui en résultent?

C'est pour avoir franchi ces bornes que parmi tant d'opinions diverses sur la manière d'agir du quinquina, aucune ne peut se concilier avec les faits les plus essentiels, ni fournir des corollaires pratiques applicables au plus grand nombre de cas.

Le supposer doué de la faculté occulte de se combiner avec le principe fébrile, et d'en corriger les qualités nuisibles, de même que deux substances chymiques se neutralisent à la rencontre l'une de l'autre, et s'enlèvent réciproquement leurs propriétés caractéristiques, ce serait s'étayer de deux hypothèses également inadmissibles. Car l'existence d'un levain fébrile particulier aux fièvres intermittentes, n'est pas moins invraisemblable que la faculté attribuée au quinquina d'être son correctif, n'est contraire à l'expérience. En effet, si telle était sa manière d'agir, il exercerait ses vertus fébrifuges dans tous les temps

de la maladie, dans quelques circonstances, et sous quelque forme qu'il fût donné, et l'observation atteste qu'il n'a de succès certain qu'autant qu'il est administré à propos.

On ne peut pas dire avec plus de fondement que, comme astringent, il ferme le passage des secondes voies aux levains fébriles contenus dans les premières. Suivant cette opinion, les astringens les plus forts seraient aussi les fébrifuges les plus efficaces; ce qui répugne à la saine pratique. D'ailleurs, l'observation a appris que l'usage du quinquina est souvent suivi de sueurs critiques, d'éruptions même qui n'auraient pas lieu, si la matière morbifique eut été forcément retenue dans les premières voies.

Voudrait-on que par sa vertu anti-septique, il corrigeât la cacochylie putride qui a paru à quelques-uns la cause matérielle des fièvres d'accès? Mais outre que cette putridité n'a pas lieu dans toutes les fièvres dont le quinquina est le remède vraiment curatif, comment se ferait-il qu'une légère dose de ce fébrifuge placée peu de temps avant le paroxisme, opérât une guérison que n'avaient point procurée plusieurs onces du même médicament, parce qu'elles avaient été données à contre temps, ou à des intervalles trop longs et trop éloignés de l'accès? Tous les momens ne sont-

ils pas convenables pour arrêter le mouvement destructeur de la putréfaction ? Et comment encore dans cette hypothèse un purgatif, dont le principal effet est d'évacuer la cacochylie des premières voies rappellerait-il si souvent une fièvre, dont la cause serait enlevée ?

Essayons de substituer à ces opinions dont nous avons cru devoir montrer l'erreur une aithiologie qui s'accorde avec l'observation. Considérons le quinquina comme une substance amère et légérement styptique, participant conséquemment des propriétés des amers et des astringens.

Les premières, comme nous l'avons dit plus haut, portent leur impression immédiate sur le canal alimentaire, et en sollicitent l'action organique. Mais cette impression, qui causerait une irritation spasmodique, si elle était trop considérable, sert à fortifier les fibres musculaires et à rendre leurs contractions plus régulières et plus aisées, lorsquelle n'est point excessive. C'est ainsi que l'aloès, à petite dose, excite l'appétit et fait cesser une diarrhée entretenue par le relâchement du canal intestinal, tandis qu'il irrite et purge avec excès, s'il est donné avec peu de circonspection.

Comme amer, le quinquina doit donc être regardé comme tonique, et son amertume, que l'on pourrait dire être moyenne entre

les deux extrêmes connus de cette saveur, en permet un usage continué quelque temps, sans avoir trop à redouter l'irritation qui s'ensuivrait, si elle avait plus d'intensité.

En considérant l'effet des astringens sur les fibres animales, nous avons fait voir également que celles qui étaient soumises à leur action, devenaient plus denses, plus élastiques, et acquéraient une sorte de rigidité, lorsque l'astriction était portée à un haut degré. Nous avons en même temps remarqué que dans ce dernier cas ils fronçaient les couloirs, s'opposaient aux excrétions, et semblaient enchaîner le jeu des organes.

Cette propriété se trouve donc encore dans un degré desirable dans le quinquina, qui, si l'on formait une échelle de la faculté astrictive des végétaux, devrait être placé, à peu près entre le quart et le tiers de cette graduation (1), et qui, conséquemment ne présente

(1) Ce n'est que par aperçu, et pour rendre comme nous le concevons, le degré d'astriction du quinquina, que nous lui assignons ce rang, mais non pour le fixer au juste, puisque cette entreprise exigerait un grand nombre d'expériences, incompatibles avec une pratique étendue. Je me suis borné à examiner la teinte que pourraient donner à une eau minérale ferrigineuse(*) que j'essayais, la noix de galle,

(*) Celle de Vrigny, dont j'ai parlé dans la topographie de la Normandie par M. Lepec.

pas les inconvéniens des forts astringens. Sous ce double rapport, nous le répétons, le quinquina paraît réunir, au degré le plus convenable, les principes propres à redonner de l'action aux organes sur lesquels il agit. Plus amer, il fut devenu irritant (1), plus styptique, il aurait occasionné un éréthisme nuisible, et aurait suspendu les oscillations organiques, si nécessaires à la guérison des

---

le quinquina piton et un quinquina du commerce en petits morceaux roulés et de couleur de cannelle à l'intérieur. Le premier de ces réactifs a donné, au bout d'un quart d'heure, une couleur noire, dans laquelle on distinguait une nuance violette; le quinquina piton avait donné, au bout d'une demi-heure, une couleur vineuse; le dernier avait à peine changé la couleur naturelle de l'eau, après six heures d'infusion. Il n'est pas besoin de dire que la quantité d'eau et de réactifs, étaient les mêmes dans cette expérience, ainsi que la température, qui, ce jour là, était de douze degrés. Mais de cette différence dans la couleur de l'eau martiale, on doit tirer cette conséquence, que le quinquina piton est plus astringent que le quinquina du Pérou, et que ce principe astringent n'étant pas excessif, il donne au premier une prééminence réelle sur le second.

(1) Les médecins observateurs qui se sont occupés des propriétés médicales et chymiques du quinquina piton, l'ont trouvé plus amer, et nous avertissent que souvent il purge et fait vomir. (Voyez le mémoire de M. Mallet déja cité).

fièvres d'accès, et au rétablissement des sécrétions.

Pour s'en convaincre, il suffit de le suivre dans ses effets, soit que les circonstances favorisent ou contre-indiquent son usage. Placé dans un état de relâchement, rarement il manque de procurer des évacuations alvines, si le ventre était paresseux par atonie, ou de diminuer le flux symptomatique dépendant de la même cause; les sécrétions deviennent également plus régulières et plus faciles, le dégoût disparait, et souvent l'appétit qui lui succède, devient excessif.

S'il est continué trop long-temps, la constipation suit son usage, le ventre s'étend, le pouls devient inégal et dur : la peau se sèche, le malade se plaint d'être gonflé; il perd l'appétit, éprouve une sécheresse de bouche importune; il devient jaune (1); les urines se

(1) Cette couleur jaune ne doit point être confondue avec celle qui se remarque chez les sujets affaiblis par une fièvre longue et accompagnée de sueurs excessives. Cette dernière est toujours accompagnée d'une débilité sensible du pouls d'une flaccidité de la peau, et d'une diminution de la *chaleur naturelle*. La première, au contraire, ne v'a point sans une sorte de rigidité des solides, une chaleur fébrile, et un éréthisme qui se manifeste même dans l'intervalle des accès; l'une enfin, est le résultat de

re trouvent moins abondantes et plus colorées, et quelquefois les premiers signes de l'édématie s'annoncent.

Donné lorsque l'éréthisme et la tension de la région épigastrique sont considérables; que les hypochondres sont élevés, bientôt il augmente la fièvre, en rapproche les accès, et grossit le cortége des symptomes qu'elle fait naître. La sécheresse de la langue et de l'arrière-bouche est portée au plus haut degré; les urines s'enflamment, et ne sortent qu'en petite quantité; le ventre est douloureux au toucher, lorsque le malade éternue, ou fait quelques mouvemens précipités : il se manifeste une toux sèche et fatiguante; l'estomac rejette quelquefois les boissons; chez certains sujets le gonflement hémorrhoïdal et le ténesme ajoutent encore à cet état d'agitation et de trouble; tout annonce enfin l'éréthisme du canal alimentaire, et l'irritation des entrailles.

Si ce tableau laissait encore quelque doute

---

l'atonie du foie, l'autre est une suite de la constriction des couloirs biliaires. J'ai donné dans le journal de médecine un exemple frappant d'une jaunisse complète provenant d'atonie, et dont le quinquina à haute dose fut le principal remède. (Voyez le cahier de novembre 1788).

sur la tension que le quinquina communique aux solides exposés à son action, ou, ce qui revient au même, sur la vertu tonique que nous lui avons assignée, on pourrait joindre aux signes qui la caractérisent, l'astriction qu'il produit sur le gosier, l'orsqu'il est pris à nu, et la consistance, la couleur animée qu'il communique aux plaies, dont les chairs sont molles et blafardes. Mais ce serait accumuler sans besoin des preuves, pour établir une vérité qu'aucun médecin ne nous contestera.

Cela posé, nous pensons que le quinquina n'exerce sa vertu fébrifuge qu'en redonnant à l'organe intérieur le ton et l'énergie qui lui manquent, soit pour dissiper ce qui reste de la cause fébrile, soit pour empêcher qu'elle ne se reproduise d'un accès à l'autre : développons cette idée.

Si l'on en excepte certaines fièvres, où la tension des solides est entretenue par une constitution inflammatoire, on peut dire avec fondement que dans presque toutes celles qui ont passé le premier septenaire, il y a débilité dans les organes et particulièrement dans l'organe intérieur, soit que cette débilité ait pour cause ou pour effet une congestion humorale, soit qu'elle soit le résultat ou la source d'une irritation spasmodique.

Ainsi, il peut se faire que la diminution des forces internes provienne d'un embarras encore subsistant dans les viscères. Alors le quinquina, en augmentant leur énergie et provoquant une agitation fébrile plus considérable, accélère la coction des humeurs qui formaient empâtement; et, sous ce rapport, il doit être regardé comme curatif. Aussi voit-on fréquemment que le premier accès qui suit l'usage de ce fébrifuge est sensiblement plus fort et plus tumultueux.

Il peut arriver aussi que les secousses fébriles qui ont eu lieu pendant le premier septenaire, par exemple, aient opéré la résolution des engouemens plus anciennement formés, et qui avaient d'abord fait naître la fièvre; mais que ces secousses répétées aient tellement fatigué les viscères, qu'ils ne jouissent plus d'une énergie suffisante pour opérer la coction physiologique (1) : delà un nouvel état de crudité des humeurs et un nouvel empâtement abdominal qui doivent être considérés

(1) Nous entendons par *coction physiologique* celle qui a lieu dans l'état de santé, et qui se fait paisiblement, pour la distinguer de la coction que fait naître l'état maladif, et que les anciens désignaient sous le nom de pépasme; celle-ci est toujours accompagnée d'un trouble sensible dans les fonctions.

comme la cause toujours renaissante des accès subséquens.

Dans ce cas, ces accès ne sont, à proprement parler, qu'une succession de maladies distinctes, qu'une mauvaise disposition rappelle, et que le quinquina éloigne, en soutenant ou reportant à un plus haut degré, l'action des organes, en prévenant en un mot, par le ton qu'il leur rend, les effets de leur inertie. Ici, comme l'on voit, ce médicament agit comme prophylactique, et c'est sans doute la raison pourquoi son usage n'est pas toujours suivi d'une crise sensible.

Le spasme, qui communique à la maladie un caractère nerval et lui fait prendre, comme nous l'avons déja dit, une marche irrégulière, peut être lui-même une suite de la débilité organique, comme celle-ci succède presque toujours à un état spasmodique de quelque durée; ainsi, chez les tempéramens faibles et les sujets épuisés, les irritations nerveuses sont souvent le produit d'une débilité préexistante, pendant laquelle les humeurs forment des stases, se dépravent, et occasionnent des étranglemens spasmodiques qui n'auraient pas eu lieu si l'action des organes eût été plus constante et plus soutenue. Dans ces cas-là, le quinquina devient anti-spasmodique par accident; mais il doit en même temps être

considéré comme prophylactique, puisqu'il n'agit que sur la cause prédisposante, et que sa faculté tonique ne pourrait qu'aggraver le mal, si on voulait la faire servir à combattre un spasme actuellement existant et porté à un certain degré.

Dans la débilité qui succède aux contractions nerveuses, il n'est également que prophylactique, et toute sa vertu consiste à diminuer l'atonie qui suit une tension excessive, et à en prévenir les suites. Pour rendre cette différence sensible par un exemple, nous citerons l'épilepsie et l'épuisement, deux maladies dans lesquelles le quinquina a eu quelquefois une efficacité remarquable. Dans la première, il n'éloigne le retour de l'attaque qu'en ranimant la faculté organique des viscères, et en s'opposant à ce qu'il se forme dans les entrailles des embarras que la nature ne peut dissiper qu'avec un trouble convulsif. Dans le second cas (l'épuisement), il semble la consoler de la perte de ses forces, et l'empêcher, en soutenant le jeu des organes, de tomber dans l'affaisement qui suit un excès de fatigue (1).

(1) Je demande que l'on ne me juge point à rigueur, ni sur cette aithiologie, ni sur les expressions. Il me semble que telle est la manière d'agir

C'est donc spécialement sur le canal alimentaire que le quinquina produit ses principaux effets; c'est en élevant à un degré plus considérable l'action de cet organe, et de proche en proche, celle de tout l'organe intérieur, qu'il détruit les empâtemens formés, s'oppose à ceux qui pourraient se reproduire, fait cesser le spasme provenant de la débilité, et prévient les suites de l'atonie qui succède à des contractions considérables. Mais pour produire ces effets, il faut qu'il soit administré à propos. Voyons donc à quelles marques on peut espérer qu'il remplira le but que l'on se propose.

---

du quinquina dans les deux cas que j'ai pris pour exemple, et je ne vois pas comment il pourrait exercer ses vertus, si ce n'était en augmentant l'action tonique du canal alimentaire, et par une succession de correspondances sympathiques, celle de tous les organes. Mais si cette opinion était une erreur, qu'on se rappelle qu'elle ne peut égarer le médecin clinique, puisqu'elle n'a pour but que de rapprocher des faits connus, et non de réformer des règles pratiques généralement adoptées.

§. II.

De l'usage médical du quinquina.

Les indications qui revendiquent l'usage d'un médicament, ont nécessairement pour base les effets sensibles qu'il produit sur l'économie animale. Si donc le quinquina doué d'une vertu tonique a la propriété d'augmenter l'action des solides, tirons-en cette conséquence évidente, qu'il n'est applicable qu'autant que les organes sur lesquels il doit agir, manquent d'une force suffisante pour les fonctions auxquelles ils sont destinés. Dans tous les cas contraires, il ne peut être qu'inutile ou préjudiciable.

Nous croyons avoir établi ces deux vérités également importantes : 1°. que sous l'usage du quinquina, les fibres animales acquièrent une tension plus grande, et sont susceptibles d'oscillations plus fortes; 2°. que dans les fièvres d'accès qui ont passé leur premier septenaire (1), l'organe intérieur est le plus souvent dans un état de débilité. Il s'ensuit

(1) Nous entendons par septenaire des fièvres intermittentes, la révolution de sept accès, puisque les jours intermédiaires ne sont point des jours de maladie, et sont, en quelque sorte, perdus pour la coction.

donc que dans le plus grand nombre de cas, le quinquina a une action directe contre la cause principale de la fièvre; mais pour la diriger cette action, il faut mettre en évidence le but que l'on se propose d'atteindre.

Ici, comme dans mille autres circonstances, il serait à desirer qu'un signe pathognomonique, toujours le même, et toujours attaché à la cause qui le produit, servît à la faire reconnaître aussitôt qu'elle a lieu. Sans cela, son existence ne peut être fondée que sur la réunion des symptomes qu'elle fait naître, et quelquefois leur nombre et leur intensité, semblent voiler les indications. L'obscurité alors ne se dissipe que pour le praticien observateur, dont l'œil exercé à suivre la nature dans ses mouvemens, sait calculer les efforts qu'elle doit faire, et mesurer les forces qui lui restent. Pour les autres, l'usage est la loi qui les gouverne; et la précaution de ne donner le quinquina qu'après un vomitif, un purgatif et quelques verres d'apozèmes, semble les dispenser d'une observation plus scrupuleuse. C'est cependant, nous ne cesserons de le répéter, de la disposition actuelle des organes que dérivent les règles qui doivent assurer le succès de ce fébrifuge, et leur inertie est peut-être, strictement parlant, la seule indication qui en autorise l'usage.

Quoique cette inertie commence pour l'ordinaire à se manifester dans les organes digestifs, elle devient bientôt générale, et il n'est point de fonctions qui ne se ressentent plus ou moins de cet état de langueur.

La première de toutes, la circulation, est plus lente dans l'intervalle des accès. Le pouls est le plus souvent irrégulier, et pour peu qu'on ait contracté l'habitude d'en reconnaître les rithmes, on remarque qu'il prend diverses modifications organiques sans avoir cette énergie du pouls critique, qui se peint mieux sous les doigts de l'observateur, qu'elle ne peut se décrire. Tantôt supérieur et tantôt inférieur, il conserve dans tous les cas une sorte de mollesse qui ne permet à l'artère que des oscillations incertaines, si l'on peut s'exprimer ainsi; elle semble n'être pas remplie autant qu'elle pourrait : en un mot, le pouls est *creux ;* et s'il offre de la résistance, elle n'est que momentanée, et annonce moins une action organique plus forte, qu'une irritation passagère à laquelle succède bientôt un nouvel affaissement.

De tous les signes propres à faire reconnaître la débilité des organes, celui dont nous parlons est sans contredit un des plus caractéristiques, et nous sommes portés, d'après

notre propre expérience, à le regarder comme le présage le plus certain de l'efficacité du quinquina dans les fièvres intermittentes simples.

Comment en effet le pouls présenterait-il ce caractère de débilité, si les organes de la circulation jouissaient de toute leur énergie? Prétendre le contraire, ne serait-ce pas supposer que la force motrice est dans toute sa vigueur chez un convalescent dont les muscles ne se contractent que d'une manière pénible et languissante? Et s'il est un cas où l'on doive placer avec confiance un remède tonique, n'est-ce pas lorsque la principale fonction, celle à laquelle les autres sont subordonnées, ne s'exécute qu'imparfaitement, faute d'une force suffisante?

Il serait superflu de faire remarquer que ce signe ne doit être consulté que dans l'intermission. C'est le seul temps où l'on puisse juger combien la nature est au-dessous de l'activité qu'elle a dans l'état de santé. Pendant l'accès, ses mouvemens sont excessifs ou désordonnés, et ne peuvent servir à apprécier les forces qui lui restent dans le calme.

Il est également nécessaire d'éviter pour cet examen le moment de la digestion, celui où les malades viendraient de prendre du vin,

ou

ou quelque purgatif, de faire un exercice précipité, etc. En un mot, il faut écarter avec soin toutes les circonstances qui peuvent influer sur les organes de la circulation; disons encore que cette mollesse du pouls n'est ici que relative, et ne doit être considérée que par comparaison avec la rénitence qu'il présente dans l'état de santé chez la même personne. Et si le médecin n'a pas été à portée de la connaître précédemment, cette rénitence, il doit consulter les différences essentielles qu'y apportent l'âge, le sexe, le tempérament et la vie plus ou moins exercée du malade. Ainsi la rigidité que les artères prennent dans la vieillesse, pourrait en imposer si l'on ne s'attachait qu'à la mollesse du pouls pour recourir au quinquina.

Peut-être ces exceptions et la difficulté d'isoler ce signe des circonstances accessoires qui en font varier la certitude, le feront elles paraître d'une faible utilité dans le plan curatif; mais on en jugera autrement si l'on considère que la mollesse ou la dureté des pulsations artérielles sont la mesure de l'intensité avec laquelle la nature réagit contre le principe morbifique. Aussi M. Raymond, guidé par trente ans d'observation, n'a-t-il pas balancé à rapporter les divers genres de maladies à deux ordres stationnaires, le mou

et le fort, à raison de la mollesse et de la fermeté du pouls (1).

On ne pourrait donc avec fondement nous reprocher de mettre trop d'importance à l'indication qui nous occupe, ni nous objecter la difficulté qu'il y aurait à la saisir, puisque parmi ceux qui ont mieux aimé rejeter la doctrine des pouls organiques, que de s'assujettir à l'étudier, il n'en est aucun qui ne puisse aisément reconnaître le caractère de mollesse dont nous parlons.

D'ailleurs, la confiance que ce signe mérite par lui même s'accroît par ceux qui l'accompagnent et que fournit la lésion des diverses fonctions. La respiration, sans être toujours laborieuse, semble plus rare et plus pénible; il survient de temps en temps des inspirations plus profondes, et le plus léger exercice met les malades hors d'haleine; l'appétit, pour l'ordinaire, est perdu, et ne se réveille que pour les alimens propres à stimuler le goût; la langue est humide, mais large et blanche, ou légérement saburreuse; la salive inonde la bouche; quelquefois il s'établit une excrétion abondante de l'humeur bronchique; les gencives sont pâles, le ventre

(1) Mémoires de la société royale de médecine, t. IV, p. 37.

coule irrégulièrement, ainsi que les urines, qui sont quelquefois crûes et abondantes; d'autres fois, plus rares et plus rouges, selon que le spasme ou l'inertie des voies urinaires ont lieu; la peau prend une couleur terne; elle est lâche, et les sueurs, qui, quelquefois inondent le malade, sont plutôt l'effet d'une transudation passive, que le résultat d'un travail organique.

Ainsi, pour nous résumer, un pouls plus faible et plus mou qu'il ne doit être, quelque rithme qu'il ait d'ailleurs, une respiration dont la gêne se marque par des soupirs, une langue humide, des gencives pâles, une sputation fréquente, un sentiment de faiblesse à l'estomac, qui semble plein d'eau, l'inappétence souvent accompagnée de l'inanition, des nausées, des selles irrégulières, des urines tantôt rares et tantôt copieuses, la couleur jaune de la conjonctive, sans les signes d'une cacochylie bilieuse dans les premières voies, une peau décolorée sans élasticité et annonçant une disposition prochaine à l'édématie; tous ces signes sont autant de motifs d'administrer le quinquina.

Ils deviennent encore plus déterminans si les accès par leur violence ou quelque symptome fâcheux, menacent les jours du malade; si sa constitution est naturellement faible ou

énervée par accident, s'il habite des lieux bas, des appartemens humides; s'il respire un air chargé d'émanations putrides, si la fièvre est endémique, automnale, ou produite par une température propre à jeter les solides dans le relâchement; si enfin il n'y a ni obstruction sensible dans les viscères abdominaux, ni disposition prochaine à l'hémoptisie.

Dans les circonstances contraires à celles que nous venons d'indiquer, le quinquina ne doit être donné qu'avec réserve, ou même retranché entièrement. Ainsi, un pouls dur et serré, ou, pour mieux dire, un pouls qui conserve toujours le caractère d'irritation, une respiration chaude et précipitée, une langue sèche, une soif presque continuelle, une sensibilité de la région de l'estomac, une toux sèche, fréquente, et répondant à la région épigastrique; la tension des hypochondres, des urines constamment rouges, la chaleur et l'aridité de la peau, le caractère inflammatoire de la fièvre et de la saison, des fibres fortes et exercées, un tempérament atrabilieux, une obstruction sensible dans quelque viscère, mais sur-tout dans le foie ou la rate; l'abus du café et des liqueurs spiritueuses, une température depuis long-temps aquilonienne, une irritabilité du genre nerveux, une disposition au crachement du sang,

sont autant d'obstacles à l'usage du quinquina. Il n'est pas nécessaire même que toutes ces contre-indications soient réunies pour s'en abstenir, il suffit qu'un ou plusieurs symptomes annoncent que l'éréthisme gêne encore la majeure partie des organes; qu'il y ait dans quelque viscère un centre d'irritation constant et susceptible d'augmentation par l'usage des toniques.

Ce médicament ne pourrait encore être que nuisible dans une excrétion critique de quelque importance, soit par les selles, soit par la peau. Dans le premier cas, son astriction sur les intestins en froncerait les couloirs et s'opposerait à la crise; dans le second, il pourrait également y apporter des entraves, par l'inconvénient que lui ont reconnu plusieurs observateurs, de boucher les pores de la peau, surtout s'il est donné en substance (1).

Sans examiner si la forme sous laquelle le quinquina est administré, fait varier son influence sur l'excrétion de la peau, lorsque les principes extractifs se trouvent en même proportion, nous n'en croyons pas moins cette influence incontestable, toutes les fois que la dose est suffisante pour faire une impression

(1) Huxham, Essai sur les fièvres, p. 153, édit. de 1768.

durable sur le canal alimentaire, et nous pourrions rapporter plusieurs exemples, soit d'éruptions retardées dans leur apparition, ou dans leur coction (quand les exanthèmes étaient de nature à suppurer), soit de plaies qui semblaient se dessécher et prendre un rouge vif, soit enfin de vésicatoires qui se tarissaient par l'usage inconsidéré de cette écorce à l'intérieur.

Nous disons l'*usage inconsidéré* et non sans raison, puisque l'expérience atteste que souvent le quinquina a favorisé, provoqué même des sueurs critiques et abondantes, suivant le témoignage d'Albertini et de plusieurs autres observateurs (1).

Cette différence dans ses effets, quelque contradiction qu'elle présente en apparence, tient à la disposition des organes internes, et confirme notre opinion sur l'action de ce fébrifuge. Cette action n'est qu'une en elle-

(1) Conférez un mémoire de M. Albertini, rempli de réflexions et d'observations extrêmement intéressantes sur les crises qui suivent l'usage du quinquina, et sur le danger d'administrer ce fébrifuge dans certaines fièvres intermittentes causées par la suppression de quelque évacuation ancienne et habituelle, lorsque son usage n'est pas promptement suivi d'excrétions critiques. (Collect. acad. part. étrang. t. X, p. 507, *et suiv.*)

même, comme nous l'avons déja remarqué; mais ses résultats relativement à l'économie animale doivent nécessairement varier selon l'impulsion qu'elle donne aux facultés organiques.

Pour rendre cette solution palpable, rappelons-nous que le travail excréteur de la peau n'est jamais plus régulier, et conséquemment la transpiration insensible jamais plus abondante, que quand il existe entre cette enveloppe et ses antagonistes, une réciprocité d'action, telle que les forces semblent se porter alternativement du dedans au dehors, et du dehors au dedans. Nous avons prouvé dans l'introduction, que si l'une de ces deux puissances l'emporte sur l'autre, et que l'équilibre soit rompu pendant quelque temps, il s'ensuit nécessairement une lésion plus ou moins considérable dans les fonctions de la peau.

Si donc les forces épigastriques jouissent d'une énergie suffisante pour soutenir les efforts qui doivent se porter à la circonférence, le quinquina, par sa vertu tonique, ne peut que donner une tension excessive aux viscères internes, et substituer un éréthisme nuisible à des oscillations organiques bien dirigées. Dans ce cas, il retardera les crises qui devaient se faire par la peau.

Que l'organe intérieur, au contraire, soit dans l'inertie, le ton qu'il recevra du médicament qui nous occupe, relèvera son action, et des sueurs plus marquées compenseront la diminution que la transpiration insensible avait éprouvée. Le quinquina deviendra alors sudorifique par accident.

En un mot, autant il est salutaire toutes les fois qu'il y a débilité dans les organes, autant il est nuisible lorsque leur ton est excessif, ou seulement porté à un degré convenable.

Delà il s'ensuit qu'il doit être banni du traitement des fièvres vraiment dépuratoires, dans lesquelles la nature se suffit à elle-même; et l'on doit mettre au rang des contr-indications qui s'opposent à son usage, le caractère vernal des fièvres, lorsque la diminution successive des accès et l'amélioration de la santé dans leurs intervalles, annoncent le rétablissement des fonctions. Dans ce cas, chaque paroxisme semble être en quelque sorte le fébrifuge de celui qui doit suivre et rappeler à l'homme de l'art ce conseil du premier des observateurs.... *Quæ judicantur et judicata sunt perfectè, neque movere neque innovare, sive purgantibus, sive aliis irritamentis, sed sinere.* (Aph. 20, sect. 1.)

Cette action du quinquina, telle que nous

la concevons, rapprochée de ce que l'observation nous apprend de ses principaux effets, sert à éclaircir plusieurs corollaires qui, réciproquement, confirment de plus en plus notre opinion.

On voit, par exemple, pourquoi l'on est obligé de donner ce fébrifuge à forte dose dans les lieux bas et humides, après les intempéries pluvieuses, et dans les hôpitaux où l'appauvrissement des humeurs et l'inertie des solides, suites nécessaires de la misère et de la tristesse, font des progrès rapides dans un air chargé d'émanations putrides : au lieu que si l'on se transporte dans les plaines aérées, chez des hommes robustes, usant d'une nourriture grossière, mais saine, et en quantité suffisante, attaqués de fièvres d'accès après des chaleurs excessives ou de longues gelées, ce médicament devra être administré avec plus de circonspection. De même parmi les citoyens aisés des grandes villes qui n'éloignent les suites d'une intempérance journalière, que par les aromates, les liqueurs spiritueuses, le café, etc... parmi les hommes sédentaires, enchaînés par l'amour des lettres, par des affaires contentieuses ou des spéculations abstraites, on aura de fréquentes occasions de se convaincre que le quinquina ne peut être placé, tant qu'il reste un fond

d'éréthisme, et qu'il n'a d'efficacité qu'autant que les organes sont préparés à le recevoir.

On concevra pourquoi le même médicament qui produit des effets si marqués dans les fièvres lentes nerveuses, semble augmenter les symptomes de crudité dans les fièvres ardentes bilieuses, où tout le trajet alimentaire paraît comme racorni : pourquoi il est d'une efficacité si frappante dans les gangrènes humides, et si peu utile, pour ne rien dire de plus, dans la gangrène sèche qui attaque les orteils, et contre laquelle Percival Pott a employé avec succès l'opium et ses préparations.

Il est encore aisé de se rendre compte de l'impression qu'il peut faire sur des poumons naturellement faibles et exposés aux engouemens qui résultent de la constriction des viscères abdominaux; tandis qu'il est d'une efficacité reconnue dans les catharres prolongés par l'inertie des organes internes, dans les fièvres d'accès compliquées de symptomes pleurétiques, lorsque ces symptomes dépendent ou de la *distension herniaire* du colon, ou de la congestion humorale qui peut se renouveler d'un accès à l'autre dans le tissu cellulaire de la poitrine, à raison de la diminution des facultés organiques.

Nous pourrions rappeler un plus grand

nombre de circonstances qui semblent contraster entre elles et donner lieu à plusieurs autres problèmes ; mais ce que nous avons rapporté suffit pour faire reconnaître le fil qui doit nous guider dans les cas pratiques que peut offrir la curation des fièvres intermittentes.

CHAPITRE VI.

De la curation des Fièvres intermittentes.

Le traitement d'une maladie est trop essentiellement lié avec le caractère qu'elle présente, et ce caractère est susceptible de variations trop multipliées, pour que l'on puisse donner des règles de curation applicables à tous les cas. Les fièvres intermittentes elles-mêmes, malgré l'uniformité qu'elles semblent affecter entre elles, offrent à l'observateur des nuances si variées, qu'il est rare de trouver dans l'histoire nosologique de plusieurs années, une identité parfaite entre les fièvres d'accès, qui, à différentes époques, ont fait partie de la constitution. Le tempérament du sujet, les fautes de régime, l'abus des remèdes empyriques, ajoutent encore aux différences qui peuvent dépendre de la température qui a précédé. Quelque diversifiée que fût une curation dogmatique, elle serait donc toujours susceptible de modifications infinies que le tact seul du praticien peut saisir; et dès-lors les règles de détail deviendraient aussi inutiles pour lui que dangereuses entre des mains inhabiles.

Ces considérations nous dispensent de tracer un plan curatif applicable à chaque fièvre en particulier. Car quand même cette tâche n'excéderait pas la mesure de nos forces, nous sommes trop convaincus des maux qu'ont causés les traités de médecine-pratique qui circulent dans le public, pour ne pas nous écarter de cette source d'erreurs. Vouloir diriger jusques dans les plus petits détails les secours que demande une maladie que l'on n'observe point, c'est entreprendre de donner de l'expression et de la vie à un tableau qu'une autre main doit tracer. Un art mécanique même a ses principes par lesquels il tient à la chaîne des connaissances humaines; ce sont ces principes qui le constituent *art*; et une science née de l'observation, qui ne s'acquiert et ne s'accroît que par le génie, serait circonscrite dans l'administration compassée de quelques formules (1).

(1) C'est cependant à quoi tendent tous ces livres à formules, où le petit nombre de préceptes techniques se trouvent noyés dans des prescriptions minutieuses que le routinier, l'homme charitable, et le charlatan avide, copient servilement, et dont le médecin observateur ne peut s'éloigner sans exciter les murmures, et sans courir les risques d'une improbation sévère. Tel auteur, dira-t-on, conseille tel ou tel remède, et l'on ne réfléchit pas que cet

Bornons-nous donc à remettre sous les yeux de nos lecteurs les principes que l'observation a consacrés, et laissant au médecin clinique le choix des moyens qu'il doit employer, contentons-nous de lui présenter les indications que fournissent les fièvres d'accès, selon le caractère qui les différencie.

En jetant un coup-d'œil général sur ce genre de maladies, on voit que les unes sont accompagnées d'évacuations salutaires et se dissipent d'elles-mêmes, tandis que les autres n'excitent qu'un trouble destructeur. Nous appellerons les premières *fièvres humorales*, et les secondes fièvres nervales; il en est

---

auteur célèbre était dans son cabinet quand il a choisi ces remèdes, qui sont proposés dix ans après, à cent lieues du pays où il faisait son livre, ou dans une saison qui ne comporte ni ne fournit les moyens qu'il indique; tandis que c'est au lit du malade qu'il devrait être pour que son opinion eût tout le poids qu'elle mérite.

Celui qui se sera pénétré des ouvrages qui ont mérité l'immortalité aux Duret, aux Baillou, aux Sydenham, etc. sera-t-il obligé pour cela de transcrire les recettes informes qu'ils nous ont laissées? Chaque jour l'on se plaint de la multitude de charlatans et du peu de lumières que l'on trouve dans les campagnes. Mais ces deux maux découlent d'une même source; ne publiez que des préceptes; rendez-les faciles à comprendre; le charlatan n'y trouvera

d'autres, qui, quoique peu dangereuses dans leur principe, sont néanmoins accompagnées d'un désordre considérable, et font une impression rapide sur les humeurs et les organes. On aperçoit, malgré leur opiniâtreté, des signes de pépasme qui se mânifestent à des intervalles plus ou moins longs; et la guérison, toujours précédée de quelque évacuation critique, annonce que la nature a contribué à leur extinction; nous appellerons ces dernières, *fièvres intermittentes mixtes*, et nous nous en occuperons avec d'autant plus de

plus son compte, et le chirugien de village (2) sera forcé de s'instruire.

Je ne parle pas de ces maximes d'une médecine transcendante qui ne peuvent être familières qu'aux maîtres de l'art, parce qu'elles exigent tout à la fois une vaste érudition et un génie observateur; il s'agit seulement des principes les plus généraux sur la manière d'observer une maladie, et d'en déduire les indications, sur les élémens d'une matière médicale concise, et sur la manière de formuler. Tout cela, j'en conviens, exigerait quelques volumes de plus et une étude plus longue; mais aussi combien l'humanité n'y gagnerait-elle pas?

(*) Je supplie mes lecteurs de n'attacher aucune idée désobligeante à cette expression. Je n'ai personne en vue; mais je crois ma réflexion juste, et je ne puis la rendre sans indiquer le mal dont on se plaint: je dois à la vérité, comme je dois à un grand nombre de chirurgiens fixés dans les campagnes, la justice de les excepter.

trouble fébrile avait suspendues ou diminuées, se rétablissent comme d'elles-mêmes; les urines, dès le troisième ou le quatrième accès, laissent apercevoir un enéorème où déposent un sédiment blanc et léger. Quelquefois il paraît sur la fin du paroxisme, quelques déjections pultacées; et lorsqu'il est totalement cessé, le malade éprouve une sorte de bien-être, qu'il conserve jusqu'au retour de l'accès suivant.

Rarement ces fièvres se prolongent au-delà du septième paroxisme; souvent même elles disparaissent dès le quatrième. Telles sont les fièvres printanières légitimes qui prennent le type de quotidiennes, de tierces ou de doubles-tierces, et jamais celui de fièvre quarte, si quelque cause accidentelle ne les fait dégénérer; mais alors elles ne sont plus censées appartenir à la constitution régnante, et elles rentrent dans la classe des fièvres nervales ou mixtes.

Tant que les fièvres conservent ce caractère favorable, elles revendiquent la médecine expectante (1). La nature se suffit pour l'or-

(1) Il est à remarquer que toute espèce de remède n'est point interdit au médecin dans cette occasion; mais il doit s'abstenir de tout moyen héroïque, propre à apporter un changement notable dans le travail

dinaire; ses mouvemens sont réguliers. Que ferait l'homme de l'art en pareil cas? S'il diminue l'agitation fébrile, il retarde la coction; s'il l'augmente dans la vue de détruire plus promptement le principe morbifique, il expose les organes à un trouble qui peut leur être funeste. S'il donne les fébrifuges, il s'oppose à la dépuration, et expose le malade aux suites d'une maladie dégénérée.

Il ne faut pas croire pour cela que les fièvres humorales doivent toujours être livrées à elles-mêmes; il est au contraire des circonstances où elles demandent la médecine agissante. Ces circonstances se réduisent à deux principales; lorsque la fièvre excède ses bornes, et lorsquelle est insuffisante pour opérer une coction heureuse.

§. I.

Des fièvres humorales qui excèdent les bornes dans lesquelles elles doivent être retenues.

Une fièvre d'accès peut être excessive, considérée du côté des symptomes qui accom-

de la nature : des boissons appropriées, un régime convenable, ou quelques remèdes indifférens, soutiennent la patience du malade, ne troublent point la coction, et préviennent les murmures des assistans.

pagnent chaque paroxisme, ou relativement à sa durée totale.

I. Une trop grande intentité des symptomes, soit qu'elle paraisse appartenir à la force du tempérament et à l'énergie avec laquelle la nature réagit contre le principe morbifique, soit qu'elle dépende de toute autre cause, présente toujours pour indication de modérer le trouble fébrile par la saignée, si la plénitude du pouls, le tempérament du sujet, la constitution inflammatoire de la saison ou des maladies régnantes le requièrent; par les boissons délayantes, les lavemens émolliens, les bains, etc. Mais en employant ces divers moyens, il est bon de ne jamais perdre de vue cette maxime de Sydenham : *Nec plus æquo gliscat, nec torpeat nimis febrilis æstus.*

Il est sur-tout important de ne point abuser de la saignée, dans la vue de calmer plus promptement la violence des symptomes. Dans ce genre de maladie, les organes ont une si grande tendance à s'affaiblir, que s'ils perdent leur énergie avant que les engouemens qui constituent la cause la plus ordinaire de ces fièvres soient dissipés, la maladie prend une plus longue durée, ou ne se juge qu'imparfaitement. Il est donc plus sage, lorsque les circonstances le permettent, de s'en

tenir aux boissons et aux autres moyens propres à calmer l'effervescence fébrile, plutôt que de recourir trop précipitamment à la saignée. L'observateur auquel nous devons ce conseil, avait remarqué plus d'une fois que ce moyen, pratiqué sans nécessité, faisait dégénérer les fièvres vernales, et les prolongeait jusqu'à l'automne.

L'indication principale de l'état fébrile que nous supposons étant de diminuer la tension et l'action des solides, il s'ensuit que tout remède tonique serait nuisible et contraire au but que l'on doit se proposer. Sous ce rapport, le quinquina doit donc être banni du traitement.

II. Une fièvre tierce exquise, suivant Hypocrate, se juge dans le cours de sept accès, et l'observation a appris que les doubles-tierces et les quotidiennes se terminent également dans le premier septenaire, lorsqu'elles sont légitimes. Mais plusieurs causes accidentelles peuvent les prolonger au-delà de ce terme; et dans ce cas, l'art doit s'appliquer à combattre ces causes.

1°. La cacochylie des premières voies en est une assez fréquente : soit qu'elle eut lieu avant la fièvre, soit qu'elle soit le résultat du trouble fébrile, il est évident que l'état de gêne qui en résulte pour les organes digestifs,

s'oppose au développement des efforts excréteurs, auxquels les forces épigastriques ont une part si marquée. Mais quelque familiers que puissent être les moyens propres à remplir cette indication, leur choix n'est pas indifférent.

La préférence que méritent ici les vomitifs sur les cathartiques (toutes les fois qu'aucune contre-indication puissante ne s'y oppose), est fondée sur l'expérience et la raison; l'ébranlement que les contractions du vomissement communiquent à tout l'abdomen, tend non-seulement à évacuer plus promptement les humeurs qui surchargent les viscères; mais encore à leur redonner une action plus forte et plus régulière. Aussi observe-t-on souvent que malgré le spasme momentané qui se manifeste à l'épigastre, lorsque le vomissement est prêt à paraître, le pouls se développe peu de temps après, le malade éprouve un allégement sensible, et presque toujours il s'établit une douce moiteur qu'il ne faut pas confondre avec cette sueur partielle qu'occasionne la gêne des parties précordiales pendant les nausées. C'est encore à cette aisance qu'ils redonnent aux viscères abdominaux, que les vomitifs doivent leur efficacité dans certaines éruptions languissantes, ou prêtes à disparaître par la surcharge et l'inertie des

entrailles. Il n'est donc pas surprenant que souvent ils aient procuré la guérison de fièvres intermittentes humorales, et quelquefois même de celles qui, par leur opiniâtreté, semblaient s'éloigner de ce caractère.

L'expérience, au contraire, a fait voir que les cathartiques, loin de jouir des mêmes avantages, rappellent souvent une fièvre d'accès éloignée, s'ils sont donnés sans un besoin évident et sans la précaution d'y faire succéder quelques doses de fébrifuge. Cette différence tient évidemment à ce que le genre de remède dont nous parlons, fait sur le canal intestinal une impression plus durable et plus propre à y rappeler les humeurs qui devaient se porter à la circonférence. Le rithme intestinal que le pouls conserve encore quelque temps après l'effet d'un purgatif et la sensibilité du malade au froid extérieur, en sont une preuve palpable.

Toutes les fois donc qu'une fièvre d'accès présente la complication de la cacochylie des premières voies, et qu'aucune circonstance étrangère ne s'oppose à ce que l'on provoque le vomissement, l'on doit préférer les doux émétiques aux cathartiques.

Ce n'est pas seulement à raison de son action moins tumultueuse que l'ipécacuanha l'emporte dans ce cas-ci sur les préparations

antimoniales ; mais encore par la vertu tonique et l'espèce d'astriction qu'il exerce sur le conduit alimentaire. On dirait qu'il remonte son action organique, et qu'il le met en état de résister avec plus d'énergie à l'afflux des humeurs qui se portent vers les intestins. L'impression qu'il fait sur l'arrière-bouche, lorsqu'il est pris à nu, son efficacité reconnue dans les dyssenteries invétérées et venant d'atonie, sa vertu spécifique dans la métastase laiteuse, qui constitue la fièvre puerpérale des modernes, viennent à l'appui de ce que nous disons, et assurent à ce médicament la prééminence sur les autres évacuans, toutes les fois qu'à la nécessité de débarrasser les entrailles, se joindra l'indication d'en relever le ton organique (1).

---

(1) Il est bien essentiel de ne pas confondre avec les signes de la cacochylie, les nausées spasmodiques qui accompagnent souvent le commencement du paroxisme, et que les émétiques ne feraient qu'augmenter. Cette vomition en a souvent imposé, et j'ai vu plus d'une fois abuser en pareil cas de l'axiôme proverbial, *vomitus vomitu curatur ;* axiôme si souvent invoqué par ces hommes toujours préoccupés de l'idée de saburre, qui ne voient dans toutes les maladies, que *crudités à évacuer.* J'observerai même, à cette occasion, que la saleté de la langue n'est pas toujours un signe certain du besoin de purger; souvent

2°. Le défaut de régime doit encore être compté parmi les causes propres à prolonger une fièvre d'accès. Si l'on se rappelle ce que nous avons dit de l'influence de la digestion sur l'excrétion de la peau, et de la part que la masse alimentaire plus ou moins visqueuse, et plus ou moins facile à élaborer, a nécessairement dans la congestion humorale qui s'établit alors dans les entrailles, on ne sera pas surpris de voir une fièvre bénigne dans son principe, dégénérer ou se prolonger au-delà du terme qui lui est ordinaire, si le malade se livre sans réserve à un appétit excessif et fantasque.

Presque tous les médecins qui se sont occupés du traitement des fièvres intermittentes, insistent sur la nécessité du régime. Mais tous y ont-ils mis l'indulgence, ou plutôt le doute raisonnable qu'un coup-d'œil plus philosophique commence à y reconnaître? Les uns interdisent toute nourriture végétale; les autres sont ennemis des viandes, et voudraient

un chagrin, un accès de colère, ou toute autre vive affection de l'ame, rendent la bouche amère par la constriction spasmodique qui se porte sur les couloirs biliaires; et cette amertume se dissipe le plus souvent d'elle-même, aussitôt que le calme est rétabli dans les plexus nerveux.

que les malades s'en tinssent aux légumes et aux fruits; il en est même qui, dans la vue de *tuer la fièvre par la faim*, conseillent une diète digne des Asclépiades. Chacun de ces principes peut trouver son application dans des circonstances particulières; mais en déduire des règles générales, c'est choquer tout à la fois la raison et l'expérience.

Qu'à ces principes on substitue une attention constante à consulter, non-seulement le caractère propre de la fièvre, mais même les divers aspects sous lesquels elle se présente et ses diverses périodes, on se convaincra bientôt que telle règle de régime qui devait être scrupuleusement observée dans le temps d'irritation, devient moins stricte lorsque le travail de la coction est sur sa fin, et souvent nuisible, au moment où les organes ont besoin d'être soutenus, excités, lestés enfin, pour opérer l'excrétion de la matière critique.

Pour rendre ceci sensible par un exemple, prenons celui du vin, dont l'usage est si familier. Nul médecin, sans doute, ne le permettra dans le principe de la maladie, où tout est dans l'éréthisme (1); mais il le tolérera lorsque

(1) Il est des fièvres intermittentes malignes caractérisées par un *découragement* sensible de la nature, dans lesquelles le vin, dès les premiers temps de la

les organes ne sont plus agités par les mouvemens tumultueux qui se sont manifestés d'abord; et il le prescrira pour soutenir leur action, lorsqu'il s'apercevra d'une débilité réelle. Il se comportera enfin, pour la durée totale de la fièvre, comme il le ferait pour le temps d'un seul paroxisme.

Nous le répétons donc avec confiance, si l'on veut prescrire un régime convenable, il faut consulter l'état des organes intérieurs, le besoin qu'ils ont d'être aidés, et ce qu'ils peuvent donner de force à l'élaboration de la masse alimentaire.

Sans cette attention, l'on ne peut qu'agir au hasard, ou suivre aveuglément des préceptes scholastiques, désavoués par l'observation. Qu'est-ce en effet que les alimens, sinon un secours que l'on porte aux forces vitales? Mais ce secours impose à la nature la tâche de choisir le suc nourricier parmi des parties grossières et excrémentitielles qui le contiennent, de l'extraire et de lui faire subir un premier degré d'animalisation. Si donc l'on présente aux organes chargés de ce premier travail une substance alimentaire qui soit au-

---

maladie, et même dès le commencement de l'accès, produit un bien sensible. Mais nous ne parlons, dans ce moment, que des fièvres humorales simples.

dessous ou au-dessus de leurs facultés; dans le premier cas, la nature ne réparera ses pertes que d'une manière languissante et propre à prolonger l'état valétudinaire; dans le second, les forces qui lui restent seront épuisées à préparer un chyle qui ne pourra recevoir l'atténuation et l'animalité qui lui conviennent; et la nutrition sera imparfaite.

La considération de l'état des organes digestifs est donc la première loi diététique que le médecin doive observer, et c'est en y restant fidélement attaché, qu'il pourra régler et choisir la qualité des alimens, indiquer l'heure de les prendre, et déroger à propos à ces maximes superstitieuses que l'habitude semble avoir consacrées.

Ainsi, lorsqu'il remarquera vers l'épigastre, ou dans toute la région abdominale, un fond de spasme dans l'intervalle même des accès, il ne permettra que des alimens très-légers, en petite quantité, et plutôt liquide que sous forme sèche. Si, au contraire, la mollesse du pouls et une sorte de défaillance indiquent l'inertie des organes, une nourriture moins aqueuse, un pain léger mais bien cuit, le vieux vin, le café même sont préférables au potage, au bouillon, et plus propres à réveiller les facultés digestives.

On doit, autant qu'il est possible, rappro-

cher de ces indications principales celles que fournit le caractère de la fièvre. Y découvre-t-on, par exemple, une sorte de dissolution scorbutique du sang? Les végétaux et les farineux sont préférables aux substances animales. Si la fièvre est de la tribu bilieuse, les alimens doivent être acessens, et en quelque sorte savoneux; c'est dans ces sortes de cas que la nature et le malade appètent les fruits d'été, et qu'ils expriment d'une manière non équivoque leur répugnance pour les bouillons de viandes et autres alimens de même espèce.

Si elle tend à cet état cachectique dans lequel les humeurs n'acquièrent qu'imparfaitement le degré d'élaboration qui leur est nécessaire, les œufs, les viandes noires, le gibier même, doivent l'emporter sur les viandes blanches, les légumes, les farineux et les fruits, qui, comme plus éloignés de l'état d'animalité, exigent un travail organique plus long et plus pénible.

Aux motifs sur lesquels porte le choix des alimens, il faut joindre, autant qu'il est possible, 1°. les desirs du malade, qui, quand ils sont durables, doivent être regardés comme un instinct secret de la nature, par lequel elle marque l'aliment qui lui convient (1);

(1) On voit fréquemment les desirs des malades

2°. la saison, dont nous avons prouvé l'influence sur les fonctions des organes internes. Dans l'été, par exemple, la langueur des forces digestives se trouve accrue par l'usage des substances animales, qui, d'ailleurs, ont une plus grande propension à la putridité, et ne tardent pas à inspirer de la répugnance aux personnes en santé, comme aux malades; tandis que dans l'hiver on en fait usage avec moins de circonspection, et sans aucun inconvénient sensible.

3°. L'habitude du malade, dont Hypocrate respectait les droits, et qui devient, en quelque sorte, un besoin de la nature (1). Mais

---

se porter sur des alimens qu'ils n'aimaient point dans l'état de santé, et renoncer en revanche à des goûts de prédilection auxquels ils reviennnent après leur parfait rétablissement. Ces vicissitudes sont une suite du changement que la maladie apporte dans la faculté sensitive des organes, et non le fruit d'un appétit déréglé, comme il arrive à certaines femmes grosses dont l'imagination se promène sur des bisarreries, dont les plus raisonnables triomphent, sans que l'enfant apporte en naissant les signes de pareilles privations.

(1) L'habitude exerce son empire pour les choses que l'on prend avec délices, comme pour celles que l'on a en aversion. Alexandre Monro (Essais d'Edimbourg, tom. VI, pag. 27), en nous donnant l'exemple de la condescendance pour les habitudes

en rendant le médecin plus indulgent, elle l'éclaire souvent aussi sur la cause qui retarde la guérison de la fièvre, et sur le parti qu'il doit prendre; car, si des excès dans la nourriture, la boisson, l'exercice ou les passions, paraissaient avoir été la cause principale de la fièvre, ou formaient obstacle à sa guérison, la raison dicte qu'il faudrait rectifier le régime,

invétérées, prouve l'avantage qu'il y a de les satisfaire, quelque préjudiciables qu'elles paraissent. Trois hommes adonnés à l'eau-de-vie étaient mis à un régime sévère, chacun pour une maladie chirurgicale accidentelle. Tous trois éprouvèrent des symptomes alarmans qui ne disparurent que quand Mouro leur eût accordé une quantité d'eau-de-vie assez considérable. Il n'est pas rare, en effet, de voir ceux qui font un usage journalier de liqueurs fortes, tomber dans une sorte d'anéantissement, si on les tient trop long-temps à un régime relâchant, et aux boissons *anti-phlogistiques*. Un malade accoutumé à boire chaque jour plusieurs verres de bon vin avait été mis à l'usage d'une ample boisson de petit-lait et d'une tisanne délayante, pour une fièvre continue rémittente qui avait déja parcouru son premier septenaire. Lorsque j'y fus appelé, il se plaignait d'anxiétés précordiales et d'un sentiment de plénitude à l'estomac, quoique depuis plus de huit jours il n'eût pris aucuns alimens solides. Le pouls était petit, irrégulier; la langue assez humide, et il se manifestait de temps à autre des sueurs à la tête. Je jugeai que la région épigastrique manquait de ton. Je substituai le petit-

sauf à mettre dans cette réforme des graduations proportionnées à la force de l'habitude.

De tous les écarts les plus fréquens parmi le peuple, sont l'intempérance, le choix d'une nourriture grossière, l'abus des fruits et la fatigue à laquelle leur condition les expose, ou plutôt semble les condamner; l'on conçoit que dans ce cas un médecin n'a guère d'autre

---

lait vineux au petit-lait simple, et la tisanne fut un peu de vin de champagne étendu dans l'eau. Ce changement eut tout le succès possible, et la maladie fut complètement jugée le quatorze. Un jeune homme de mes amis, attaqué d'une fièvre continue assez bénigne, qui avait déja donné des signes d'une coction avancée, était tourmenté d'une insomnie opiniâtre, pour laquelle il me demanda avec instance, sur les dix heures du soir, quelques cuillerées de café. Je condescendis à sa demande, et cette nuit même il eut plusieurs heures d'un sommeil paisible.

La répugnance pour certains alimens est encore du domaine de l'habitude, et demande les mêmes égards quand elle paraît insurmontable, et qu'elle n'est point le fruit de la fantaisie. C'est alors une horreur de la nature que l'on ne peut vaincre ni combattre même sans danger, comme on en voit plusieurs exemples. (Journal de médecine, t. 13, p. 13.) Le médecin doit avoir la même indulgence pour certains remèdes qui se prennent à doses répétées, quand il peut, sans compromettre les intérêts du malade, y en substituer d'autres, ou mettre plus de recherche dans leur préparation. J'ai vu des personnes raison-

règle à suivre que de retrancher les excès, et de rétablir par là l'équilibre entre les organes et les fonctions qu'ils ont à remplir. En vain voudrait-on assujettir cette classe de malades à des règles diététiques incompatibles avec leurs facultés et leur position.

Pour les gens riches, au contraire, l'usage journalier des viandes succulentes, l'inaction et la mollesse sont les habitudes vicieuses qu'un médecin a le plus ordinairement à combattre,

nables accepter, sans difficulté, des vésicatoires dont ils connaissaient la douleur, et frémir au nom d'apozèmes, en se rappelant ceux qu'on prescrivait il y a quinze ans. Quel développement la nature peut-elle donner à ses efforts, quand un breuvage neauséabond va de trois en trois heures, exciter l'estomac aux contractions, et porter le trouble dans tous les viscères abdominaux. Je ne prétends pas pour cela qu'il faille retrancher tout remède désagréable, mais seulement épargner au malade tous les dégoûts qui ne peuvent vertir à son rétablissement, et je dirai à cette occasion que j'ai toujours remarqué que les malades se familiarisaient aisément avec les remèdes dont le principal effet est de soutenir les facultés organiques, quelque désagréables qu'ils fussent; tandis qu'ils prennent promptement en horreur tout ce qui exige une *digestion longue*, et fatigue les forces épigastriques. On doit donc, dans la pratique, avoir continuellement l'œil sur cette boussole dont le rithmé du pouls fait aisément connaître les variations.

combattre, et auxquelles il doit substituer un régime plus végétal, un exercice modéré, mais souvent répété, et propre à redonner à la nature l'activité qu'elle a perdue. Le quinquina, en pareil cas, ne peut que tendre au même but et abréger la durée d'une fièvre intermittente qu'une telle cause fomenterait. Mais l'usage en doit être assez modéré pour ne pas enlever à la maladie le caractère dépuratoire qu'elle avait primitivement montré.

III. Une troisième cause de la prolongation d'une fièvre intermittente humorale peut être le défaut d'excrétion de la matière critique à la suite de la coction. Hypocrate avait remarqué que ce qui reste après la crise amène des rechutes; et cette maxime est d'autant plus applicable aux fièvres intermittentes, que l'on doit regarder comme autant de rechûtes, tous les paroxismes qui auraient lieu, parce que les excrétions du paroxisme précédent auraient été incomplètes. Cet inconvénient peut venir, ou de ce que les organes affaiblis, soit par les premiers accès, soit par des évacuations provoquées dans l'état de crudité, n'auraient plus assez d'énergie pour se livrer à des efforts excréteurs suffisans, ou bien de ce que ces efforts auraient été empêchés.

Dans le premier cas, l'art doit s'occuper à

relever l'action organique par un usage prudent des cordiaux, et par les toniques, parmi lesquels le quinquina doit tenir le premier rang.

Dans le second cas, il faut rechercher, avant tout, ce qui a troublé la crise, et quel était l'émonctoire par où elle se faisait. Or, comme les deux voies d'excrétion les plus ordinaires dans une fièvre d'accès sont les sueurs et les déjections, il est aisé de remonter jusqu'à la source du désordre. Si, par exemple, le malade a supprimé trop tôt les sueurs qui s'étaient manifestées après des signes de pépasme, ou arrêté par quelque faute de régime des déjections pultacées et salutaires, l'on sent bien que le premier soin du médecin doit être de les rétablir. Mais malgré l'utilité qu'il y aurait à faire reparaître promptement l'excrétion empêchée, la prudence prescrit de n'employer aucune méthode violente. Ainsi, une température douce, la tiédeur du lit, l'usage de quelque boisson diaphorétique sont à préférer à des sudorifiques plus actifs. De même, une diarrhée provoquée par quelque doux laxatif, présenterait bien plus d'avantages que des évacuations obtenues par de forts purgatifs. Ici, comme dans mille autres circonstances, la nature ne veut point être forcée.

Nous devons observer que l'usage inconsi-

déré du quinquina doit être rangé parmi les causes qui peuvent suspendre l'évacuation critique par la peau comme par les selles. Si l'on se rappelle ce que nous avons dit de son action dans le chapitre précédent, on se convaincra sans peine que l'impression qu'en reçoit le canal alimentaire n'est pas moins propre à arrêter une diarrhée critique, qu'à retarder des sueurs salutaires, quand il est donné sans besoin (1).

Il est donc utile de porter ses recherches de ce côté, lorsqu'une fièvre dépuratoire paraît dégénérer sous l'usage des fébrifuges; afin de rendre aux émonctoires leur souplesse, et aux mouvemens organiques leur aisance et leur direction.

§. II.

Des fièvres intermittentes humorales dans lesquelles les efforts de la nature sont insuffisans.

Deux causes principales peuvent empêcher que les mouvemens organiques ne puissent, sans le secours de l'art, opérer l'extinction du principe morbifique. La première est la perte réelle que la nature a faite de ses forces;

(1) Conférez ce qui a été dit précédemment, p. 229.

l'autre est la difficulté qu'elle trouve à déployer toutes celles qui lui restent. L'on sent trop combien la conduite du médecin doit varier dans ces deux cas, pour ne pas nous occuper séparement des indications qu'ils fournissent.

I. Les maladies longues, les évacuations excessives, les fatigues et les veilles immodérées, les chagrins durables, l'incontinence et le défaut d'une nourriture suffisante, sont autant de sources d'un épuisement qui fait tomber les organes dans l'inertie, et ne leur permet qu'une action languissante. Ce serait donc exposer la nature au danger de succomber, que de lui abandonner, en pareille occasion, la guérison d'une fièvre, quelque bénigne qu'elle fût. Mais, d'un autre côté, l'art tenterait en vain d'opérer l'extinction de cette fièvre par tout autre moyen que par ceux qui peuvent relever les forces épuisées; et encore n'est-ce qu'avec le secours de celles qui restent, qu'il peut atteindre ce but.

Inutilement donc le médecin chercherait à agir directement sur le principe morbifique. Au-delà de la portée de ses efforts, ce principe ne peut être corrigé chymiquement, et ce n'est qu'en lui opposant des organes doués d'une plus grande énergie, qu'on peut faire

disparaître le trouble qu'il cause dans les fonctions.

Les principaux moyens propres à remplir cette indication, consistent dans une prudente administration des toniques et des cordiaux, dans un régime analeptique, un exercice fréquent, les frictions et les bains froids.

Les premiers doivent être plus propres à fortifier les fibres organiques, qu'à les stimuler; et sur cela, l'expérience est le seul guide à consulter. Les aromates, par exemple, ne présentent pas les mêmes avantages que les amers toniques et légérement astringens, attendu qu'ils font sur les solides une impression trop permanente, et donnent lieu à une sorte d'éréthisme. Quelle différence n'observe-t-on pas entre le poivre et le quinquina appliqués sur une plaie récente, ou même sur la peau? Le premier l'irrite et l'enflamme; le second la condense, et augmente son élasticité. Or, la même différence s'observe dans leurs effets consécutifs, lorsqu'ils ont été pris intérieurement. C'est donc avec fondement que les médecins prudens n'emploient les cordiaux âcres et volatils qu'avec circonspection, et qu'ils insistent avec confiance sur le quinquina, la gentiane, l'écorce d'oranges amères, le vieux vin, etc.

Le régime, quelque restaurant qu'il doive

être, demande également un choix raisonné, et c'est ici l'occasion de se rappeler nos dernières réflexions sur les règles diététiques. La plus générale, en pareil cas, est de choisir une substance alimentaire qui n'exige qu'une action modérée de la part des organes digestifs; mais qui n'ait pas par elle-même une trop grande propension à la dégénérescence qu'un long séjour dans l'estomac ne manquerait pas d'occasionner. Au reste, ces attentions sont connues de tous les médecins, et nous ne les rappelons que pour marquer la place qu'elles doivent occuper dans le traitement des fièvres d'accès.

Une partie essentielle du régime est l'exercice souvent répété et jamais immodéré. La faiblesse qui succède à une fatigue portée trop loin, prouve que les puissances motrices ne doivent être en action que proportionnellement à leurs forces. Mais aussi elles perdent de leur énergie par un repos habituel. Il faut donc garder un juste milieu, et la règle que la sobriété indique pour le manger, devient aussi la mesure de l'exercice auquel on se livre dans des vues de santé : *rester autant que l'on peut en-deçà du terme que l'on pourrait atteindre*. Ce n'est, ni par un travail excessif, ni en se contentant comme le malade de Molière d'ambuler dans un appartement

bien clos que l'on fournit à la nature les moyens d'accroître ses forces. La fatigue outrée devient un véritable épuisement qui rend toutes les fonctions languissantes : de même que des mouvemens lents et compassés ne peuvent exciter les facultés organiques à se déployer.

Les frictions sèches pourraient au besoin suppléer en partie à l'exercice et en seconder les effets. Ce que nous avons dit précédemment (p.), suffit pour en faire apprécier l'utilité, toutes les fois qu'il y a une débilité telle que la coction ne peut se faire par les seules forces de la nature.

Les bains froids, comme toniques, et propres à solliciter l'action organique par le reflux des humeurs vers le centre, sont également applicables à ces sortes de fièvres ; mais il faut, comme nous l'avons fait observer dans le chapitre précédent, estimer avec soin le degré de résistance, ou plutôt de réaction, dont les viscères internes sont susceptibles, afin de ne point les exposer à une rétropulsion dont ils ne pourraient soutenir le choc. Au reste, ici comme dans l'administration de tous les remèdes qui ont, en quelque sorte, *un caractère décisif,* la prudence exige qu'on s'applique à graduer leur action, et qu'ils ne soient employés, si l'on peut le dire, que sous la ga-

rantie d'une attention sévère à en examiner les premiers effets.

II. Si, comme on vient de le voir, la nature dans certaines fièvres manque d'énergie, il en est aussi dans lesquelles elle aurait assez de ses propres forces sans l'obstacle qui s'oppose à leur développement. Nous n'entendons pas parler de ces fièvres intermittentes malignes qui semblent attaquer le principe vital dans sa source (nous nous en occuperons ailleurs); mais seulement de celles où la surcharge humorale opprime les solides, et s'oppose à la liberté de leurs oscillations.

Cette espèce de fièvre ne présente qu'une indication principale, celle de rétablir l'équilibre entre les solides et les fluides; mais les moyens sont différens, selon le fluide qui surabonde et les organes qui sont les plus opprimés.

1°. Lorsque la pléthore sanguine embarrasse l'oscillation des vaisseaux, les paroxismes sont fatiguans, quoique l'agitation fébrile soit peu considérable. Souvent même, au plus fort de l'accès, le pouls est à peine plus fréquent que dans l'état de santé; les pulsations sont embarrassées, et ne prennent aucun rithme déterminé; nous y avons quelquefois observé une sorte de rénitence qui tendait au rebon-

dissement; mais le plus ordinairement il paraît incliner vers le pouls pectoral. Aussi la chaleur de l'haleine, l'oppression et les profondes inspirations qui reviennent de loin en loin, annoncent-elles la surcharge des poumons.

Lorsqu'à ces signes il se joint une constitution robuste, et que la température de l'atmosphère a été long-temps aquilonienne, on doit regarder la plénitude des vaisseaux sanguins comme l'obstacle qui s'oppose à la coction et au développement des forces qui doivent l'opérer. Sydenham (1) nous rapporte un exemple remarquable de cette oppression des forces, qui, quoique puisé dans l'histoire d'une fièvre qui n'était point intermittente, peut s'appliquer aux fièvres tierces et quotidiennes du printemps qui attaquent des sujets athlétiques, et sont accompagnées d'un orgasme général.

L'indication à remplir en pareil cas se présente d'elle-même, et la saignée doit être regardée comme le remède le plus efficace. Car, quoique la fièvre ne cède pas tout-à-coup sous cette évacuation, et qu'il puisse se faire même qu'elle devienne plus considérable

(1) Sched. monit. de novo febris ingressu, tom. 1, pag. 371.

par l'aisance que la déplétion donne aux organes, la grandeur des pulsations artérielles, l'humidité de la langue et les signes de coction qui ne tardent pas à paraître, attestent l'utilité du moyen que l'on a mis en usage.

Cette pléthore dont nous venons de parler, n'est pas toujours générale et peut bien, par quelque cause accidentelle, n'avoir lieu que dans un département particulier, tel que la tête, la poitrine ou les entrailles. Mais le moyen curatif doit toujours tendre à alléger les vaisseaux qui sont dans un état de surcharge, et après la saignée du bras, la saignée locale quand elle est praticable, ou celle qui se fait dans la direction des principaux troncs, méritent pour l'ordinaire la préférence. Au reste, tant de circonstances peuvent influer sur le choix du lieu où doit se pratiquer la saignée pour opérer un plus prompt dégorgement, que l'on ne peut donner des règles invariables. Ce que l'on a dit jusqu'à nos jours sur la dérivation et la révulsion, porte trop le caractère de système, pour que le médecin clinique ne doive pas prendre conseil du danger que présente la maladie, des particularités qui peuvent dépendre du tempérament, et de plusieurs autres circonstances accidentelles.

2°. Lorsque la gêne des solides vient de la

surabondance des humeurs lymphatiques, l'indication curative est bien, comme dans la pléthore sanguine, de soustraire cette portion surabondante; mais les moyens varient selon la nature des humeurs qui forment la surcharge.

Si ces humeurs douées de qualités louables ont reçu partie de l'élaboration qui leur était nécessaire, et qu'il n'y ait, à proprement parler, que pléthore de suc nourricier, la médecine expectante est la seule admissible. C'est à la nature à dépenser cet excès de substance nourricière et à lui donner le degré d'élaboration qui lui est nécessaire pour être évacuée sous la forme de matière critique, ou employée successivement à l'entretien des solides. L'on conçoit que la fièvre devient, dans ces cas, le remède le plus efficace, et que quelque fastidieuse qu'elle puisse être pour le malade, elle doit être regardée comme vraiment dépuratoire.

Il est possible néanmoins que les organes internes s'affaiblissent avant que la cause humorale soit entièrement détruite; et alors quelques légers toniques, un exercice fréquent et un régime peu succulent sont les moyens les plus propres à rétablir l'équilibre. Nous observerons, relativement à la diète, qu'elle ne doit pas être trop austère, quoi-

qu'elle offre les avantages d'un succès plus prompt; attendu que par l'agitation fébrile et le défaut d'un nouveau chyle, l'altération ne tarderait pas à se manifester dans la masse des humeurs, et les épiphénomènes qui en résulteraient, feraient perdre à la fièvre le caractère humoral qu'il est si important de lui conserver.

Cette pléthore, que nous nommerons *pléthore muqueuse*, n'est pas aussi rare qu'on pourrait le croire. On l'observe particulièrement chez les adultes d'une constitution robuste qui ont de la disposition à acquérir de l'embonpoint, dont la vie se trouve partagée entre la fatigue du corps et les délices de la bonne chère, et qui se trouvent attaqués de fièvres intermittentes épidémiques.

Mais il est plus ordinaire de voir la cachexie *lymphatique* se compliquer avec les fièvres d'accès chez les sujets d'un tempérament pituiteux, chez ceux sur-tout qui, avec des fibres molles, acquièrent un embonpoint excessif par la vie sédentaire et l'usage journalier d'une nourriture succulente.

Cette surcharge humorale a rarement lieu, sans qu'il y ait en même temps inertie dans les solides, et alors le médecin a deux indications à remplir. Mais aussi, plus libre d'agir, et moins gêné par les contre-indications, il

peut allier les toniques aux évacuans, fortifier les solides, et expulser par toutes les voies d'excrétion les humeurs qui infiltrent le tissu cellulaire.

C'est dans ces sortes de fièvre que le quinquina associé aux laxatifs et aux diaphorétiques, jouit de son triomphe, toutes les fois qu'il ne se trouve pas d'obstruction notable qui empêche de le donner à doses suffisantes: les eaux ferrugineuses, les préparations martiales, les amers et les plantes nommées antiscorbutiques tendent également à favoriser la coction et à redonner de l'activité aux facultés organiques. C'est alors que les amers légérement astringens deviennent souvent de puissans apéritifs, et sont bien préférables aux sucs dépurés de laitue, de bourrache, et autres plantes sans odeur et sans saveur, dont le mucilage fatigue plus les organes digestifs que la petite quantité de principes salins qui s'y trouve dissoute ne peut avoir de vertu apéritive. Nous avons souvent observé que ces sucs, quand ils ne sont point assez amers et assez dépurés, fatiguent en peu de temps les malades, troublent les digestions, rendent le pouls plus petit et plus irrégulier, et causent quelquefois une diarrhée symptomatique; tandis que les amers, et souvent même les amers infusés dans le vin, rétablissent à *vue*

d'œil les fonctions. Aussi est-ce le moyen qui nous réussit le mieux pour combattre les fièvres humorales de l'automne, qui ont tant de disposition à reparaître, et une tendance si marquée à dégénérer en leucophlegmatie.

ARTICLE SECOND.

De la curation des fièvres intermittentes nervales.

L'on doit comprendre dans cette classe, non-seulement les fièvres purement spasmodiques, et qui semblent n'intéresser que le genre nerveux ; mais même toutes celles dont le temps d'irritation l'emporte de beaucoup sur le temps de coction, et tend à épuiser les forces organiques avant que la cause morbifique soit détruite. A cette marque distinctive on doit reconnaître comme fièvres nervales toutes celles qui sont irrégulières et compliquées d'épiphénomènes dangereux ; celles qui semblent attaquer de préférence quelque organe essentiel, et celles qui, par leur marche insidieuse et leur terminaison funeste, ont mérité le nom de fièvres intermittentes malignes.

L'appareil tumultueux sous lequel se montrent les fièvres nervales, ne permet pas d'en

faire une description qui convienne à toutes leurs variétés. Mais du désordre même qui les accompagne sort le caractère acritique propre à les faire reconnaître, et chaque espèce trouvera dans un tableau général les traits qui la différencient. Ainsi sans multiplier, comme Morthon, les divisions des fièvres intermittentes pernicieuses, et en faire autant d'espèces qu'il peut se rencontrer de symptomes prédominans, nous distinguerons seulement, 1°. les fièvres nervales dans lesquelles le trouble se porte sur tous les organes à la fois, 2°. celles qui semblent se cantonner dans quelque département essentiel; 3°. celles où le principe vital paraît s'éteindre sous l'impression du principe morbifique (1).

Ces trois genres de fièvres revendiquent la médecine agissante, et indiquent en même temps, si l'on peut le dire, les trois points cardinaux qui fixent l'étendue de son domaine. Dans le premier cas, son objet est d'appaiser

(1) Il est bon de se rappeler que nous n'admettons pas de principe fébrile particulier aux fièvres d'accès. En sorte que cette expression *de principe morbifique* ne doit être prise que dans un sens générique, et comprend toute cause matérielle et humorale, comme tout désordre purement organique, qui peut donner naissance à la fièvre.

des mouvemens désordonnés ; dans le second, elle a des directions vicieuses à combattre ; le troisième lui offre des facultés organiques à soutenir et à ranimer. Examinons de plus près les indications particulières qui doivent régler le choix des moyens.

§. I.

De la curation des fièvres intermittentes nerveuses qui excitent un trouble universel.

Un frisson pour l'ordinaire très-long, accompagné d'efforts de vomir, de douleurs précordiales, d'une brisure de tous les membres, de pandiculations dans lesquelles on dirait que les muscles vont se rompre, et qui reparaît à l'improviste au milieu de la chaleur ; un mal de tète violent, et quelquefois du délire ; des soubresaults de tendons ; un pouls petit, concentré, irrégulier ; une peau aride, une langue sèche et tremblante, et que le malade présente mal ; des envies fréquentes d'uriner ; une toux spasmodique, des sueurs partielles à la fin de l'accès, ou même le défaut de moiteur ; un abattement extrême ; un dégoût opiniâtre pour toute espèce d'alimens, et une diminution notable des diverses excrétions pendant l'intermission ; des selles séreuses ou

ou une constipation rebelle; des urines tantôt limpides et tantôt rouges; une perte rapide de l'embonpoint; la décoloration de la peau et des ongles, qui deviennent en peu de temps ternes et comme striés; le regard abattu; en un mot, l'absence des signes qui indiquent un commencement de coction. Tel est, en général, l'appareil sous lequel se montre une fièvre nervale, qui paraît frapper également sur tous les organes, et dont le danger doit s'estimer d'après le nombre et l'intensité des symptomes dont nous venons de faire l'énumération.

L'indication générale est bien, en pareil cas, de calmer l'agitation nerveuse qui semble bouleverser toutes les fonctions, et de faire vertir les secousses fébriles à l'extinction de la cause qui les entretient; ou, ce qui revient au même, de donner à la maladie un caractère humoral; mais l'on ne peut y parvenir qu'en dirigeant les moyens curatifs vers la cause spéciale de ces mouvemens désordonnés. Or, cet éréthisme universel peut appartenir à la maladie même, venir du sujet qu'elle attaque, ou dépendre de quelque cause accidentelle.

I. L'on ne peut se refuser à admettre dans certaines constitutions un fond de malignité,

dont il serait souvent difficile de connaître la source, mais qui ne s'en manifeste pas moins par une sorte d'uniformité dans ses effets. Telles étaient, par exemple, les fièvres intermittentes qui régnèrent après les brouillards secs de 1783, et qui formèrent une des principales branches de la constitution automnale. Il semblait que l'atmosphère, soit par l'air inflammable dont elle était surchargée, soit par toute autre cause, eût ébranlé le système nerveux, et lui eût communiqué une irritabilité remarquable (1).

L'on sent bien qu'en pareil cas, la cause éloignée ne peut fournir des renseignemens assez lumineux pour qu'il en découle des indications directes. L'on est donc réduit à consulter l'état actuel du malade et à observer l'effet des anti-spasmodiques, des bains, des boissons délayantes et d'un régime approprié, jusqu'à ce que l'expérience ait fourni quelque aperçu.

Mais s'il arrive que le danger soit imminent, alors il est deux moyens plus actifs auxquels il faut recourir, les vésicatoires, ou même les cautérisations et le quinquina.

(1) Nous avons rendu un compte détaillé de ces fièvres à la société royale de médecine de Paris, dans un des mémoires qu'elle couronna d'un premier prix en 1786.

Quelques médecins célèbres ont redouté l'impression des cantharides sur les nerfs, lorsque l'éréthisme était général, et se sont appuyés de l'autorité de Baglivi, qui en exagère les inconvéniens. Mais, outre que ce serait ici le lieu de rappeler le conseil de Celse (1), nous remarquerons que l'irritation spasmodique qui donne aux maladies un caractère nerval ayant presque toujours son principal foyer dans les entrailles, il ne peut y avoir que de l'avantage à en exciter une à l'extérieur qui opère une sorte de révulsion. En effet, que cette irritation interne soit avec matière ou sans matière, pour parler le langage de quelques auteurs, on n'en doit pas moins compter sur l'efficacité des épispastiques, qui, dans le premier cas, peuvent déplacer le principe acrimonieux dont les viscères étaient agacés, et dans le second, donner un autre centre à la douleur.

Il est des circonstances, nous en convenons, où les vésicatoires resteraient sans effet, ou bien n'en pourraient avoir que de nuisibles; lorsque, par exemple, la fièvre montre un caractère inflammatoire (ce qui paraît se concilier difficilement avec le caractère nerval);

(1) *Satius est anceps experiri auxilium quam nullum*, liv. II, cap. 10, p. 79.

ou bien si elle était compliquée d'une dissolution putride des humeurs, comme dans certaines fièvres pétéchiales aphteuses, etc.

Hors ces exceptions, les vésicatoires, les cautérisations et autres moyens analogues doivent être employés avec confiance, et le danger qui accompagne la maladie devient la règle du degré d'activité qu'on doit leur donner.

Le quinquina, regardé comme spécifique dans la plupart des maladies périodiques, peut aussi être donné avec avantage lorsque l'éréthisme épigastrique n'est pas porté trop loin; et sur cela nous rappellerons ce que nous avons dit sur la nécessité de consulter entre autres signes le caractère du pouls. Car si, à l'irrégularité qu'il présente, il se joint une débilité sensible, sur-tout après l'accès, on doit recourir au quinquina fortement dosé, et regarder les symptomes nerveux qui se manifestent pendant le paroxisme, comme le résultat d'une faiblesse des organes qui ne réagissent contre le principe morbifique que quand les fonctions vitales sont, pour ainsi dire, menacées d'extinction.

Mais si, dans l'intervalle même des accès, le spasme qui gêne l'épigastre se fait reconnaître par une sorte de roideur dans les pulsations de l'artère, et par un reste des symptomes que nous avons retracé plus haut, le

quinquina ne jouirait plus de sa vertu spécifique. Il faut donc, lorsque cet état ne se montre que sous des signes équivoques, administrer ce fébrifuge avec réserve et pour en essayer l'effet; car, si pendant son usage on aperçoit un développement sensible dans le pouls et dans les autres mouvemens organiques, c'est un indice qu'il réussira. Si, au contraire, sous son action, le pouls paraît encore se concentrer davantage, il faut y renoncer et en revenir aux moyens les plus propres à faire cesser la constriction des viscères internes : c'est alors que les anti-spasmodiques *affaiblissans*, l'opium même, employés concurremment avec les épispastiques, ont une vertu d'autant plus grande que l'irritation du dehors l'emporte davantage sur celle du dedans.

II. La disposition du malade peut, comme nous l'avons remarqué en traitant des différences, donner à une fièvre intermittente un caractère nerval qu'elle ne tient point de la constitution nosologique. Un tempérament irritable, des nerfs agacés par l'abus du café, des liqueurs et des aromates, par l'étude et les contentions de l'esprit, ou affaiblis par l'incontinence, le chagrin, etc. suffisent souvent pour rendre les mouvemens organiques

tumultueux et nuisibles. On sait que l'âge et le sexe peuvent encore y contribuer; ainsi les femmes et les enfans dont le genre nerveux est naturellement plus irritable, seront plus exposés que les hommes aux symptomes spasmodiques qui s'opposent à la coction.

Dans ces diverses circonstances, il faut encore s'assurer, autant qu'il est possible, si ce fond de spasme est continu, ou s'il cesse complétement dans l'intermission. Car, dans le premier cas, les bains, les anti-spasmodiques et un traitement aqueux, sont les fébrifuges les plus efficaces; et s'ils ne font pas disparaître la fièvre, ils sont toujours propres à la ramener au caractère humoral. Mais si l'agitation nerveuse du paroxisme laisse après elle une faiblesse réelle dans les organes, une véritable atonie dans les solides, alors le meilleur anti-spasmodique que l'on puisse donner est le quinquina à doses suffisantes et de toutes les manières.

On reconnaît cette cessation à la mollesse des pulsations artérielles, à l'humidité de la langue, et à une sorte de défaillance organique que l'œil de l'observateur sait distinguer, mais qu'il est difficile de rendre par l'expression.

III. Les causes accidentelles qui tendent

à rendre une fièvre nervale peuvent être variées à l'infini, mais leur influence sur la maladie se réduira toujours à deux points généraux, l'affaiblissement et l'exaltation des facultés organiques : de ces deux modifications résultent des agitations spasmodiques plus ou moins durables, qui, par leur continuité ou leur cessation, font nécessairement varier les moyens curatifs. Car, si par quelque cause que ce soit, l'ébranlement imprimé au systême nerveux est plus long que la durée du paroxisme fébrile, les indications, comme nous l'avons déja remarqué, seront bien différentes de celles que présente un spasme momentané, qui ne reparaît que quand les fonctions, après avoir langui pendant quelque temps, se raniment d'une manière turbulente, et comme si la nature réveillée par le danger, voulait user le reste de ses forces à l'éloigner.

L'observateur doit donc suivre ici la même règle pour l'administration du quinquina, que celle qui naît de la continuité ou de la cessation du trouble fébrile. Car si ce fébrifuge est contre-indiqué dans une fièvre aiguë, lorsqu'elle ne présente point d'apyrexie, et que l'éréthisme fébrile exclut les toniques, la constriction spasmodique, tant qu'elle a lieu, devient également une puissante contre-indication à l'usage de ce médicament. La pre-

mière impression qu'il exerce à l'intérieur tend à donner du ton à l'estomac, ou plutôt à tout le trajet alimentaire. Si donc ces organes sont dans un état actuel de tension, il répugnerait à la raison de leur présenter un médicament propre à l'augmenter.

Ainsi, quoique plusieurs médecins célèbres aient regardé le quinquina comme anti-spasmodique et comme le spécifique des fièvres intermittentes irrégulières, nous croyons que leur opinion ne doit être adoptée qu'avec restriction et en consultant les différences que nous avons établies dans ce paragraphe.

§. II.

De la curation des fièvres nervales qui affectent de préférence quelque département ou quelque organe.

Les fièvres dont il s'agit ici ne sont pas ces affections périodiques, qui, par leur rapport avec les fièvres intermittentes, ont mérité le nom de fièvres partielles. Ce sont plutôt, si l'on veut, les fièvres nervales dont nous venons de nous occuper, avec cette différence qu'au milieu des symptomes qui en forment le cortége ordinaire, on remarque que tel ou tel viscère est beaucoup plus affecté que les

autres. De sorte que si cette affection ne disparaissait pas avec l'accès, on la prendrait plutôt pour la maladie essentielle que pour le symptome de la fièvre. Mais cette disparution et le retour périodique ne permettent pas de s'y méprendre : il peut arriver seulement que le viscère sur lequel la maladie paraît avoir fait irruption, ait tellement souffert pendant le paroxisme, que dans l'intermission il soit encore atteint de quelque symptome consécutif. Ainsi une fièvre tierce péripneumonique, par exemple, peut avoir fait une impression assez vive sur la poitrine, pour que le malade éprouve un reste de toux et d'oppression dans l'intervalle des accès. Mais dans ce cas même, la cessation de la fièvre et la régularité avec laquelle les symptomes péripneumoniques reprennent périodiquement leur intensité, prouvent évidemment qu'ils font partie du trouble fébrile.

Tous les organes, à proprement parler, peuvent devenir le principal foyer d'une fièvre intermittente nervale, et l'on pourrait conséquemment en admettre autant de variées, qu'il y a de départemens essentiels ou de symptomes caractéristiques de telle ou telle maladie. Ainsi, si l'on voulait donner dans les classifications méthodiques, l'on reconnaîtrait des fièvres intermittentes nervales

comateuses, apoplectiques, angineuses, péripneumoniques, dyssentériques, néphrétiques, etc. etc. Mais ces distinctions, plus propres à fatiguer la mémoire qu'à exercer le coup-d'œil du praticien, se réduisent à deux points essentiels : au danger que présente l'affection locale, et à l'état dans lequel se trouve l'organe affecté.

Quant au danger, il varie plus ou moins, suivant l'importance de cet organe, et suivant la nature des symptomes qu'il fournit; ainsi, une insensibilité apoplectique sera plus à redouter et demandera des remèdes plus prompts que des douleurs néphrétiques ou un flux dyssentérique. En général, ces surcharges partielles rendent toujours la maladie plus dangereuse que quand elle se trouve répartie avec égalité; de sorte que ces fièvres revendiquent encore plus que les précédentes les secours d'une médecine agissante.

L'état dans lequel se trouve l'organe affecté, demande sur-tout l'attention la plus scrupuleuse; car si le danger dont il est menacé exige les moyens les plus prompts, ces moyens doivent être aussi les plus efficaces, et aucun remède n'a de succès assuré qu'autant que l'on connaît bien la cause pathologique contre laquelle il doit agir.

Or, si l'on s'interroge sur les causes qui

exposent un viscère plutôt qu'un autre à devenir le principal foyer d'une maladie, on voit qu'elles se rapportent toutes à l'état d'inertie ou d'irritation dans lequel il peut être (1). Dans le premier cas, toutes les facultés organiques semblent se liguer contre lui (qu'on nous passe cette expression); et dans le second, l'irritation qu'il éprouvait antérieurement, détermine le principe morbifique à s'y porter dans une plus grande proportion. Cette remarque n'avait pas échappé au premier des observateurs : *Sed et si quid doluerit antè morbum*, nous dit-il, *ibi se figit morbus* (2).

On pourrait donc appliquer à cette surcharge partielle la distinction que le célèbre Cullen a établie entre l'hémorragie active et l'hémorragie passive, puisque les mêmes remèdes ne peuvent convenir à un organe qui est tombé dans l'inertie et à celui qui est irrité, et dont l'action se trouve exaltée; mais, il faut l'avouer, cette distinction est difficile à faire au lit du malade, et demande toute l'attention et la sagacité du médecin. Dans le fort du paroxisme, l'intensité des symptomes en impose d'autant plus facilement

(1) Voyez l'introduction, p.

(2) Aph. 33, sect. IV.

que ces symptomes annoncent nécessairement un état de gêne et *de labeur,* pour parler le langage d'un observateur moderne. Ce n'est donc que dans l'intermission qu'il faut chercher à découvrir la disposition organique du viscère que l'on a à protéger. Encore les signes pathognomoniques manquent-ils le plus souvent; et s'il en est un sur lequel on puisse compter, c'est le rithme organique du pouls. Malheureusement cette doctrine, qui exige une étude longue, n'a point été accueillie par les anciens praticiens; il a paru plus expéditif de se borner à examiner si quelques pulsations saisies à la volée indiquent la fièvre ou le besoin de saigner. Nous pouvons cependant assurer, d'après notre expérience journalière, que ce signe sert infiniment à faire reconnaître les affections idiophathiques de celles qui ne sont que réfléchies ou de correspondance, et indique conséquemment au médecin le but vers lequel doivent tendre ses efforts (1).

(1) Je n'entreprendrai pas d'étaler ici les avantages que donne pour la pratique de la médecine, la connaissance du pouls et de ses modifications organiques. D'autres plus éloquens ont rempli cette tâche. Inutilement aussi, j'accumulerais les observations nombreuses qui m'ont convaincu de l'importance de ces avantages; elles deviendraient superflues, après

Pour rendre cette utilité frappante, supposons un malade attaqué d'une fièvre intermittente comateuse pour laquelle il reçoit les soins de deux médecins instruits, mais dont l'un aura négligé la connaissance des pouls organiques que l'autre possédera. Le premier, observant un assoupissement léthargique pendant l'accès, jugera qu'il y a engorgement au cerveau, et suivra les indications que cet état fournit; le second s'appliquera également à diminuer l'intensité des symptomes pendant la durée du paroxisme. Mais ce paroxisme

celles qui ont été publiées sur cette matière. Je dirai seulement, pour encourager les jeunes médecins, que, livré à l'exercice de cet art, sans guide et sans d'autre secours que ma patience à observer, j'ai été ramené à l'objet dont il s'agit, par le desir de ne négliger aucun moyen propre à mieux me faire connaître la nature en travail. J'ajouterai que je dois à cette étude des succès d'autant plus satisfaisans pour mon cœur, que j'aurais pu, sans eux, jouir des agrémens que la médiocrité, soutenue par quelques prôneurs, trouve chez des ames reconnaissantes. Je dois prévenir mes jeunes confrères qu'ils rencontreront des frondeurs; mais qu'ils ne perdent jamais de vue que le médecin, pénétré de l'étendue de ses devoirs et de la dignité de son objet, trouve dans le témoignage de sa conscience de quoi dédaigner les jugemens irréfléchis, et mépriser les sarcasmes. Il s'élève à l'ombre des suffrages qu'il reçoit des maîtres de l'art, et l'estime des hommes pensans

fini, comment prévenir le retour de l'affection comateuse et parer au danger qu'elle présente? De ce moment nos deux praticiens vont suivre des routes divergentes. Celui-là, ne consultant qu'une expérience empyrique, donnera le quinquina à forte dose pour *couper la fièvre;* celui-ci, trouvant, pendant l'intermission, le pouls rebondissant avec une sorte de dureté, jugera qne les meninges sont dans une irritation constante, et il la combattra comme maladie idiopathique par les saignées locales, les pédiluves et autres révulsifs; bien

devient sa récompense et son appui. Plaignons celui qui, se défiant de ses propres forces, et dénué du courage nécessaire pour en acquérir, sacrifierait lâchement à la cupidité, les égards dus à l'état qui l'honore; qui, trop faible pour faire valoir les droits que donnent à la considération publique, des services journaliers rendus à l'humanité souffrante, emploierait des moyens bas et populaires pour s'attacher au char de l'opulence; qui, toujours courbé devant la bannière de ses protecteurs, préférerait quelques faveurs hautaines à la noble indépendance d'un art libre, qui porte avec lui le double caractère de la bienfaisance et de l'amitié. Cet homme pourrait grossir la liste de ses malades; il pourrait même, en s'appesantissant sur des détails minutieux, et ne produisant que des idées confuses, usurper la réputation de médecin sage et profond; mais quel médecin, si chaque jour il se couchait sans avoir vu la nature!

assuré que l'épiphénomène qui l'effraie, disparaîtra lorsque la disposition vicieuse du cerveau sera détruite.

De même s'il trouve un pouls inférieur symptomatique qui conserve le caractère d'irritation pendant tout l'intervalle d'un accès à l'autre, il jugera que les symptomes comateux sont dus à la constriction spasmodique de l'épigastre, et les délayans, les anti-spasmodiques, l'opium même, deviendront entre ses mains le véritable spécifique.

Par cet exemple, qui n'est pas purement hypothétique, que l'on juge des lumières que fournirait dans l'espèce de fièvre qui nous occupe, un signe aussi propre à faire connaître la modification organique du département dans lequel la maladie paraît avoir fixé son siége. Mais puisque ce flambeau ne luit que pour un petit nombre, cherchons d'autres règles de conduite.

Quel que soit le symptome prédominant, il exige une cure palliative pendant l'accès, et une cure prophylactique dans l'intermission. La première doit être convenable au genre d'accident qui se manifeste. Ainsi, si ce sont des vomissemens atrabilieux, un cholera morbus ou un flux dyssentérique, il faut les combattre par les moyens qui leur sont pro-

pres, et comme s'ils constituaient une maladie essentielle.

Pour la cure prophylactique, il faut examiner avec le plus grand soin s'il y a cessation totale de fièvre et de cet éréthisme épigastrique dont nous avons parlé plus haut; car alors on doit regarder l'affection locale comme la suite du trouble fébrile et de la constriction que le spasme établit dans les entrailles. Dans ce cas, le quinquina donné aussitôt après l'accès, et à assez forte dose pour en prévenir le retour, est le remède sur lequel on doit le plus compter, ou plutôt celui d'où dépend souvent la vie du malade.

Si, au contraire, la région épigastrique conserve, dans l'intervalle des paroxismes, un fond de spasme et un éréthisme sensible, le quinquina, loin de devenir utile, ne pourrait qu'aggraver les symptomes généraux et partiels. Il peut arriver néanmoins que l'irritation des entrailles, par la rémission qu'elle éprouve, ne se manifeste plus d'une manière assez marquée pour être certain du parti que l'on doit prendre; mais alors il faut donner ce fébrifuge à petite dose et sous la forme la plus propre à en graduer l'action. Cet action ne tarde pas à assurer la marche que l'on doit tenir; car le remède n'étant point indifférent, s'il

s'il augmente l'éréthisme, il pourra être abandonné avant qu'il ait donné à cet éréthisme une intensité indomptable.

Nous avons déja dit ailleurs que ce reste de spasme s'annonçait par un sentiment de gêne dans les parties précordiales, une diminution des diverses sécrétions; mais les signes les moins équivoques sont la petitesse et l'irrégularité du pouls, accompagnées d'une sorte de dureté ou de tension de l'artère; l'aridité de la peau et quelquefois une chaleur profonde; une langue sèche, ou du moins peu humide, un peu rouge, et de laquelle on voit s'élever des vapeurs qu'elle semble lancer au loin; le desir de boire, sans que pour cela la soif soit portée à un haut degré. Nous insistons d'autant plus sur la nécessité de s'assurer de la disposition organique des entrailles, que de là dépend le succès dans le traitement des fièvres anomales, qui font le sujet de ce paragraphe. Car, pour nous résumer, et rendre de plus en plus sensible la ligne de démarcation qui doit faire rejeter ou admettre le quinquina, nous pouvons établir cette alternative : ou bien l'affection locale est uniquement l'effet de la fièvre, ou bien elle tient à un vice organique plus ou moins considérable de la partie affectée.

Dans le premier cas, cette surcharge par-

tielle doit suivre les phases de la maladie dont elle est le symptome. Ainsi, les règles de curation seront les mêmes que si la fièvre était nervale simple, c'est-à-dire, que le quinquina ne doit être administré que quand on a à soutenir l'action de l'organe intérieur, et que cet organe n'est point dans un état d'irritation sensible. Nous remarquerons seulement que l'inégalité avec laquelle le trouble fébrile se distribue, devient un motif puissant de placer ce spécifique aussitôt qu'on peut le faire sans danger, et à des doses assez fortes pour empêcher le retour du paroxisme qui doit suivre.

Si, au contraire, l'affection locale est déterminée par un vice organique des parties sur lesquelles le foyer fébrile semble se porter, il faut considérer si ce vice organique est de nature à céder, ou s'il est incurable. Dans le premier cas, il exige un traitement qui lui soit approprié; dans le second, il devient un motif puissant de faire cesser la fièvre le plus promptement possible; mais il ne peut en faire varier le traitement. Ainsi, par exemple, une fièvre intermittente prend un caractère d'irrégularité à raison d'un coup de soleil qui détermine un délire phrénétique pendant le paroxisme. Certainement, cet épiphénomène, tout effrayant qu'il est, ne permettra

pas que l'on ait recours au quinquina, sur-tout si la fièvre par elle-même présentait des contre-indications puissantes à son usage ; il exigera seulement une curation particulière et méthodique. Maintenant qu'au lieu d'une insolation on suppose des maux de tête habituels, survenus à la suite de coups reçus ou de toute autre cause accidentelle ; le médecin trouvera dans cette complication un motif de faire cesser la fièvre le plus tôt possible. Mais qu'il ne perde pas de vue que l'usage prématuré du quinquina augmenterait tout à la fois et la maladie principale et la complication partielle.

Le quinquina deviendrait plus inutile encore, pour ne rien dire davantage, si la fièvre intermittente était la suite d'une lésion organique incurable. Aussi ce remède, si efficace dans certaines phthysies menaçantes, et provenant de l'engouement et de l'atonie des viscères, devient-il nuisible lorsque la phthysie est manifestement ulcéreuse, et accompagnée de la constriction spasmodique des entrailles.

Nous paraîtrons peut-être nous être éloignés de la route frayée par Morthon, Torti, Sydenham même, et plusieurs médecins modernes, qui, dans les fièvres intermittentes malignes, ont exalté les vertus *presque divines* du quinquina. Mais en donnant à la lecture

de leurs ouvrages toute l'attention qu'ils méritent, on ne tardera pas à se convaincre que ces médecins eux-mêmes ont apporté à leur méthode des exceptions qu'ils eussent peut-être multipliées davantage, si les hommes les plus clairvoyans pouvaient se dépouiller de tout enthousiasme et de toute prévention. Nous ne sommes pas à l'abri de ce reproche, sans doute, et quelque défiance que nous ayons de nous-mêmes, peut-être paraîtrons-nous trop attachés à la pathologie organique et aux contre-indications qu'elle fournit à l'administration d'un remède regardé comme spécifique, mais nous demandons de n'être jugés que quand on aura consulté l'observation. Et si nous nous sommes bien fait entendre, on verra que nos principes ne tendent qu'à modifier des maximes peut-être trop générales et trop accréditées. Il est si facile d'accroître la célébrité d'un remède; si ordinaire d'en abuser, que l'on doit traiter avec indulgence ceux qui s'appliquent à fixer ses propriétés.

Il pourra paraître étrange que nous ne nous soyons pas occupés séparément des diverses anomalies qui peuvent se joindre aux fièvres nervales et en augmenter le danger. Mais que l'on considère qu'elles peuvent se multiplier et varier au point de faire disparaître les

règles générales. D'ailleurs, ces règles générales suffisent au médecin instruit, et c'est à son génie seul à l'éclairer dans ces circonstances embarrassantes, dont le succès fait le triomphe de l'art et devient la récompense la plus flatteuse de l'observateur.

§. III.

De la curation des fièvres intermittentes nervales dans lesquelles le principe vital est affaibli.

Dans ce genre de fièvre, tout annonce la défaillance de la nature; les facultés organiques deviennent nulles pour la débarrasser du principe fébrile. Si l'art ne les provoque et ne les soutient, elles s'éteignent en peu de temps, et la mort survient sans avoir été précédée de ces agitations violentes qui caractérisent un trouble destructeur.

Un pouls faible, et qui disparaît sous la plus légère pression; des syncopes fréquentes, mais sur-tout au commencement des accès; la pâleur du visage; la perte rapide de l'embonpoint; des déjections séreuses rendues sans que le malade s'en aperçoive, ou avant que l'on ait le temps de lui présenter le bassin; des urines crues et semblables à du petit-lait

mal clarifié; des gencives pâles; les lèvres décolorées; les yeux éteints, un abbattement universel, un délire obscur; des sueurs partielles et entre-coupées d'horripilations; de profonds soupirs; de légers soubresauts dans les tendons; une peau terne, et si l'on peut le dire, inanimée; un petit hoquet : voilà les principaux signes qui indiquent que la vie est attaquée dans ses fondemens, et que les forces organiques ne peuvent se livrer qu'à des efforts impuissans.

On ne peut donc trop se hâter de redonner de l'énergie aux organes vitaux, et le moyen le plus héroïque est, sans contredit, le quinquina. Le médecin doit sur-tout s'appliquer à le bien choisir et à l'administrer à forte dose, afin d'en faire prendre d'un accès à l'autre autant que l'estomac en peut supporter. Autrement, c'en est fait du malade (1). Ce

(1) Malgré la réserve que je me suis imposée relativement aux observations particulières que m'a fournies ma pratique, et que j'aurais pu lier avec les principes répandus dans cet ouvrage, si je n'avais craint de paraître élever des dogmes sur quelques faits isolés, je ne puis me dispenser d'insérer ici l'exemple d'une fièvre tierce qui ne pouvait emprunter sa malignité que du principe qui l'avait fait naître.

M. du S... âgé d'environ cinquante ans, d'un tempérament robuste qu'un genre de vie actif et aisé

serait une prudence déplacée de s'arrêter aux contre-indications légères que pourraient présenter l'âge, le sexe, le tempérament, une disposition à l'hémoptysie, un état de grossesse, etc. comme ce serait une pusillanimité

---

ne pouvait que fortifier encore, était au second accès d'une fièvre tierce automnale, lorsque je le vis pour la première fois : l'agitation était continuelle, et le malade peu maître de ses idées et de ses mouvemens. Je prescrivis les remèdes propres à faire disparaître l'éréthisme spasmodique que j'observais, mais sans employer aucun médicament stupéfiant, et je me retirai. Ma seconde visite (c'était à la campagne), eut lieu au moment où le troisième accès venait de finir, il s'était passé dans un calme apparent; mais ce calme était perfide, à en juger par la langueur dans laquelle toutes les fonctions, et particulièrement celle de la circulation, étaient tombées; le pouls était rare, petit, en un mot prêt à s'éteindre; et le malade dans un abattement qui semblait tendre à la lypothimie. Je ne pus dissimuler à la famille le danger dans lequel se trouvait cet homme précieux, et j'obtins de sa confiance qu'il prendrait de trois heures en trois heures environ quatre onces de vin de Grave, dans une pinte duquel on délaya une once de bon quinquina en poudre, de manière que cette quantité fût prise avant le retour du quatrième accès. Ce conseil fut suivi ; l'accès ne revint point, et malgré quelques mouvemens de fièvre qui sont revenus de loin en loin dans le cours de la convalescence, le rétablissement a été parfait, sur-tout après l'usage d'un vin amer et apéritif.

d'être retenu par les clameurs du préjugé : *Qui enim jàm propè moritur,* dit le célèbre Torti, *quoquo modò sanari queat sanetur saltem ad tempus, ut iterùm possit ægrotari, dummodò seriùs, possit occumbere.* (Therapeuthiures specialis, p. 126.)

Quant à la dose à laquelle il faut porter ce fébrifuge, quoiqu'elle soit susceptible de variation, elle doit être au moins d'une once en substance, d'un paroxisme à l'autre, et encore est-il quelquefois nécessaire de l'associer au vin ou à quelque autre cordial, en choisissant, autant qu'on le peut, ceux dont l'action se dirige vers la circonférence.

Si l'on se trouvait au dépourvu, comme il peut arriver dans les campagnes éloignées des villes, il faudrait recourir aux amers les plus énergiques, mêlés au vin, et donnés à de courts intervalles. L'absinthe, la camomille, le chamœdris, la petite centaurée, le marrhube, doivent alors rentrer dans leurs droits; l'écorce de saule, de marronier d'inde, etc. peuvent encore, dans ces cas embarrassans, être employés avec avantage; mais, disons-le, sans pour cela révoquer en doute les succès obtenus de ces plantes indigènes, le fébrifuge par excellence sera toujours pour les cas urgens, le quinquina bien choisi, et spécialement le quinquina piton.

Quelque confiance que l'on doive avoir dans ses vertus, il est bon de ne pas négliger les moyens d'un autre genre qui peuvent concourir à ranimer les facultés organiques, tels que les frictions, l'électricité, les cautérisations et les ventouses. Ces secours deviennent sur-tout précieux, si les paroxismes ne sont coupés que par un court intervalle. Car, quoique les fièvres intermittentes malignes aient le plus ordinairement le type des fièvres tierces, on a des exemples de fièvres doubles-tierces qui présentent le même caractère de malignité : et l'on conçoit qu'en pareil cas, le quinquina, à quelque dose qu'on le donnât, n'aurait peut-être pas produit son effet assez subitement pour écarter le danger de l'accès qui doit suivre. Il est donc de la prudence de ne pas se reposer du succès uniquement sur son efficacité.

Ne perdons pas de vue d'ailleurs, que si ce médicament tend à augmenter les forces de l'organe intérieur, ce n'est qu'en les mettant en action; et que conséquemment l'impression qu'il fait sur l'estomac doit être proportionnelle aux facultés organiques qui restent à ce viscère; autrement elles s'éteindraient, au lieu de se ranimer. Si donc le quinquina était donné à trop forte dose, et sous un volume trop considérable, il s'ensui-

vrait une gêne dans l'épigastre, qui s'opposerait au développement des mouvemens organiques. Il en résulterait le même inconvénient que si, dans la vue de fortifier plus promptement un malade, on le gorgeait d'une quantité excessive d'alimens.

Quelque nécessité qu'il y ait de recourir à ce fébrifuge fortement dosé, il est donc indispensable d'estimer à peu près la quantité qu'en pourra supporter l'estomac, sur-tout lorsqu'on le donne sous la forme sèche. Il est plus sage même, lorsque la débilité est extrême, de commencer par des doses médiocres, mais répétées d'heure en heure, ou plus fréquemment, et augmentées à proportion de l'effet qu'on en observe. La meilleure manière de le donner dans ces cas embarrassans, et celle dont nous avons obtenu le plus d'avantages, est de le faire prendre délayé dans de bon vin après l'avoir incorporé dans un corps sucré, tel que le miel. L'impression qu'il fait sur le trajet alimentaire est plus prompte et plus égale. C'est alors que les lavemens fébrifuges sont aussi d'un grand secours, et suppléent à la quantité que la perte des forces épigastriques ne permet pas de donner.

Cette contre-indication née de l'extrême débilité de l'estomac ne peut avoir lieu que chez les malades exténués par la longueur de

la fièvre, ou par quelque maladie précédente, par une hémorragie ou par toute autre cause propre à occasionner une perte réelle des forces; car lorsqu'un sujet naturellement robuste se trouve, après le second ou le troisième accès d'une fièvre tierce, dans un abattement et une langueur extraordinaires, on ne peut présumer qu'il y ait épuisement des forces vitales, ou, si l'on veut, que la faiblesse soit absolue; elle n'est que relative, et pour lors on est moins retenu par la crainte de surcharger les organes digestifs.

Il ne suffit pas d'avoir sauvé les jours du malade en faisant cesser par de fortes doses de quinquina une fièvre qui ne pouvait avoir rien que de nuisible, il faut encore en prévenir le retour, et c'est en s'occupant à entretenir l'organe intérieur dans l'activité, que l'on peut atteindre ce but. L'observation a appris que cette rechute a lieu le plus ordinairement vers le quatorzième jour qui suit la cessation de la fièvre; il est donc prudent de revenir à cette époque à quelques doses de quinquina, et d'observer avec soin si toutes les fonctions, sur-tout celles des entrailles, se font avec régularité. Il est rare qu'une fièvre reparaisse sans que la récidive s'annonce, soit par une diminution de l'appétit, soit par un mal-aise et un dérangement de

santé qui avertit le médecin qu'il doit être sur ses gardes, et prévenir la rechute qui se prépare.

Il peut arriver encore que la nécessité de doser fortement le quinquina ait fait une impression trop vive sur quelques organes, mais les moyens d'y remédier se déduisent aisément de ce que nous avons dit de la manière d'agir de ce fébrifuge.

Nous n'en dirons pas davantage sur ces fièvres intermittentes nervales, quelque importantes qu'elles soient. Plus elles réclament la sagacité de l'observateur, moins elles peuvent être assujetties à des règles de curation constantes et uniformes. D'ailleurs, ceux qui auraient besoin de guide en trouveront dans l'ouvrage de Torti, qui a traité fort en détail de ce genre de fièvres intermittentes.

ARTICLE TROISIÈME.

De la curation des fièvres intermittentes mixtes, ou qui participent tout à la fois du caractère humoral et du caractère nerval.

Cette classe de fièvres intermittentes, que distinguent particulièrement une durée opiniâtre et une coction lente et difficile, est, en quelque sorte, la plus nombreuse dans nos

climats. Non-seulement les maladies paraissent en général plus compliquées, moins tranchantes, sous une température variable qui s'éloigne des extrêmes; mais, d'un autre côté, tant de causes différentes concourent à faire perdre aux affections morbifiques le caractère de simplicité qu'elles auraient pu avoir par elles-mêmes, que la plupart des fièvres d'automne, et plusieurs même parmi celles du printemps, ne sont ni vraiment humorales, ni décidément nervales.

Il est facile, d'après les symptomes qui distinguent ces deux caractères, de juger vers lequel paraît incliner une fièvre d'accès. Mais comme le traitement doit être plus ou moins actif, selon qu'elle prend une teinte plus ou moins nervale, il est important de rappeler ce qui peut la lui communiquer.

En regardant, avec Sydenham, la fièvre comme l'instrument qui sert à l'extinction de la cause morbifique, on peut admettre pour maxime fondamentale, que tout mouvement fébrile doit tendre à l'entretien de la vie et au rétablissement de la santé. Toutes les fièvres qui n'ont pas un caractère dépuratoire sont donc évidemment contraires aux vues conservatrices de la nature, et doivent rentrer dans le domaine de la médecine agissante.

S'il était possible de graduer les nuances qui se trouvent entre l'état de santé et l'état maladif le plus compliqué, il serait aisé de voir jusqu'à quel point il faut abandonner la nature à ses propres efforts, et l'on aurait en même temps la mesure des secours que l'art doit lui porter, lorsqu'un désordre destructeur se trouve substitué à des mouvemens paisibles et salutaires. Mais si nous sommes privés de ces avantages, il n'en est que plus indispensable de rechercher avec soin ce qui peut rendre l'action organique tumultueuse et nuisible au rétablissement des fonctions.

Si l'on se rappelle ce que nous avons dit précédemment de l'irritation des entrailles, considérée comme cause des fièvres intermittentes; de l'éréthisme du canal alimentaire, comme formant obstacle à l'usage du quinquina et des symptomes propres aux maladies nervales : si l'on consulte ce que l'observation a fait connaître de plus évident sur les causes éloignées, le siége et les effets des affections spasmodiques en général, on ne pourra disconvenir que le caractère nerval d'une fièvre d'accès ne dépende le plus souvent, pour ne pas dire toujours, de la constriction spasmodique et de l'agacement des entrailles. C'est donc de ce côté que nous devons diriger nos recherches.

Pour le faire avec plus d'ordre, examinons l'influence que peuvent avoir sur le caractère acritique d'une fièvre, 1°. le principe auquel elle doit son existence; 2°. la disposition du sujet qu'elle attaque; 3°. les diverses circonstances accidentelles.

En nous proposant l'examen de ces trois objets, nous n'avons d'autre but que de considérer la cause pathologique que l'on doit combattre, et non de nous livrer à des aithiologies analytiques, plus propres à exercer l'imagination qu'à éclairer la marche que l'on doit tenir.

§. I.

De la curation des fièvres intermittentes mixtes, dont le caractère nerval dépend du principe fébrile (1).

Relativement au médecin clinique, le principe fébrile peut être considéré comme purement nerveux ou comme matériel.

---

(1) Quand nous disons que les fièvres empruntent quelquefois du principe fébrile le caractère nerval qu'elles manifestent, cela ne doit pas s'entendre rigoureusement de la cause à laquelle la fièvre doit originairement son existence, mais de tout ce qui peut en changer le type ou en prolonger la durée;

I. L'expérience ne permet pas de douter qu'une vive affection de l'ame ne puisse donner lieu à une fièvre intermittente, ou en changer le type; nous l'avons prouvé en traitant des causes; mais lorsque telle est l'origine de celle que l'on a à combattre, il faut examiner l'impression qu'en ont reçue les organes internes; distinguer s'ils en sont devenus plus irritables, ou s'ils n'ont fait que perdre de leur énergie. Cette distinction nous ramène, comme l'on voit, aux deux points essentiels sur lesquels porte l'administration du quinquina. Dans le premier cas, la fièvre empruntant ce qu'elle a de nerval de l'éréthisme des organes internes, elle doit être attaquée par les bains, les délayans et les anti-spasmodiques non-toniques;

car, que le caractère nerval ait commencé avec la fièvre, ou qu'elle l'ait contracté, le résultat est le même pour la curation, puisque ce sont les symptomes nerveux qui déterminent à agir, et que ce sont eux qu'il faut combattre.

Nous remarquerons encore qu'en admettant un principe morbifique nerveux, nous ne prétendons pas qu'il soit toujours tel, absolument parlant, et qu'il ne puisse y avoir en même temps complication de cause humorale, ne fût-ce qu'à raison du désordre que les sécrétions éprouvent par l'irrégularité des mouvemens organiques; mais il suffit que cette cause humorale n'ait qu'une part secondaire au trouble fébrile, pour ne point influer sensiblement sur la curation.

dans

dans le second cas, au contraire, l'inertie organique devient la source des épiphénomènes qui se manifestent et donnent à la fièvre une marche irrégulière. Il faut donc recourir aux moyens les plus propres à soutenir les facultés organiques, et le premier de tous ces moyens est le quinquina.

Il faut donc encore pour ce cas-ci suivre la règle qui doit diriger l'usage de ce fébrifuge dans le traitement des fièvres nervales proprement dites. Mais comme celles qui nous occupent ne présentent pas une nécessité aussi urgente d'en arrêter le cours, ce médicament ne doit être donné d'abord qu'à doses modérées, afin de ne point s'exposer à augmenter la cause que l'on a à combattre, si l'on venait à se méprendre sur le véritable état des organes intérieurs.

II. Le principe fébrile est censé matériel toutes les fois qu'il ne réside pas uniquement dans la modification organique des viscères, et que leur état maladif dépend d'un hétérogène quelconque, soit que cet hétérogène soit l'unique cause de la fièvre, ou qu'elle se le soit associé. Ainsi la dégénérescence de la lymphe transpirable, de la bile, ou de toute autre humeur; les affections de la peau, dont le principe acrimonieux se serait reporté à

l'intérieur, ou y aurait été retenu; les vers même, en tant qu'ils peuvent rendre nervale une fièvre humorale de sa nature : toutes ces causes doivent être comprises sous la dénomination générique de principe fébrile matériel, puisqu'elles influent sur le caractère et la durée de la maladie.

La cachexie bilieuse joue un rôle si marqué dans les fièvres intermittentes, sur-tout dans les fièvres automnales, que quelques médecins n'ont pas balancé à la regarder comme la cause prochaine de ce genre de maladies. Mais, quoique cette opinion porte sur plusieurs symptomes ordinaires aux fièvres d'accès qui paraissent après la moisson, et sur l'état du foie que les observations cadavériques ont souvent montré très-altéré, nous croyons que ce serait trop généraliser les conséquences, que de prendre cette cachexie pour base du traitement dans tous les cas. Mais aussi, dès qu'elle se manifeste par des signes non équivoques, c'est de ce côté que doivent se porter d'abord les vues de curation.

Les indications que cette cause présente, varient suivant les diverses altérations dont la bile est susceptible, et selon la modification organique du viscère qui la fournit.

Ainsi, lorsque l'on a seulement à diminuer la surabondance de cette humeur, les purga-

tifs amers donnés alternativement avec les apéritifs et les légers toniques doivent être les remèdes à employer jusqu'à ce que les signes de cette cacochylie aient disparu. D'ailleurs, l'effet des premières évacuations instruit bientôt sur la nécessité de les répéter ou de recourir à d'autres moyens; car, si dans leur usage, le pouls se développe, que la langue se nettoie, que l'appétit renaisse, que les accès diminuent, et que le malade reprenne une sorte d'alacrité, c'est une preuve que la nature est allégée à propos. Si, au contraire, la couleur jaune du visage, la langueur des digestions et le dégoût augmentaient sous les évacuations, il faudrait en accuser la perte des forces épigastriques, l'inertie du foie et des autres viscères abdominaux; être réservé sur les évacuations, et recourir au quinquina.

Nous rappellerons ici ce que nous avons dit précédemment de la préférence que les émétiques, et sur-tout l'ipécacuanha, doivent avoir sur les cathartiques lorsqu'il y a un besoin marqué de dégorger les couloirs biliaires. Nous observerons seulement que quand on a lieu de présumer que l'empâtement est porté trop loin, les contractions du vomissement peuvent occasionner des évacuations excessives et un affaissement dangereux. Alors

il vaut mieux solliciter avec ménagement quelques selles par les purgatifs salins alliés aux toniques, que d'exposer les viscères à des secousses qu'ils ne pourraient supporter (1).

Lorsque la bile semble avoir acquis une consistance résineuse, comme il arrive après les longues chaleurs, qui la font passer successivement par les altérations connues sous le nom d'épaississement jaune, et d'épaississement atrabilieux, il faut apporter la plus grande attention à observer quel peut être l'état du foie et de tout l'épigastre. L'expérience a appris que les engorgemens étaient accompagnés, tantôt d'une sorte de torpeur des couloirs biliaires, et tantôt d'un froncement et d'une irritabilité remarquables.

---

(1) J'eus occasion, il y a peu de temps, d'en avoir un exemple sous mes yeux. Une jeune fille, âgée de dix ans, venait d'essuyer, ainsi que quatre autres frères et sœurs, une fièvre aphteuse, qui forme la principale branche de la constitution régnante (automne de 1788). La répugnance de la malade pour les remèdes, le peu d'aptitude des parens à l'y engager, n'avaient pas permis de suivre un traitement méthodique. Lorsque le temps d'irritation fut passé, il s'annonça, chez trois de ces enfans, un empâtement considérable de l'abdomen, qui amena bientôt un commencement de leucophlegmatie. Une petite fille de sept ans, et qui paraissait presque désespérée,

Dans le premier cas, les apéritifs salins, les amers doués de la vertu purgative, les eaux ferrugineuses même, lorsque les circonstances le permettent, doivent précéder l'usage du quinquina. Mais lorsque l'on a lieu de croire que les embarras sont dissipés, s'il reste encore une disposition fébrile, ce médicament devient d'autant plus utile, qu'il prévient les engouemens qui pourraient se renouveler par le défaut d'une action organique suffisante: l'inertie plus ou moins sensible des forces épigastriques, l'impression de la maladie sur les autres viscères, doivent servir de guide pour en régler la dose; car, moins il reste de santé, plus la nature a besoin de ce secours; plus, au contraire, le malade se trouve rap-

dut son salut à l'ipécacuanha, donné à diverses reprises; mais celle dont je parle ne voulant point du même remède, je lui prescrivis, ainsi qu'à un de ses frères, âgé de neuf ans, une décoction de chicorée émétisée dans la proportion d'un quart de grain de sel stibié pour chaque dose. La première excita quelques coliques; la seconde provoqua le vomissement d'une bile pure et rembrunie qui semblait sortir sans effort; je la vis dans cet instant; je fis suspendre le remède, qui agit à peine sur son frère; et quoique la malade dont je parle n'ait pris en tout qu'un demi-grain de sel stibié, les vomissemens ont continué jusqu'au soir qu'elle est expirée.

proché de l'état de convalescence, moins il est nécessaire d'augmenter le ton des solides, et le quinquina doit alors être donné plutôt comme stomachique que comme fébrifuge.

Si la bile, par sa dégénérescence, est devenue plus acrimonieuse, elle occasionne pour l'ordinaire dans ses propres réservoirs, ainsi que dans tout l'épigastre, une irritation plus ou moins vive, et telle qu'on l'observe dans la fièvre jaune du docteur Lind. Cette irritation se décèle par la disposition aux nausées, lorsque le malade fait usage de quelque remède stimulant ou d'alimens âcres, par une douleur constante au creux de l'estomac, et par les signes qui caractérisent l'éréthisme du canal alimentaire.

L'on conçoit que la fièvre qu'une telle disposition fait naître ou accompagne, prend un caractère nerval proportionnel au dégré de constriction qu'éprouvent les viscères abdominaux; la première indication à remplir dans le traitement est donc d'enlever cette cause d'irritation. Mais l'expérience apprend avec quelles précautions il faut y procéder, afin de ne point exposer le trajet intestinal à l'impression de cet *âcre* bilieux; c'est dans ces cas que les boissons délayantes rendues légérement laxatives, les fruits savoneux, les corps sucrés, diversement combinés avec les muci-

lagineux, les anti-spasmodiques et les légers amers fournissent des secours que l'on doit varier suivant que l'indication d'envelopper ce principe morbifique l'emporte sur celle d'en solliciter l'excrétion, et réciproquement. Nous remarquerons seulement qu'il semble plus conforme aux vues de la nature d'entretenir en pareille circonstance une diarrhée de quelques jours, que de provoquer de fortes évacuations qui peuvent, ou exciter une irritation trop considérable sur les plexus abdominaux, ou jeter les organes dans l'affaissement.

Telles sont, sans doute, les vues du docteur Grant quand il conseille l'usage continu de son émulsion laxative dans l'épaississement atrabilieux; telle est encore la pratique de Zimmermann quand il insiste dans le traitement de la dyssenterie sur la décoction d'orge mondé avec la crême de tartre.

Cette indication une fois remplie, si la fièvre intermittente ne cède pas, il faut recourir au quinquina, dont la dose ne doit être portée que par gradation à celles que l'on pourrait se permettre dans une fièvre intermittente simple; autrement, on courrait les risques de faire renaître l'éréthisme, si les organes n'avaient pas perdu toute l'irritabilité qui s'était d'abord opposée à l'usage de ce fébrifuge.

Les exanthèmes chroniques ont une origine bilieuse trop manifeste et un rapport trop intime avec l'état du foie, pour ne pas s'associer au principe fébrile, lorsqu'ils sont retenus ou reportés à l'intérieur; pour ne pas être même quelquefois la cause essentielle de la fièvre, qui, dans l'un comme dans l'autre cas, en devient plus nervale.

On voit souvent chez les malades sujets à la goutte rose, à des dartres habituelles, à des érésypèles chroniques, etc. ces affections cutanées s'amortir ou disparaître pendant la durée de la fièvre d'accès. Lorsqu'une telle délitescence ne vient point d'une dépuration plus complète causée par le régime, les médicamens ou la fièvre elle-même (effet qu'il n'est guère possible de supposer tant que le caractère nerval n'a pas perdu de son intensité), elle ne peut être attribuée, cette délitescence, qu'à la diminution des efforts excréteurs, ou à une constriction interne qui s'oppose à leur développement (1). La diffé-

(1) La cessation des égoûts tant naturels qu'artificiels, dont les malades sont justement inquiets, n'est souvent qu'une suite, ou du dépérissement des facultés organiques, comme il arrive chez les vieillards; ou, ce qui est moins fâcheux, des embarras qui s'établissent dans la région abdominale, soit

rence qui en résulte pour le traitement est trop sensible pour paraître minutieuse, puisque, dans le premier cas, les cordiaux, les diaphorétiques et le quinquina seraient les remèdes indiqués, au lieu que dans le dernier les délayans, les bains, les anti-spasmodiques relâchans devraient faire la partie essentielle de la curation.

Ces derniers moyens seraient également applicables à la répercussion des exanthèmes acrimonieux. Car on ne peut déduire alors les indications de l'inertie organique, mais plutôt de l'irritation qu'éprouvent les viscères sur lesquels s'est faite la métastase; et ces viscères sont le plus ordinairement ceux de la région épigastrique (1).

---

par congestion d'humeurs, soit par irritation nerveuse. Pour peu que l'on y fasse attention, on aura bientôt des exemples de cautères qui languissent à la suite d'un chagrin durable, ou parce que les viscères sont dans un état de surcharge; il m'est arrivé bien des fois de ranimer la suppuration d'un égoût qu'on avait irrité en vain en faisant prendre quelques doses de rhubarbe, ou par tout autre moyen analogue.

(1) Les phthysies survenues à la suite de gales répercutées, comme l'observation en fournit bien des exemples, n'excluent pas la tendance qu'ont les maladies de la peau à se reporter de préférence sur

Dans ces diverses circonstances, les épispastiques deviennent indispensables, et leur application doit se faire sur le lieu même où l'humeur avait coutume de paraître, si la partie le comporte, ou au moins le plus qu'il sera possible dans la même direction.

Nous croyons superflu de remarquer que le quinquina ne pourrait être que nuisible tant que subsisterait cette irritation causée par le principe acrimonieux reporté vers l'intérieur, ou s'il se manifestait quelque évacuation critique. Il n'est pas rare de voir la nature, une fois débarrassée des entraves qu'un fond de spasme opposait à ses mouvemens,

---

les viscères abdominaux; car, quoique les poumons ne soient pas à l'abri de ces métastases, tant de causes se réunissent pour y exposer l'épigastre et les parties avec lesquelles il sympathise, que l'on doit examiner si les affections de poitrine provenant d'une telle répercussion, ne sont pas plutôt le résultat de la constriction qui s'est établie dans les plexus abdominaux, qu'une affection propre des poumons. J'ai eu ocasion de traiter plusieurs phthysies menaçantes à la suite de gales rentrées, et je me suis souvent convaincu que la poitrine ne souffrait qu'à raison du désordre survenu dans la région abdominale. Une jeune femme, à qui je donne mes soins depuis plusieurs mois pour une pareille affection, n'éprouve de symptômes *pulmoniques*, qu'autant que le resserrement spasmodique de l'épigastre est plus considérable

se livrer à des efforts excréteurs qui interdisent l'usage de tout remède tonique, tant que l'action des organes paraît portée à un degré suffisant.

On peut, d'après ce que nous avons dit, compter au rang des causes propres à rendre la fièvre nervale, la présence des vers dans l'estomac. Plusieurs médecins mettent les fièvres intermittentes rebelles et erratiques, au nombre des signes propres à décéler l'engeance vermineuse (1). D'un autre côté, si l'on considère que la température froide et humide, est une des causes les plus ordinaires des fièvres intermitentes, comme nous l'avons

ou plus opiniâtre. *Elle sent*, dit-elle *dans certains instans*, *le mal qui monte du ventre à la poitrine.* Ses cheveux, qu'elle était obligée de rogner trois ou quatre fois chaque année, n'ont nullement alongé depuis quatre ans qu'elle fit rentrer sa gale. Heureusement cette humeur vient de reparaître par l'inoculation qui avait été tentée plusieurs fois en vain; et quoiqu'il ne se soit point manifesté un changement assez notable pour compter sur la guérison, le mieux qu'elle éprouve donne lieu d'espérer que cette infortunée pourra échapper au danger qui la menace.

(1) Voyez sur-tout Andry, générat. des vers.
Van Douveren, dissert. sur le tœnia.
Nilss Rosen, malad. des enfans.

prouvé ailleurs, et que les maladies vermineuses sont le partage de ceux qui habitent les pays marécageux, on ne sera pas surpris que cette complication ait souvent lieu dans les constitutions automnales qui succèdent à des pluies abondantes.

En réfléchissant sur l'impression que ces insectes font sur les membranes de l'estomac et des intestins, impression qui se marque par la petitesse et l'irrégularité du pouls, une plus grande sensibilité au froid extérieur, des diarrhées et des nausées fréquentes, etc. etc. on ne pourra douter de l'obstacle que cette cause apporte au développement des efforts excréteurs et au rétablissement des fonctions de la peau.

Heureusement cette complication ne change point essentiellement les indications curatives, et le quinquina jouit ici tout à la fois de la vertu fébrifuge et des propriétés anthelmenthiques. Nous croyons cependant qu'il est bon de lui associer les vermifuges proprement dits, en choisissant, autant que les circonstances le permettent, ceux qui tiennent leurs vertus du principe amer, préférablement aux huileux et autres vermifuges non-toniques.

Ce que nous disons du spasme entretenu dans le trajet alimentaire par la présence des vers, ne doit point être confondu avec l'éré-

thisme épigastrique dont nous avons parlé plusieurs fois comme d'une contre-indication puissante à l'usage du quinquina.

L'éréthisme fébrile est toujours accompagné d'un froncement des organes sécrétoires, d'une sorte de desséchement de l'épiderme intérieur; tandis que l'agacement causé par les vers est, le plus souvent, accompagné de symptomes qui annoncent que le tube alimentaire est abreuvé d'une sérosité surabondante. Les gencives et les lèvres sont pâles et humides; la langue est blanche, large et comme mouillée; les malades sont disposés à baver, rejettent quelquefois à jeûn une pituite glaireuse, et le pouls petit et irrégulier présente une débilité sensible; tous symptomes qui diminuent ou disparaissent complétement lorsque le malade a pris des alimens.

Ne perdons pas de vue que c'est toujours dans l'intervalle des accès que ce diagnostic peut être saisi avec plus de certitude et de facilité. Dans le fort du paroxisme, tous les symptomes se confondent et présentent l'image d'une fièvre continue vermineuse, qui, jusqu'au moment de l'intermission, n'est susceptible que d'une cure palliative.

La dégénérescence acrimonieuse de la lymphe, et sur-tout de la lymphe transpirable qui paraît constituer le scorbut chronique, est

souvent le produit de la constitution humide et froide de l'atmosphère; et tout ce qui peut diminuer à la fois l'excrétion cutanée et affaiblir l'action organique des viscères, est propre à la faire naître. Aussi remarque-t-on chez les sujets qui en sont atteints les signes d'une faiblesse universelle et d'une *salure* excessive des diverses humeurs excrémentitielles joints à l'irritabilité du genre nerveux. Le pouls est faible et ne résiste que médiocrement à la pression : souvent les malades éprouvent à l'intérieur des chaleurs momentanées, et des démangeaisons presque habituelles; ils ont le teint pâle et sont disposés à la bouffissure; le plus léger exercice les abat, et les paroxismes fébriles ne présentent ni une énergie suffisante pendant leur durée, ni les signes d'une coction heureuse sur le déclin.

On doit donc peu compter sur les forces vitales pour l'extinction de la fièvre dans ces complications, et c'est à l'art de l'opérer; l'usage du quinquina allié aux diaphorétiques devient un secours essentiel, et doit faire la base du traitement toutes les fois que l'organe intérieur est exempt d'éréthisme. Au contraire, lorsque le canal alimentaire paraît parsemé d'aphtes miliaires, comme il arrive souvent en pareil cas, ce tonique ne doit être donné qu'avec ménagement. Il est bon de le

prescrire d'abord dans les émulsions et dans quelque décoction farineuse, afin de modérer son astriction ; mais il n'est pas moins important d'en augmenter graduellement la dose à mesure que les viscères perdent de cette irritabilité, et d'en continuer l'usage jusqu'à ce que les solides aient recouvré leur ton, et que les sécrétions soient rétablies.

§. II.

De la curation des fièvres intermittentes mixtes qui tirent leur caractère nerval du sujet qu'elles attaquent.

Le tempérament, le genre de vie, les affections maladives préexistantes peuvent, comme nous l'avons dit ailleurs, rendre nervale une fièvre d'accès qui, sans cette disposition individuelle, aurait eu une marche franche et régulière. Il est donc du devoir de l'observateur de fixer ses regards sur cette source d'épiphénomènes.

I. S'il rencontre, par exemple, de ces tempéramens irritables, que la plus légère secousse fébrile agite jusqu'au délire, il doit apporter la plus grande attention à n'employer aucun remède énergique sans avoir pesé les

contre-indications que cette irritabilité fournit. Elle devient un motif puissant, nous en convenons, d'administrer aussitôt qu'il est possible, le quinquina à assez forte dose, pour débarrasser le malade d'un trouble qu'il ne peut supporter long-temps sans danger ; mais on manquerait son but si l'on plaçait ce fébrifuge dans le temps d'irritation, à cette première période de la maladie, où tout est dans la tension et le spasme. Il vaut donc mieux recourir aux anti-spasmodiques, aux narcotiques même, que d'attaquer la fièvre dans un état de crudité, soit avec les purgatifs, soit avec le quinquina. Ici la nécessité n'est pas impérieuse comme dans les fièvres intermittentes malignes, où l'on ne doit avoir d'autre but que d'arracher le malade au danger qui le menace. Il est de son intérêt, au contraire, de ne point être exposé par trop de précipitation aux suites d'une maladie suffoquée, et qui laisserait après elle une disposition plus grande aux symptomes nerveux.

Cette complication d'un tempérament irritable ne doit donc point empêcher que l'on ne consulte à travers les épiphénomènes qui l'enveloppent, le travail de la coction, ou du moins cette débilité organique, qui seule indique évidemment l'usage du quinquina. Car, tant que l'on remarquera un fond de spasme, un

un reste d'éréthisme dans l'intervalle des accès, on peut prononcer qu'il n'y a point d'intermission, et que les solides ne recevraient pas impunément l'impression des remèdes toniques. Le plan curatif doit alors porter sur l'usage des délayans et des anti-spasmodiques : par la même raison, on doit s'abstenir de tout remède tumultueux, tels que les vomitifs, à moins que l'on eût lieu de présumer que cette constriction spasmodique céderait à l'expulsion d'une cacochylie acrimonieuse. Mais aussi, dès que l'on pourra trouver le moment de placer le quinquina, il faudra le saisir avec la circonspection de ne le donner d'abord qu'avec ménagement et associé à une légère dose d'opium, afin de tromper, si l'on peut le dire, des nerfs trop faciles à effaroucher, et fortifier l'action des organes sans provoquer leur irritabilité.

Ces cas sont embarrassans, il faut en convenir, et demandent toute la sagacité d'un médecin plié à l'observation ; car, si des hommes accoutumés à agir le lendemain comme ils ont agi la veille, et trop fatigués du nombre de malades qu'ils ont à visiter, pour s'attacher à peser scrupuleusement les indications et contre-indications, regardaient ces réflexions comme minutieuses ; s'ils nous objectaient que chaque jour on guérit des fièvres d'accès sans

y apporter tant de précautions, nous leur demanderions, à notre tour, combien de fois le quinquina a manqué son effet entre leurs mains? Combien de malades se sont plaints à la suite de son usage de cardialgie et de maux de nerfs qui leur rendent la vie misérable? Combien de fois les hommes bilieux et hypochondriaques, les femmes histériques, ont fait échouer leur traitement uniforme? Combien enfin de fièvres rebelles à tout remède se sont éteintes lorsque les organes fatigués par les secousses fébriles, ont perdu cette constriction qui ne pouvait diminuer spontanément qu'avec l'énergie de leurs facultés actives?

II. L'influence que le genre de vie peut avoir sur le caractère nerval d'une fièvre d'accès peut se réduire à deux résultats généraux, d'où découlent également deux indications principales; car, ou bien l'irritabilité qui provient d'un usage abusif, tend à exalter la force tonique du genre nerveux, ou à la déprimer. L'excès des liqueurs spiritueuses, des aromates, les longues contentions d'esprit, des contradictions journalières, des colères fréquentes, produisent ordinairement une tension durable des nerfs, et semblent donner lieu à un éréthisme habituel, qui ne permettrait pas d'employer inconsidérément, ni le

quinquina, ni tout autre fébrifuge tonique. C'est-là le cas de détruire pour réparer; il faut faire perdre aux viscères le ton qui les exalte, pour y substituer une action plus douce, mais en même temps plus aisée et plus efficace.

Les premiers moyens curatifs doivent donc consister dans les délayans, les bains, les antispasmodiques, un régime doux, le calme du corps et de l'esprit, sauf à relever l'action organique par les amers, le quinquina et autres analogues, s'il arrivait qu'en parcourant un relâchement salutaire on eût causé une débilité réelle. Ces deux extrêmes sont, dans ce cas-ci, l'image de ce qui se passe journellement dans les maladies aiguës, même dans les affections inflammatoires, où tous les efforts de l'art doivent tendre à réprimer ce que ceux de la nature ont d'excessif, tant que le temps d'irritation subsiste, et où l'on est obligé de suivre une route contraire dans le temps d'excrétion et pendant la convalescence, lorsque l'on n'a plus qu'à soutenir ou à relever les forces.

C'est de cette dernière indication que l'on doit d'abord s'occuper dans le traitement d'une fièvre intermittente devenue nervale par des écarts de régime qui mènent à l'affaiblissement : tels sont les passions tristes, la mau-

vaise nourriture, les excès de l'incontinence, les fatigues outrées, les veilles, etc.; tous écarts qui épuisent les forces organiques et ne permettent pas de compter sur elles pour l'extinction du principe fébrile. Dans ces cas, les symptomes spasmodiques sont, le plus souvent, le résultat d'une débilité des organes qui les porte à une réaction tumultueuse pendant l'accès, et qui les jette dans l'inertie aussitôt que le trouble est cessé. Il est donc nécessaire d'administrer les fébrifuges de bonne heure et à assez forte dose pour éloigner le paroxisme et prévenir les embarras que cet état de langueur occasionne. Il serait trop à craindre que la fièvre ne prît un caractère de malignité décidée, pour ne pas donner le quinquina aussitôt que la constriction spasmodique des entrailles présente quelques intervalles.

Il est bon même d'être réservé sur les purgatifs, et de ne les donner que lorsque le besoin est évident. Il vaudrait mieux encourir le reproche d'avoir employé le quinquina sans ces préliminaires, que de provoquer des évacuations qui vertiraient à la perte des forces.

A plus forte raison, la saignée serait-elle condamnable, si on ne la pratiquait que par un respect religieux pour cette règle surannée qui ne permettait l'emploi d'aucun grand

remède, qu'au préalable on n'eût eu recours à la saignée et à la purgation. Ici l'on ne peut guère supposer de pléthore; on pourrait même la regarder comme inconciliable avec des organes énervés. Il serait donc souverainement inconséquent d'enlever à ces organes le fluide vital qui les soutient, tandis que l'on doit se proposer de leur rendre l'énergie qu'ils ont perdue (1).

III. Parmi les affections morbifiques préexistantes à la fièvre d'accès, et qui peuvent lui donner un caractère d'anomalie, on doit

---

(1) C'est encore un usage solennel pour quelques praticiens de ne point commencer un traitement sans y préparer le malade par la saignée et la purgation, que, par cette raison, l'on désigne en cas pareil sous le nom de *remèdes généraux*. Cette pratique prévaut tous les jours dans les campagnes, quand on se propose de *traiter méthodiquement* une fièvre d'accès, ou même une maladie chronique, comme si la meilleure méthode n'était pas de consulter l'état des viscères, de s'interroger sur leur modification organique et sur l'impression qu'ils doivent recevoir de ces précautions d'apparat. Je suis bien éloigné de prétendre que l'on doive toujours s'en passer; il est au contraire, des circonstances où ces préparations deviennent en quelque sorte indispensables : ainsi, par exemple, la saignée devra précéder tout moyen curatif qui tend à exciter une circulation plus animée, une raré-

compter l'asthme, l'épylepsie, la goutte, la migraine, les hémorrhoïdes, les fleurs blanches acrimonieuses, les obstructions, etc. etc. toutes maladies qui, le plus souvent, naissent de quelques embarras dans le département des entrailles, et entretiennent un fond de spasme dans le systême nerveux.

1°. Tel est sur-tout l'asthme spasmodique, qui porte avec lui tous les traits du bouleversement et de l'irrégularité des mouvemens organiques, et dont la complication ne peut que rendre le traitement plus embarrassé. Sans prétendre tracer au médecin clinique la con-

---

faction subite, un trouble enfin qui expose les poumons, le cerveau, ou tout autre viscère, à une surcharge partielle; tels sont les bains chauds, les bains froids, la salivation, les vomitifs, etc. etc.

De même la purgation devient nécessaire toutes les fois qu'il y a empâtement des entrailles, ou simplement cacochylie dans les premières voies; mais prétendre que l'on ne puisse mettre un malade à l'usage du lait, par exemple, sans faire précéder un ou deux purgatifs, c'est montrer un attachement servile à des règles dogmatiques dont l'application doit être subordonnée au besoin; autrement, on coure les risques de troubler des fonctions qu'on veut rétablir, et de priver la nature des sucs qu'elle a préparés pour l'élaboration du chyle qui doit régénérer ses forces. (Voyez les expériences sur la digestion de M. l'abbé Spaltanzam.)

duite qu'il doit tenir dans un cas aussi épineux, et où les indications peuvent se contrarier, nous pensons qu'il faut d'abord examiner si l'asthme est susceptible, sinon d'une guérison radicale, au moins d'une diminution réelle par l'agitation fébrile; ou bien, s'il n'en peut recevoir qu'une augmentation et une terminaison fâcheuses.

Dans ce dernier cas, on doit s'attacher à combattre la fièvre par le quinquina dès qu'il y a intermission parfaite; autrement, le malade se trouverait exposé au danger le plus imminent, soit du côté de la suffocation, soit du côté de l'hydropisie de poitrine; tel est l'asthme de naissance ou invétéré, celui qui est entretenu par un vice de conformation, celui qui attaque les personnes âgées, etc. Sur quoi nous remarquerons néanmoins que malgré les motifs pressans de guérir la fièvre, on doit examiner avec soin si l'une et l'autre maladie ne sont pas entretenues par un fond de spasme de la région épigastrique devenue en quelque sorte habituel, comme on l'observe chez les asthmatiques d'un tempérament sec et bilieux, adonnés aux liqueurs spiritueuses, chez lesquels le pouls est constamment petit, rénitent et irrégulier; les joues colorées d'un rouge obscur qui atteste la gêne des hypochondres et des poumons. Alors, toute espèce

de tonique deviendrait nuisible, et le quinquina ne pourrait que produire de mauvais effets. Au contraire, les boissons délayantes et anti-spasmodiques, les opiatiques même, fourniraient un secours plus direct et plus propre à ramener la maladie au caractère humoral. Mais celui que l'oppression exige en pareil cas est la saignée pratiquée dans le fort du paroxisme fébrile, et proportionnée à la surcharge des poumons. Autant que les circonstances le permettraient, nous pensons qu'il serait plus avantageux de ne faire perdre au malade que quelques onces de sang dans chaque accès, que de courir les risques d'une prostration de forces subite, par des saignées trop copieuses ou trop rapprochées. La disposition variqueuse des vaisseaux pulmonaires, dans l'espèce d'asthme dont nous parlons, serait bientôt suivie d'un affaissement plus nuisible que ne pourrait être une distention excessive.

Malgré ce que nous avons dit de l'utilité des vésicatoires pour faire diversion au spasme des entrailles et alléger les organes qui sont les plus exposés pendant le paroxisme fébrile, nous ne pensons pas que l'on doive fonder de grandes espérances sur leur action, toutes les fois que l'asthme est idiopathique, et qu'il tient à un désordre organique invétéré. Inutilement

donc on livrerait le malade aux douleurs que ce genre de remède occasionne, et l'on ne pourrait en attendre de succès qu'autant que l'asthme serait dû à quelque affection cutanée reportée à l'intérieur, à la suppression d'un égoût, à la cicatrisation d'un vieux ulcère, ou même à la répercussion de l'humeur transpirable, comme notre pratique nous en fournit des exemples. Mais ces cas rentrent dans celui que nous avons supposé plus haut, et demandent des considérations particulières qui nous éloigneraient de notre objet.

Ce qui nous concerne dans ce moment est d'examiner la complication d'une fièvre intermittente avec un asthme qui n'est point réputé incurable, et sur lequel même le trouble fébrile peut avoir une influence salutaire. Nul doute qu'en pareil cas la fièvre ne doive être regardée comme dépuratoire; mais, pour qu'elle prenne ce caractère heureux, il faut la débarrasser des symptomes d'irritation et des épiphénomènes que son association fait naître. Ainsi, une oppression excessive demande, ici comme dans l'asthme sec incurable, des saignées telles, qu'en parant au danger d'une circulation trop gênée dans les vaisseaux pulmonaires, on ménage assez les forces vitales pour que le trouble fébrile vertisse à la destruction de la cause morbifique. Cette consi-

dération devient sur-tout puissante, si l'asthme reconnaît pour cause un empâtement muqueux des viscères abdominaux qui soit encore susceptible de résolution, tandis que s'il provient de la suppression de quelque évacuation sanguine habituelle, comme d'hémorrhoïdes, de menstrues, etc. on doit supposer un état de pléthore, et insister davantage sur le moyen de la diminuer.

Ce serait donc à tort qu'effrayé par la complication d'une fièvre tierce avec un asthme de cette nature, on s'empresserait de donner le quinquina à forte dose et dans la vue de *couper la fièvre;* puisque, si l'on y parvenait, ce ne serait qu'en arrêtant des efforts critiques qui devaient rétablir l'ordre dans les fonctions. Et si ce fébrifuge ne produisait pas l'effet qu'on en attendait, il donnerait infailliblement lieu à l'éréthisme du trajet alimentaire. On doit, pour l'usage de ce remède, consulter les signes de coction que chaque accès peut fournir, et la force organique qui reste pendant l'intermission. Ce sont-là, nous l'avons déja dit, les deux points qui doivent essentiellement fixer l'attention de l'observateur, et qui peuvent le plus assurer sa marche dans le traitement des fièvres intermittentes.

2°. L'épilepsie donne lieu à la même distinction par rapport à l'usage des fébrifuges.

Car si elle est idiopathique, héréditaire, ou tellement invétérée qu'elle ait fait contracter au cerveau une disposition vicieuse (1); si enfin elle ne paraît pas susceptible de guérison, l'agitation fébrile ne peut qu'augmenter le désordre, et l'on doit s'appliquer à la faire cesser. Mais ce serait manquer notre but que de placer le quinquina à forte dose, tant que la fièvre serait dans son temps d'irritation, et que l'organe intérieur conserverait ce *fond de spasme* que lui impriment si ordinairement des accès épileptiques fréquens et durables. La vertu tonique de ce médicament ne pourrait que donner à la fièvre un caractère encore plus nerval, et rapprocher les attaques

(1) Cette disposition réside souvent dans la dilatation variqueuse du plexus choroïde et des ramifications de la dure-mère, soit que cette distention ait précédé la maladie, soit qu'elle vienne de la violence avec laquelle le sang se porte vers la tête dans les accès épileptiques; or, l'on sent combien l'art a peu de ressources contre une pareille disposition : telle m'a paru être la cause idiopathique d'une épilepsie opiniâtre dont on trouve l'histoire très-détaillée dans le journal de médecine, cahier d'octobre 1788, p. 53 et suiv. Cette maladie s'étant manifestée peu de temps après que le sujet qui en est atteint eut essayé, dans des amusemens que le désœuvrement des jours de fête fait imaginer à la campagne, de rester dans une situation perpendiculaire

convulsives. C'est à cette cause, n'en doutons pas, que l'on doit attribuer la disparité que présentent les observations sur les effets du quinquina dans le traitement de l'épilepsie. Il en est qui attestent son efficacité, et d'autres qui fournissent des résultats contraires. Or, nous le disons avec confiance, toutes les fois que quelque vice organique entretiendra ou un spasme habituel, ou seulement une disposition prochaine aux étranglemens nerveux dans les entrailles; tel que des pierres biliaires dans le conduit choledoque, la phlogose, ou l'éréthisme de la matrice; l'endurcissement de quelque viscère, etc. l'on ne doit employer le quinquina qu'avec une extrême réserve, ou même le rejeter entière-

la tête en bas et les pieds en haut, il est vraisemblable que les vaisseaux qui entrent dans l'intérieur du crâne se sont trouvés dilatés au point de perdre leur ressort; de là la facilité avec laquelle les accès reparaissent toutes les fois que la lecture, un travail d'application, toute attitude qui porte la tête en bas, et toute affection qui resserre l'épigastre, déterminent une surabondance de sang vers les carotides. C'est d'après cet aperçu que j'avais fait pratiquer quelques saignées du pied modérées; que j'avais proposé l'application des sangsues au cou, et le moxa sur le sommet de la tête, avant que le malade se fût livré aux empyriques, et qu'il eût requis les soins du médecin qui a rendu compte de son état.

ment, tant que la fièvre d'accès ne paraîtra pas entretenue par une *vraie débilité* de l'organe intérieur.

Mais aussi lorsque l'épilepsie et la fièvre paraîtront dépendre, ou des stases que les humeurs font dans leurs réservoirs, faute d'une action suffisante des solides, ou d'une cachexie dépendante de la même cause, on doit beaucoup espérer des toniques, et surtout du quinquina. C'est dans ces cas que les symptomes nerveux, auxquels succède pour l'ordinaire un pouls lent et sans force, ne sont que le résultat des surcharges partielles que l'inertie des organes occasionne; telles sont les contractions de l'estomac pour rejeter une masse alimentaire qui le fatigue; c'est, en un mot, la nature recueillant ses forces pour se débarrasser quelques instans des entraves qui la gênent, et l'on sent combien il est utile, si l'on veut qu'elle obtienne une victoire complète, que ses efforts soient assez durables et assez efficaces pour empêcher la cause pathologique de se renouveler.

3°. Il n'est point de médecin observateur qui ne reconnaisse deux espèces de gouttes très-distinctes, l'une nervale, et l'autre humorale. Que la différence qui les sépare dépende de la constitution du sujet, de la nature du virus arthritique, ou de toute autre cause;

c'est ce que nous n'examinerons point ici. Nous nous bornerons seulement à faire remarquer que la goutte nervale, très-irrégulière dans sa marche, ne se fixant qu'imparfaitement, affectant tantôt une partie et tantôt une autre, ne demande pas moins de circonspection dans l'usage des toniques que la fièvre d'accès qui lui est jointe. Elle doit être plus grande encore, cette circonspection, si la fièvre est dans son temps d'irritation et laisse apercevoir, dans l'intervalle des accès, un fond de spasme toujours subsistant. Car alors le quinquina, nous ne cesserons de le répéter, disposerait les solides à une tension et une irritabilité plus considérables.

Si, au contraire, le malade, chargé d'embonpoint, d'un tempérament phlegmatique, et accoutumé à un genre de vie tranquille, est attaqué d'une goutte humorale, que quelques-uns appellent *goutte froide ;* si la fièvre qui lui est associée a donné des signes de coction, et que les symptômes nerveux ne se manifestent que pendant la violence des accès, ou lorsque la maladie a pris une durée excessive, on doit juger que l'irritabilité des organes n'est qu'une suite de leur atonie, comme nous le disions il n'y a qu'un moment; et dans ce cas, le quinquina peut être donné sans crainte. Mais il est bon alors de lui associer

quelque diaphorétique. C'est, pour le dire en passant, contre ces sortes de gouttes que l'anti-goutte a une efficacité réelle; tandis que nous l'avons vu porter un désordre effrayant dans le systême nerveux, lorsque la maladie avait un caractère opposé.

Il faut donc, toutes les fois que l'on rencontre une fièvre d'accès compliquée d'une affection arthritique, saisir, pour l'usage du quinquina et autres fébrifuges toniques, le moment où les organes internes tombent dans l'inertie, puisque c'est la seule indication qui puisse en régler surement l'usage. Si même on avait lieu de présumer que la goutte n'eût pour cause qu'un empâtement des viscères abdominaux; que chaque accès de fièvre fournît des signes de coction non-équivoques, et donnât plus de développement au pouls; que les fonctions parussent se faire avec plus d'aisance, l'on ne devrait donner le quinquina que pour prévenir la faiblesse que les secousses fébriles occasionnent à la longue, et plutôt dans la vue d'entretenir la fièvre et de lui conserver son caractère de coction, que pour la faire cesser entièrement.

La complication de la goutte avec une fièvre d'accès peut également donner lieu à des épiphénomènes nerveux, à raison du siége qu'elle occupe; quand l'une et l'autre auraient

par elles-mêmes un caractère humoral. Car, si l'affection goutteuse venait à se porter sur les entrailles, soit par le spasme qui accompagne toujours le commencement du paroxisme fébrile, soit par la métastase qu'un froid subit aurait occasionné, ou par toute autre cause accidentelle, on conçoit que l'irritation des plexus donnerait à la fièvre une anomalie que le retour de la goutte aux extrémités ferait bientôt disparaître. Ce serait donc à procurer ce retour que devraient tendre les efforts de l'art, et l'effroi que causerait l'appareil des symptomes qu'un tel état pourrait faire naître, ne justifierait pas l'usage précipité du quinquina, à moins que la métastase dont nous parlons ne fût une suite de l'inertie des facultés organiques. Car il en est de la goutte comme de tout autre effort excréteur. Elle exige des forces suffisantes de la part des organes internes pour être déposée loin du centre; et c'est à cette circonstance, n'en doutons pas, que l'on doit attribuer le soulagement que certains goutteux ont retiré du vin pendant l'accès même, lorsqu'adonnés habituellement à son usage, ils s'étaient mis à un régime trop sévère et à une boisson trop aqueuse. Mais l'on conçoit en même temps combien il serait préjudiciable de généraliser

raliser les corollaires que l'on peut déduire de quelques cas particuliers.

4°. La migraine, dont on admettrait bien des variétés, si l'on s'attachait à la différencier par la cause qui la produit, peut donner à la fièvre d'accès avec laquelle elle se trouve jointe, un caractère nerval et une apparence comateuse également propre à effrayer sur le danger et à précipiter l'usage du quinquina. Mais n'ayant pour but que d'examiner l'influence qu'elle peut avoir sur le caractère de la fièvre, nous n'en reconnaîtrons ici que deux espèces, celle qui paraît susceptible de guérison, et celle que l'on doit juger incurable. La première est celle qui dépend d'une cause évidente, telle que la migraine occasionnée par le grand air, l'impression du soleil, les veilles prolongées, le travail du cabinet ou quelque écart de régime; celle qui précède l'apparition des règles ou des hémorrhoïdes, celle enfin qui paraît céder aux remèdes, dont on peut prévenir le retour ou abréger la durée par un vomitif ou tout autre moyen.

Cette première espèce ne semble dépendre que d'une sensibilité excessive du genre nerveux, et d'une débilité naturelle des viscères: disposition dont la fièvre d'accès peut recevoir une teinte particulière, sans que pour cela la migraine ait sur le caractère de cette

fièvre une influence directe. Les indications doivent donc être prises de la fièvre elle-même, et alors les règles de curation consistent à lui donner un caractère de coction propre à résoudre les engouemens qui peuvent concourir à la langueur et à l'irrégularité des mouvemens organiques, puisque ces efforts excréteurs tendent à rétablir l'ordre dans les fonctions, et à détruire en même temps la disposition à la migraine. C'est ainsi que le café dissipe quelquefois cette affection chez les tempéramens phlegmatiques accoutumés à une vie oisive, et chez lesquels la digestion est lente et pénible. Or, ce que le café produit pour quelques semaines, une fièvre intermittente rendue dépuratoire peut le faire pour plusieurs mois ou plusieurs années.

Mais l'on n'a pas le même avantage à en espérer, si la migraine est idiopathique, ou tellement invétérée qu'on doive la regarder comme incurable. On n'a donc aucun motif de retarder l'usage des fébrifuges proprement dits; l'on doit au contraire placer le quinquina d'après les règles que nous avons établies en parlant des fièvres nervales qui menacent spécialement quelque viscère. Car il serait à craindre que l'irritation spasmodique et l'agitation fébrile qui accompagnent chaque accès, ne portassent sur les nerfs en général, et sur

les méninges en particulier, un désordre irrémédiable. Aussitôt donc que l'éréthisme qui appartenait à la fièvre cesse dans l'intervalle des paroxismes, on doit placer le quinquina et traiter la fièvre, si l'on peut le dire, indépendamment de la disposition du sujet, sauf à calmer par les anti-spasmodiques et autres remèdes appropriés les épiphénomènes que cette disposition peut faire naître.

5°. Il n'est pas rare de voir la fièvre d'accès compliquée avec une disposition hémorrhoïdale, soit que celle-ci ait précédé, ou qu'elle soit une suite de la fièvre, comme il arrive dans les fièvres quartes opiniâtres. Dans l'un comme dans l'autre cas, on doit distinguer avec soin les hémorrhoïdes qui proviennent d'atonie, celles qui sont le résultat d'un engorgement du foie, et celles que produit la constriction spasmodique des ramifications de la veine-porte. L'observation nous a fourni plusieurs exemples de ces trois causes différentes, qui toutes demandent un traitement particulier, et doivent retarder ou accélérer l'usage du quinquina. Lorsque nous disons qu'il y a des hémorrhoïdes causées par atonie, nous n'entendons pas seulement le relâchement de la surface interne du rectum dans sa partie inférieure, mais une inertie de tout le trajet alimentaire, ou plutôt de toutes les

entrailles; telles sont les douleurs hémorrhoïdales qui ont été combattues par des saignées réitérées, les bains, un usage excessif des boissons relâchantes, et une diète très-sévère. Les signes qui nous ont paru les plus caractéristiques sont un pouls irrégulier, sans force, et ne présentant qu'une faible résistance à la pression; une langue blanche et très-mouillée, et une sorte de défaillance que nous appellerions volontiers défaillance stomachale (1).

Si la fièvre d'accès se trouvait jointe avec une telle disposition, les indications seraient les mêmes, et l'usage du quinquina ne pourrait qu'être utile, puisque la débilité de l'organe intérieur contribuerait autant à l'une qu'à l'autre maladie.

---

(1) Entre autres observations plus frappantes, mais dont le détail m'éloignerait trop de mon objet principal, je puis citer l'exemple d'un adulte accoutumé à un genre de vie exercé et à un régime tonique, auquel des circonstances particulières avaient fait substituer un régime aqueux, malgré des fatigues soutenues. Il survint des douleurs hémorrhoïdales qui firent redoubler de sévérité du côté du régime; les douleurs devinrent continuelles; elles rendaient toute situation pénible, et étaient accompagnées d'un sentiment de défaillance. Malgré cet état, le malade fut obligé de faire, à cheval, une route de plusieurs lieues qui augmenta encore la douleur

L'affection hémorrhoïdale qui dépend de l'engorgement des ramifications de la veine porte, ne fournit pas un point de vue curatif aussi simple, et n'est pas toujours susceptible de la même unité de traitement. Le plus souvent les hémorrhoïdes qui proviennent de cette cause, exigent la déplétion du système vasculaire-mézentérique; et c'est peut-être le seul cas où le flux hémorrhoïdal ait un caractère vraiment critique, puisqu'il y a presque toujours surabondance de sang dans les vaisseaux qui arrosent les entrailles, tandis que dans l'espèce dont nous venons de parler, la surcharge n'a lieu que dans une très-petite étendue du canal intestinal, et l'inertie des organes qui

---

et le mal-aise qu'il éprouvait. Mais la nécessité de réparer ses forces et des invitations réitérées l'ayant porté à boire un ou deux verres de vin, les douleurs diminuèrent; le soir, même régime; la nuit fut bonne, et au réveil il ne restait plus aucune trace de cette indisposition.

C'est d'après ce cas que j'ai quelquefois employé avec le plus grand succès, dans cette maladie (lorsque l'atonie n'était pas équivoque), des lavemens d'eau froide, des fomentations avec le vin, et à l'intérieur le quinquina, ou tout autre tonique analogue. Mais, en rapportant cette observation, je n'en reconnais pas moins le danger qu'il y aurait à en généraliser les conséquences.

l'entretien augmenterait encore par la perte du fluide qui soutient leur action.

La déplétion des ramifications de la veine-porte est donc, pour les hémorrhoïdes provenant de l'engorgement du foie, une condition préliminaire, dont l'art doit se charger, si la nature, par un flux hémorrhoïdal spontané, ne dissipe pas elle-même cette pléthore partielle; autrement, tout fébrifuge tonique, et sur-tout le quinquina, ne pourraient que produire ou des phlogoses, ou des étranglemens spasmodiques, ou même des obstructions proprement dites. Il faut au contraire regarder la fièvre qui survient en pareil cas, comme un des moyens les plus propres à lever les embarras qui retardent la circulation et les sécrétions, pourvu qu'elle soit retenue dans de justes bornes. Car si le trouble fébrile était porté trop loin, il serait à craindre qu'il ne s'établît des points d'inflammation dans quelque viscère.

Les moyens de parer à ce danger sont connus de tous les hommes de l'art; mais celui auquel nous croyons devoir nous arrêter un moment, est l'évacuation d'une quantité de sang plus ou moins considérable.

Le lieu le plus convenable pour cette évacuation, comme le plus propre à opérer un dégorgement salutaire, ce sont les boutons

hémorrhoïdaux eux-mêmes, quand ils sont à l'extérieur, ou la marge de l'anus, quand ils sont internes; et l'application des sangsues est le moyen que l'on emploie pour l'ordinaire. Mais, comme ce genre de remède répugne à bien des malades, on est souvent contraint d'y substituer, ou la saignée du pied, ou l'usage des remèdes internes qui ont la propriété de provoquer le flux hémorrhoïdal. L'aloès et ses préparations possèdent cette vertu dans un degré assez éminent; mais l'irritation que ce médicament porte sur les viscères, exige qu'on le donne avec circonspection, puisque, s'il manquait son effet, et que l'usage en fût porté trop loin, il en pourrait résulter une inflammation d'entrailles, comme nous en avons eu des exemples sous les yeux. Il nous paraîtrait donc plus prudent de préférer, pour rappeler un flux hémorrhoïdal supprimé, ou pour l'établir quand tout en annonce le besoin, de recourir aux eaux de Seltz artificielles, dont M. Bergman a plusieurs fois éprouvé l'efficacité, tant sur lui-même que sur les autres. (Voyez Gazette de santé, année 1787, n°. 51.)

Les signes qui annoncent le plus ordinairement l'appareil hémorrhoïdal sont un sentiment de plénitude dans toute la région abdominale, mais sur-tout vers la région lombaire; un embarras douloureux à l'épigastre

et dans l'hypochondre droit, une pesanteur de tête; des feux qui se portent au visage, une disposition à la constipation, un engourdissement des extrémités inférieures, avec un sentiment de lassitude qui augmente au moindre exercice; enfin un pouls irrégulier, mais présentant un caractère de dureté avec un léger rebondissement dans quelques pulsations, tel que l'ont décrit les auteurs sphygmistes.

Par ce que nous venons de dire, on voit que dans la complication d'une fièvre avec la constitution hémorrhoïdale qui nous occupe, cette dernière maladie doit tenir la première place dans le plan curatif; et ce n'est qu'après avoir dissipé l'embarras des viscères, que l'on doit attaquer directement la fièvre. Jusques là, la cure palliative est la seule admissible; et cette cure palliative, nous l'avons déja dit, n'a pour objet que de réfréner le mouvement fébrile, si les accès se développent avec violence; ou de lui faire perdre le caractère nerval, si l'irritation spasmodique ne paraît suivie d'aucun effort excréteur.

Telle est l'indication que fournit plus particulièrement la réunion d'une fièvre intermittente avec la disposition hémorrhoïdale, qui dépend de la constriction de l'organe intérieur, et du froncement des rameaux vasculaires distribués dans la région abdominale.

Les expériences des physiologistes ne permettent pas de douter que les ramifications veineuses et artérielles du mézentère, des intestins, etc. ne soient susceptibles d'une contraction qui force le sang à rétrograder ou à chercher dans les anastomoses le passage que lui refuse le vaisseau qu'il devait parcourir. Si donc une cause irritante, de quelque nature qu'elle soit, excite une contraction durable dans le systême vasculaire mézentérique, il pourra survenir une affection hémorrhoïdale qui n'aura rien de critique par elle-même, et sur la cause de laquelle il serait dangereux de se méprendre (1). La fièvre intermittente qui se trouvera jointe à une telle disposition, ne pourra avoir qu'un caractère très-nerval, et qui ne permettra d'administrer le quinquina que quand on aura

(1) L'observation fournira aux médecins attentifs des exemples fréquens de pareilles affections hémorrhoïdales qui revendiquent le régime le plus adoucissant, et même les calmans narcotiques, lorsque cette crispation nerveuse est opiniâtre ou portée trop loin. Entre plusieurs, je citerai celui d'un octogénaire d'un tempérament bilieux, devenu de jeune âge sujet à un flux hémorrhoïdal excessivement abondant. Cette maladie avait été combattue par les apéritifs, dans l'opinion qu'elle tenait à l'engorgement du foie; mais l'irritation fut bientôt portée à son

détruit la constriction nerveuse qui donne lieu à l'une et à l'autre affection morbifique. Mais, comme on voit souvent qu'à un spasme de quelque durée, succède une vraie débilité des organes qu'il affecte, il pourrait arriver que la fièvre se prolongeât lors même que les étranglemens spasmodiques n'auraient plus lieu. Alors le quinquina deviendrait d'autant plus indiqué, que donné comme curatif de la fièvre, il serait en même temps un remède prophylactique contre l'affection hémorrhoïdale; puisque, comme l'observation en fait foi, nos organes deviennent moins susceptibles des impressions du spasme à mesure qu'ils se fortifient.

Il ne s'agit donc, pour bien régler l'usage du quinquina dans le cas dont nous parlons, que de distinguer avec soin la constriction de

comble, et suivie d'une insomnie opiniâtre. Un instinct secret porta le malade à prendre du lait, qui lui procura un calme assez prompt et un sommeil paisible. De ce moment, les médicamens furent abandonnés, et la diète lactée continuée avec le plus grand succès. Depuis cette époque, il est encore survenu quelques évacuations sanguines très-copieuses, et dont j'ai été témoin; mais l'usage du lait pris tous les ans, au printemps et à l'automne, a procuré à cet homme respectable une santé telle qu'on ne devrait pas l'attendre d'un âge aussi avancé.

l'organe intérieur, de l'inertie dans laquelle il peut tomber ; et comme nous avons déja rapporté plusieurs fois les signes qui servent à faire reconnaître ces deux états contraires, il serait superflu de les retracer ici.

6°. Les fleurs blanches inconnues parmi les femmes robustes et journellement livrées au travail, semble être l'apanage d'une vie indolente, et l'annonce d'une constitution délicate. On serait donc porté à croire que la débilité organique serait la source ordinaire de cette excrétion incommode, et que la complication qu'elle pourrait former avec une fièvre intermittente, n'exigerait qu'un seul et même remède, le quinquina ; mais quoique ce médicament nous ait paru doué d'une efficacité remarquable contre les fleurs blanches provenantes d'inertie, il en est qui sont entretenues par la constriction spasmodique des entrailles, et d'autres qui dépendent d'obstructions invétérées. Celles-là revendiquent des moyens curatifs d'un autre genre, et ne comportent pas l'usage de ce fébrifuge.

Si cette irritabilité des nerfs est une suite de l'*affaiblissement* des forces musculaires, elle peut céder à l'action d'un remède tonique ; et c'est le cas, comme nous l'avons déja dit, où le quinquina jouit de la faculté anti-spasmodique. Telle est le plus souvent la sensi-

bilité nerveuse des femmes plongées dans la mollesse, qui sont d'un tempérament pituiteux, mélancholique; qui ont la peau belle, les yeux bleus, les cheveux blonds, etc. L'inertie de l'organe intérieur, et le retard qu'éprouve à la plus légère cause la transpiration cutanée, concourent à reporter les humeurs muqueuses vers l'utérus, qui, par les alternatives de contraction et de relâchement, semble plus disposé que tout autre émonctoire à cette excrétion (1).

Mais aussi il est des femmes chez qui l'irritation du système nerveux est une suite de leur constitution, des écarts de régime en tout genre, des passions fortes, ou de toute autre cause analogue; et chez lesquelles il s'est établi un fonds de spasme habituel. Cette

(1) Cet état de contraction et de relâchement, ou, pour parler avec plus de précision, d'action et de repos, est une suite naturelle du travail de la menstruation, qui ne peut plus être attribuée à la pléthore, d'après les faits sans nombre qui combattent cette opinion. On ne peut nier qu'à chaque période des règles, la matrice ait une action organique qui lui soit propre, et qui cesse dans l'intervalle. Mais plus cette action est concentrée dans un seul organe, ou portée à un haut degré, plus aussi le relâchement qui lui succède est considérable, et plus le retour de cette action devient nécessaire. Aussi verra-t-on

disposition ne permet pas d'attaquer avec le quinquina la fièvre d'accès qui s'y serait jointe, si l'on n'a au préalable employé les bains, les relâchans et les anti-spasmodiques assez long-temps pour faire cesser l'éréthisme, et pour donner à l'organe intérieur une modification contraire.

Quant aux fleurs blanches dépendantes de l'embarras des viscères, elles présentent les mêmes indications que la fièvre qui s'y est jointe, et ces indications ont été rappelées plusieurs fois dans le cours de ce chapitre. Elles se réduisent à dissiper l'empâtement abdominal par les secousses modérées du vomissement, les purgatifs joints aux apéritifs avant de recourir aux fébrifuges proprement dits.

7°. Les obstructions qui ont précédé ou

---

dix femmes du monde se plaindre de règles immodérées, contre une femme du peuple livrée à un genre de vie agreste. Il est à remarquer que les alternatives dans l'état organique de la matrice deviennent encore plus fréquentes, et plus propres à produire les effets que nous leur attribuons, par l'usage abusif du mariage, par des grossesses répétées, et auxquelles ne succède pas l'alaitement, par les alimens succulens et chargés d'aromates, et par l'habitude de passer le jour entier sur des fauteuils bas et garnis de coussins de duvet ou d'édredon.

suivi la fièvre d'accès fournissent une complication embarrassante, et qui demande toute la sagacité d'un médecin observateur, pour se décider sur l'usage du quinquina. Nous ne nous hasarderons pas à donner des règles cliniques sur une matière aussi délicate : voici seulement quelques réflexions que nous soumettons aux praticiens qui nous liront, et dans lesquelles ils retrouveront les principes qui les dirigent.

Toutes les fois que les obstructions sont invétérées, et qu'elles ont acquis une dureté sensible, elles ne pourraient que s'irriter et même s'enflammer par l'agitation fébrile qu'une autre cause aurait fait naître. Il faut donc s'attacher à faire cesser la fièvre le plus tôt qu'il sera possible, sans pour cela négliger les signes de coction, ni ceux qui annoncent l'inertie des organes pendant l'intermission des accès. Faute de cette attention le froncement qu'occasionnerait l'usage précipité du quinquina, exposerait les viscères obstrués à une phlogose et à des inflammations sourdes, que suivent trop souvent des ulcérations irrémédiables.

Si, au contraire, les obstructions sont peu invétérées, peu sensibles; si les organes qu'elles occupent ne sont pas essentiellement liés aux fonctions vitales, tels que la matrice et ses

dépendances, la rate, etc.; si enfin il y a lieu d'espérer que la fièvre retenue dans de justes bornes, et dépouillée, autant qu'il est possible, des épiphénomènes que présente son temps d'irritation, puisse contribuer à la résolution de ces mêmes obstructions; alors, loin de la faire cesser, on ne doit s'occuper que des moyens de soutenir les forces organiques, et le quinquina nous semble ne devoir être donné qu'à petite dose, et seulement pour prévenir la débilité des viscères.

On sera d'ailleurs autorisé à cette expectation, si les obstructions n'acquièrent pas une sensibilité plus grande, si les symptomes qui les avaient décelées deviennent chaque jour moins marqués, et si la fièvre fournit des signes de coction.

Cette marche devient même en quelque sorte nécessaire pour cet engorgement du mézentère qui attaque les enfans, et qui est connu sous le nom très-impropre de carreau. S'il s'y joint une fièvre tierce régulière, lorsque l'engorgement n'est pas encore parvenu à un haut dégré, les efforts de l'art doivent se borner à défendre les solides contre la faiblesse et l'irritabilité ordinaires à cet âge, et à ce genre d'obstruction. Vouloir éteindre la fièvre par l'eau de veau, le petit-lait ou autres moyens semblables, ce serait enlever à la nature le

peu d'énergie qui lui reste. Donner le quinquina à fortes doses, soit en substance, soit en lavement, dans la vue de faire promptement disparaître une fièvre dont on redouterait les suites, ce serait se livrer à une frayeur précipitée, et courir les risques de substituer l'éréthisme à des oscillations salutaires par le froncement que ce médicament exciterait dans tout le trajet intestinal.

Il est aisé de faire l'application de ces principes aux fièvres qui attaquent un sujet rachitique, scrophuleux, scorbutique ou vénérien. Dans tous ces cas, il faut s'assurer, autant qu'il est possible, du caractère intrinsèque de la fièvre; du rapport qu'elle peut avoir avec la constitution régnante, ou avec la maladie primitive. Car si elle parait dépendre de la constitution nosologique, et n'avoir avec la disposition individuelle que des rapports d'accident, elle doit fournir les principales indications curatives; on doit, en quelque sorte, l'isoler des affections morbifiques avec lesquelles elle se rencontre, et le traitement, à quelques modifications près, sera celui de la constitution. Dans le cas contraire, elle n'est qu'un mode de la maladie préexistante, et les différens points de la curation leur deviennent communs.

§. III.

§. III.

De la curation des fièvres intermittentes mixtes, dont le caractère nerval dépend de quelque cause accidentelle.

Il ne nous reste plus, pour compléter notre tâche, qu'à parler des vues curatives que peut présenter une fièvre intermittente à laquelle des causes accidentelles ont fait perdre le caractère humoral qu'elle avait manifesté dans le principe. Ces causes peuvent être variées à l'infini, et ce serait errer dans des distributions classiques, que d'entreprendre de les exposer séparément. Toutes celles qui dépendraient d'un régime vicieux, et en général de l'abus des six choses non-naturelles, peuvent se rapporter à ce que nous avons dit dans le cours de cet ouvrage. Il sera facile également d'apprécier l'influence qu'elles peuvent avoir sur le caractère de la fièvre, et de choisir les moyens que cette complication revendique; bornons-nous donc à jeter un coup-d'œil sur l'usage abusif des remèdes empyriques et du quinquina, source commune d'épiphénomènes que l'ignorance fait naître, et que la médecine d'observation sait éviter et combattre.

Il n'est aucun médecin qui ne gémisse de la confiance présomptueuse avec laquelle on vante des remèdes incendiaires, dont quelques succès obtenus par hasard ont fait la célébrité, et dont on taît avec soin les effets nuisibles. Ici, c'est l'eau-de-vie, le café à forte dose, et pris au moment du frisson; là, ce sont des aromates, de la poudre à canon, et autres remèdes de ce genre.

On conçoit que ces moyens, qui peuvent mettre fin à une fièvre d'accès purement humorale, en accélérant la coction par la violence du paroxisme qui suit leur usage, portent nécessairement sur le système nerveux un trouble plus ou moins considérable, s'ils manquent leur effet. Et de ce trouble naît un éréthisme qu'il faut dissiper avant de songer à placer le quinquina. Ce serait donc une méprise impardonnable de donner ce médicament à forte dose dans la vue d'arrêter une fièvre qui se serait montrée avec des symptômes dangereux que de pareils écarts auraient causés. C'est, au contraire, par un traitement anti-phlogistique que l'on peut réparer le désordre; et la règle de n'administrer le fébrifuge que dans une débilité réelle des organes internes, devient ici d'un grand poids.

On doit tenir la même conduite lorsque la précipitation à suffoquer la fièvre avant les

signes de coction, ou même avant qu'elle eut passé son temps d'irritation, a établi dans le trajet alimentaire une crispation spasmodique que partagent bientôt les autres viscères. Ce cas arrive sur-tout dans les fièvres atrabilieuses, et chez les tempéramens secs, après les chaleurs de l'été. Le traitement doit donc alors avoir pour but de r'ouvrir les couloirs biliaires par les adoucissans, les bains, les laxatifs sucrés et les calmans; car la faiblesse qui se manifeste quelquefois en pareil cas n'est qu'apparente, et ce serait s'attacher à un signe trompeur, que de partir de là pour forcer sur le fébrifuge.

Nous ne prétendons pas que l'on ne doive point y revenir dans le cours du traitement. Ce remède peut devenir nécessaire, indispensable même lorsque l'on a changé la modification de l'organe intérieur, et que l'atonie succède à la constriction. Les relâchans que l'on a été forcé de mettre en usage, la longueur de la maladie, concourent à produire cet effet; et sans le secours qu'offre alors le quinquina, on aurait à redouter les suites d'une cachexie d'autant plus difficile à corriger, que la nature serait plus épuisée.

N. B. On verra peut-être avec surprise, qu'en traitant aussi longuement de la curation des fièvres

intermittentes considérées sous leurs principaux aspects, nous ne nous soyons pas plus souvent occupé des modifications qu'elles demandent, à raison de l'ordre de leurs paroxismes. Mais, quoiqu'il puisse en résulter une différence réelle dans leur caractère intrinsèque ; quoiqu'une fièvre quarte, par exemple, soit, généralement parlant, plus nervale qu'une fièvre tierce, nous nous sommes crus dispensés de nous arrêter à chaque pas pour faire remarquer ces particularités. Nous attacher à faire connaître les circonstances où il faut agir, les indications que l'on doit se proposer, et le genre de secours que l'art doit fournir à la nature, voilà notre but, et nous nous en sommes rapprochés autant qu'il a été en nous.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE

Des principales Matières contenues dans cet Ouvrage.

A.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

V.

Fin de la Table des Matières.